This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

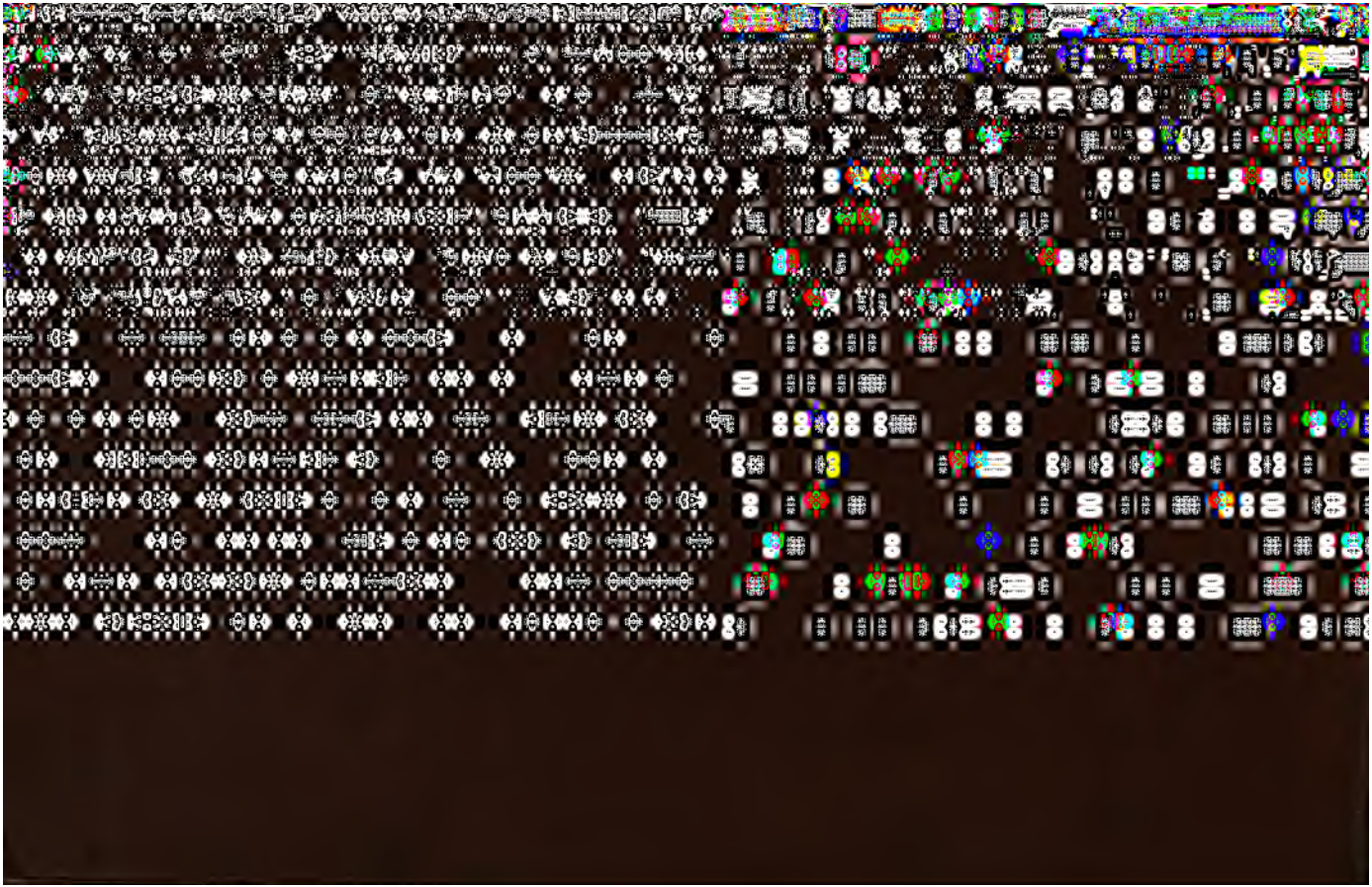
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

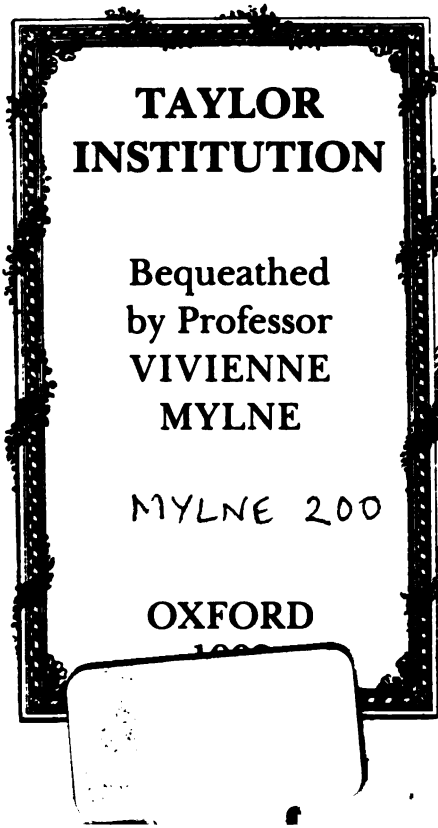
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

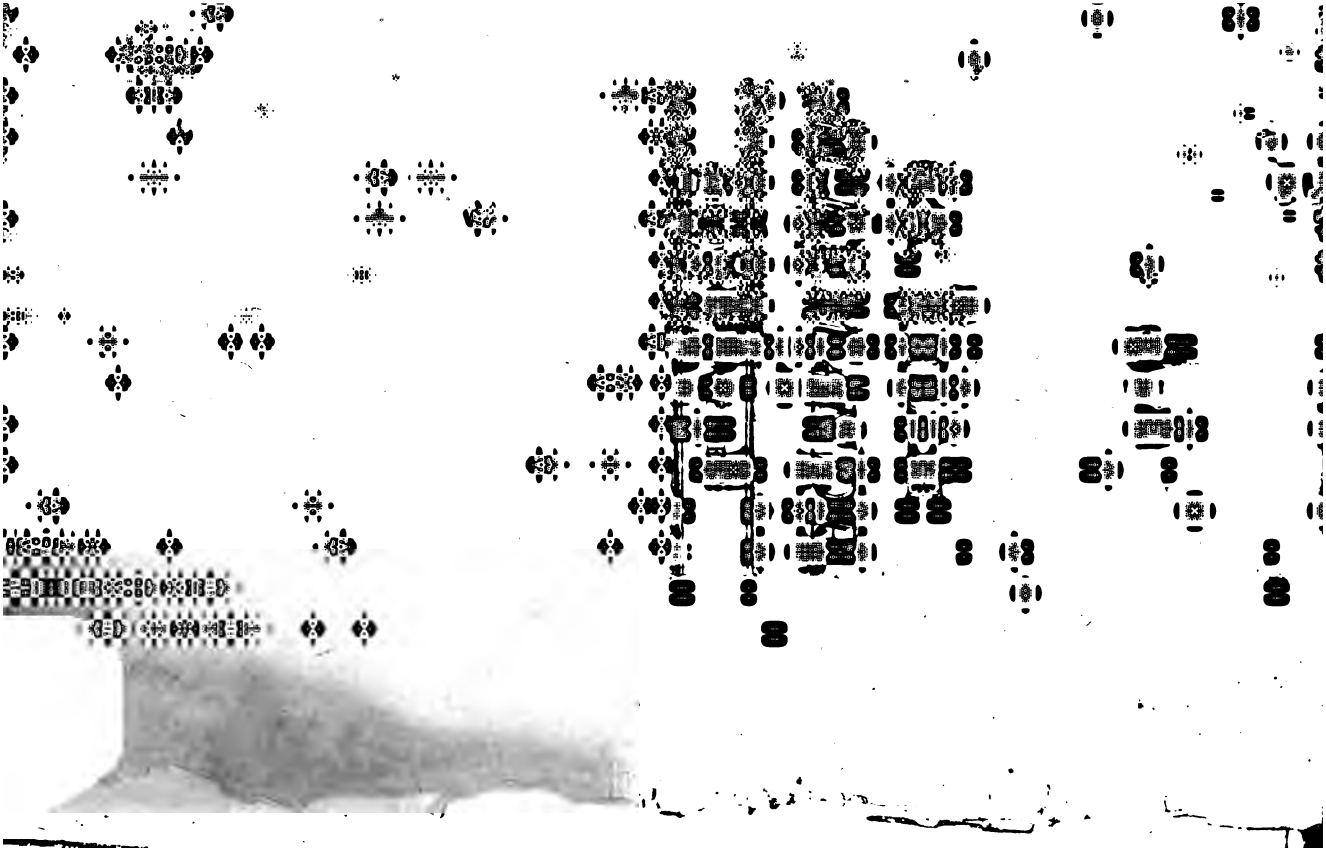
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



BRET ?
also attrib Villiers ?.



MMF 54. R14



LA BELLE ALLEMANDE,

OU

LES GALANTERIES DE THERESE.

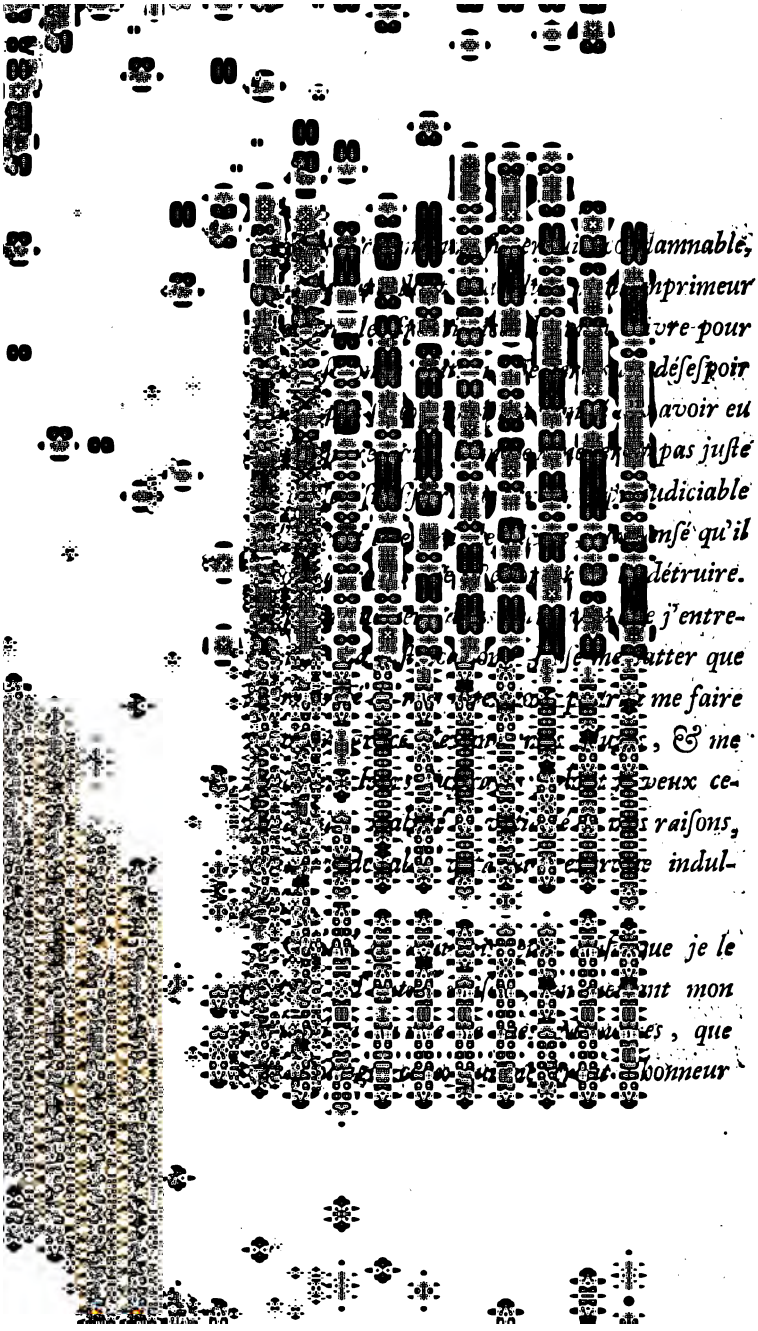
DEUX PARTIES.

A PARIS,

AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.

M. DCC. LXXIV.

ERSITY
1-1 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY



de les lire, un pareil motif ſembleroit devoir ſuffire pour juſtifier ma conduite. Mais je vais plus loin; je ne crains pas d'avancer que je n'ai fait que remplir une obligation indiſpenſable. Il eſt du devoir d'un écrivain, de ne rien négliger de ce qu'il peut répandre plus de lumieres ſur le ſujet qu'il traite. On lui pardonnera plus volontiers quelques détails inutiles, que l'oubli d'une circonſtance eſſentielle. L'eſſentiel d'une femme, c'eſt la beauté; l'eſprit & la vertu ne ſont que des qualités acceſſoires. La premiere ne donne pas toujours autant de plaiſirs qu'elle ſemble en promettre; la ſeconde, auſſi reſpectable qu'ennuyeuſe, reſſemble aſſez à ces curioſités, qui, n'étant d'aucun uſage dans le commerce de la vie, ne ſont bonnes tout au plus que pour l'étalage. Ma figure repréſentée au commencement de cet Ouvrage, eſt donc de moi ce qu'il y a de plus intéreſſant. Je lui dois tout ce que je ſuis. Mes aventures ont

ne les
qualité
me-
sfaire
cette
, &
réfle-
xieuſe
ſible,
omme
qui ne
facilite
s mar-
ublic,
Mais
je ſais
diſent
ainſi
ous en

partie à l'impuiſſance où je me trouve, & doit faire augurer avantageuſement de mes diſpoſitions.

S'il m'étoit difficile, en qualité d'Auteur, de donner des raiſons qui puſſent établir d'une maniere inconteſtable le droit de faire graver, en tout cas, les exemples fameux ne me manqueroient pas. *Je me trouve appuyée d'une foule d'autorités qui me diſpenſent d'entrer dans le long détail d'un raiſonnement ſuivi. Qu'on parcoure ce nombre prodigieux d'Auteurs en tous genres, compris dans l'eſpace immenſe qui ſépare le chantre ſublime de Henri, de l'hiſtorien de la Mouche, & des mille je ne ſais combien de faveurs, combien peu s'en trouvera-t-il qui ayent négligé de ſceller leurs écrits de l'empreinte de leur figure? Depuis le cedre juſqu'à l'hyſſope, depuis l'aigle juſqu'à l'inſecte, depuis .... juſqu'au ....* je vois cet uſage en vigueur régner d'une maniere preſqu'uni-

forme. Le burin garant envers la poſtérité de la réputation des grands hommes, lui tranſmettra avec une égale fidélité la mémoire de cet Auteur célebre, dont le génie vaſte a ſu réunir l'univerſalité des talens, & de ce divin Romancier, qui, occupé ſans relâche à donner un heureux tour à ſes chef-d'œuvres, après avoir fourni ſa carriere complette de bel-eſprit, parvenu glorieuſement au but à la tête de ſoixante & douze volumes, s'eſt enfin formé ce ſtyle inimitable que nous admirons tous les jours dans ces Gazettes non-imprimées, ouvrage auſſi inſtructif qu'élégant. Avec quelle avidité nos deſcendans ne conſidéreront-ils pas ces précieux monumens du ſiecle le plus éclairé ? Voilà, diront-ils, en voyant l'aimable... le plus galant des Philoſophes, & le plus raiſonnable des Poëtes ; ami des graces, ſon pinceau charmant ſut embellir tout ce qu'il toucha. Lui ſeul a trouvé le ſecret de donner

qui nous reſtent de lui. Sa plume agréable, quelquefois un peu maligne, laiſſe échapper ſouvent des traits de mauvaiſe humeur dans ſes amuſantes inſtructions qui ont ſervi de contrepoids à ſa réputation. Ses écrits reſpirent le ſel & l'agrément. Heureux s'il ne ſe fût pas chargé du dangereux emploi d'éclairer le goût de ſon ſiecle. Cet autre dont l'air froid & taciturne n'annonce rien moins qu'un Poëte comique, a pourtant aſſez bien réuſſi en ce genre. Malgré cela le ſuccès des ouvrages d'autrui a fait fermenter cette bile que vous voyez répandue entre cuir & chair ſur ſon viſage. Paſſons à un autre. Remarquez cette phyſionomie charmante où l'on voit la modeſtie confondue avec un air de dignité; c'eſt encore un Poëte. Avez-vous pris garde à ce large cordon qui le ſangle? il l'obtint pour récompenſe de ſon mérite lyrique. Si vous euſſiez été ſon contemporain, il n'auroit pas manqué de vous en inſtruire;

LA BELLE ALLEMANDE,

OU

LES GALANTERIES DE THERESE.

DEUX PARTIES.

A PARIS,

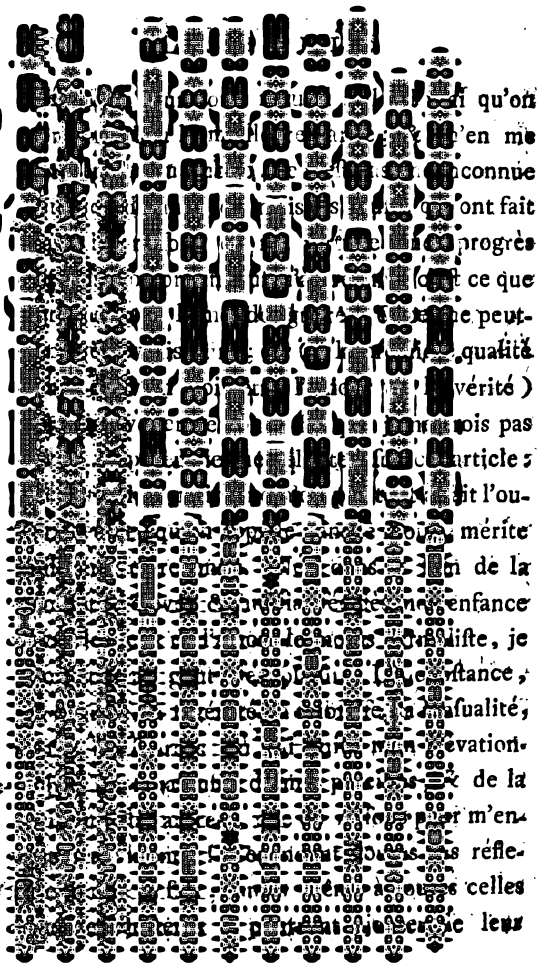
AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.

M. DCC.- LXXIV.

roit-on qu'ils ont vécu ? Ne leur avons-nous pas une obligation insigne, d'avoir bien voulu nous léguer leurs figures, & nous fournir par ce moyen la facilité de rassembler une suite complette de beaux esprits honoraires ? C'est à peu près ainsi que nos neveux s'entretiendront à la vue de nos portraits ; qu'on doute après cela de leur utilité. Je sens trop combien je suis encore éloignée de mériter d'être agrégée comme membre, au corps respectable des Auteurs ; mes foibles essais ne pourroient tout au plus me faire admettre à partager de pareils honneurs que par le desir sincére que j'aurois de m'en rendre digne quelque jour. Au surplus, n'a-t-on pas vu jusqu'à des Libraires ne pas rougir de se faire graver ? Quid Domini facient, audent cum talia fures ? Ha ! pardon, j'ai pensé oublier que j'ignorois le Latin. L'envie de me justifier opere peut-être en moi des mouvemens surnaturels. Dans l'appréhen-

ſion ; en m'y livrant, de laiſſer encore échapper quelque nouvelle extravagance, je finis en vous priant, mon cher Public, par l'amitié que vous m'avez témoignée juſqu'à ce jour, d'aider la débilité des moyens dont je me ſuis ſervie pour me diſculper, des meilleures raiſons que pourra vous ſuggérer le deſir de me trouver innocente. J'ai l'honneur, &c.

LA



grace, ne ſont pas aſſez puiſſantes pour m'arrêter. Il faut abſolument que j'écrive : l'entêtement & la démangeaiſon de parler ne ſont pas les moindres vertus de mon ſexe. C'eſt à des motifs auſſi louables que je ſuis redevable de la hardieſſe que j'ai d'enviſager ſans frémir les dangers & les inconvéniens attachés à la profeſſion d'auteur.

Je vais donc faire un livre ; la jolie choſe que de faire un livre, & qu'il eſt flatteur pour une perſonne de mon âge de ſe voir imprimée, & peut-être lue avec quelque curioſité ! Je ne puis contenir ma joie. Rivale de Frétillon dans la carriere de l'honneur, je me figure d'avance partager avec elle la gloire inſéparable de la qualité d'Héroïne de roman.

Comme j'ai obligation de toutes mes vertus, & de toute la gloire dont je jouis actuellement, aux ſoins de ma mere pour mon éducation, je ſerois coupable d'une ingratitude affreuſe, ſi, par ma négligence à la faire connoître, je la privois des éloges dûs à ſes talens & à ſon expérience.

Il ne tiendroit qu'à moi de me donner une

origine illuſtre. Camargo compte des cardinaux parmi ſes aïeux : ne pourrois-je pas, ſi je voulois, jouir du même privilege ? Le clergé, la robe & l'épée, ne m'offrent-ils pas auſſi-bien qu'aux autres de quoi vernir l'obſcurité de ma race ? Mais je ne prétends pas en impoſer. Ambitieuſe & vaine, ma vanité n'a pas pour objet quelque choſe d'auſſi fragile que les avantages d'une naiſſance chimérique. Une jolie femme n'a ni aïeux, ni deſcendans : elle compoſe elle ſeule toute ſa famille ; ſes charmes ſont ſa nobleſſe : des intrigues bien ménagées, quelques infidélités conduite avec art, des paſſions rapides & tumultueuſes, une ſuite perpétuelle de plaiſirs, une fortune brillante, vingt amans ruinés pour elle, voilà ſes titres, je n'en veux pas d'autre.

Ma mere eſt fille d'un Perruquier de Colmar. La nature l'avoit embellie de tous les agrémens propres à acquerir les faveurs de la fortune : elle joignoit aux graces d'une figure touchante, les diſpoſitions néceſſaires pour jouer dans le monde un rôle intéreſſant, ſi, comme moi, ſon étoile l'eût conduit à Paris, dans la ſaiſon de

préparation : croyant même encore trop entier ce qu'elle n'avoit déja plus, elle ſe fit un ſcrupule de livrer à ſon ſtupide mari des appas auſſi ſains & auſſi peu équivoques que les ſiens.

Tous ſes amans avoient pris congé d'elle pour quelques jours, afin de laiſſer du moins au vieux Titon le loiſir d'évaporer ſon premier feu auprès de ſa nouvelle Aurore, ce qui ne devoit pas probablement interrompre pour long-tems les plaiſirs auxquels ils étoient accoutumés.

Parmi ces ſoupirans, il y avoit un Procureur, qui, plus entêté que les autres, ſoit raffinement de délicateſſe, voulut jouir abſolument le jour des noces des honneurs de la préſéance : en vain ma mere lui repréſenta les dangers & le ſcandale de l'entrepriſe, il n'en voulut jamais démordre : ces gens de Juſtice ſont tenaces, il fallut céder. Ma mere, la complaiſance même, ſe prêta à ſa vanité, & lui promit que le jour de ſon hymen éclaireroit le triomphe de la robe, dans la maiſon même de ſon mari. Le Procureur ſatisfait, ne ſoupira plus qu'après le bienheureux moment qui devoit le mettre

au comble de ſes deſirs, en couronnant ſes exploits amoureux.

Ma chaſte mere, tendre victime de l'amour & du devoir, fut conduite aux pieds des autels, où elle jura à ſon mari une fidélité éternelle, ſermens qu'elle n'étoit réſolue de garder qu'autant qu'ils pourroient ſe concilier avec ſon intérêt & ſes plaiſirs. La cérémonie étant achevée, elle fut amenée au logis de ſon mari, accompagnée d'un aſſez nombreux cortege. L'amoureux Procureur, en qualité d'ami de la famille, étoit de la fête : il ne la perdoit pas de vue, bien réſolu de ne pas laiſſer échapper l'occaſion de la ſommer de ſa parole. La mariée, qui devinoit ſon deſſein, cherchoit en elle-même quelque expédient qui pût le faire réuſſir. On vint heureuſement détourner le Boulanger pour quelques affaires ; elle choiſit cette intervalle pour s'éclipſer à la faveur du tumulte ; le Procureur la ſuivit juſques dans une chambre mal éclairée, deſtinée au travail de la boulangerie.

Ces heureux amans délivrés des regards importuns, s'abandonnerent en liberté à tous les tranſports que l'amour eſt capables d'inſpirer.

Le lieu qui devoit ſervir de théâtre à leurs plaiſirs, étoit aſſez mal orné. Point de lit, pas même une chaiſe ; il n'y avoit pour tout meuble qu'une grande hûche, où le Boulanger délayoit ordinairement ſa farine. Ce mauvais gîte auroit pu dégoûter des cœurs moins vivement épris ; mais de quoi l'amour n'eſt-il pas capable ? il voile la difformité, il embellit la laideur même. Cette hûche, lit mépriſable en toute autre occaſion, leur parut préférable à la couche la plus ſomptueuſement ajuſtée, & faite pour les délices des dieux.

Comme il eſt difficile aux amans de s'entretenir long-tems debout, & que ma mere craignoit de ſouiller ſes habits de noces, il fût réſolu que le Procureur s'aſſeoiroit ſur un des côtés du coffre, en prenant la précaution de relever ſa robe, & de n'expoſer que le revers aux traces que la farine pourroit y laiſſer. Après avoir combiné ſi ſagement leurs meſures, ils commencerent un entretien extrêmement vif ; leurs cœurs d'intelligence s'empreſſerent à ſe donner des témoignages réciproques de leur flamme, leurs ſens étoient enivrés par leurs

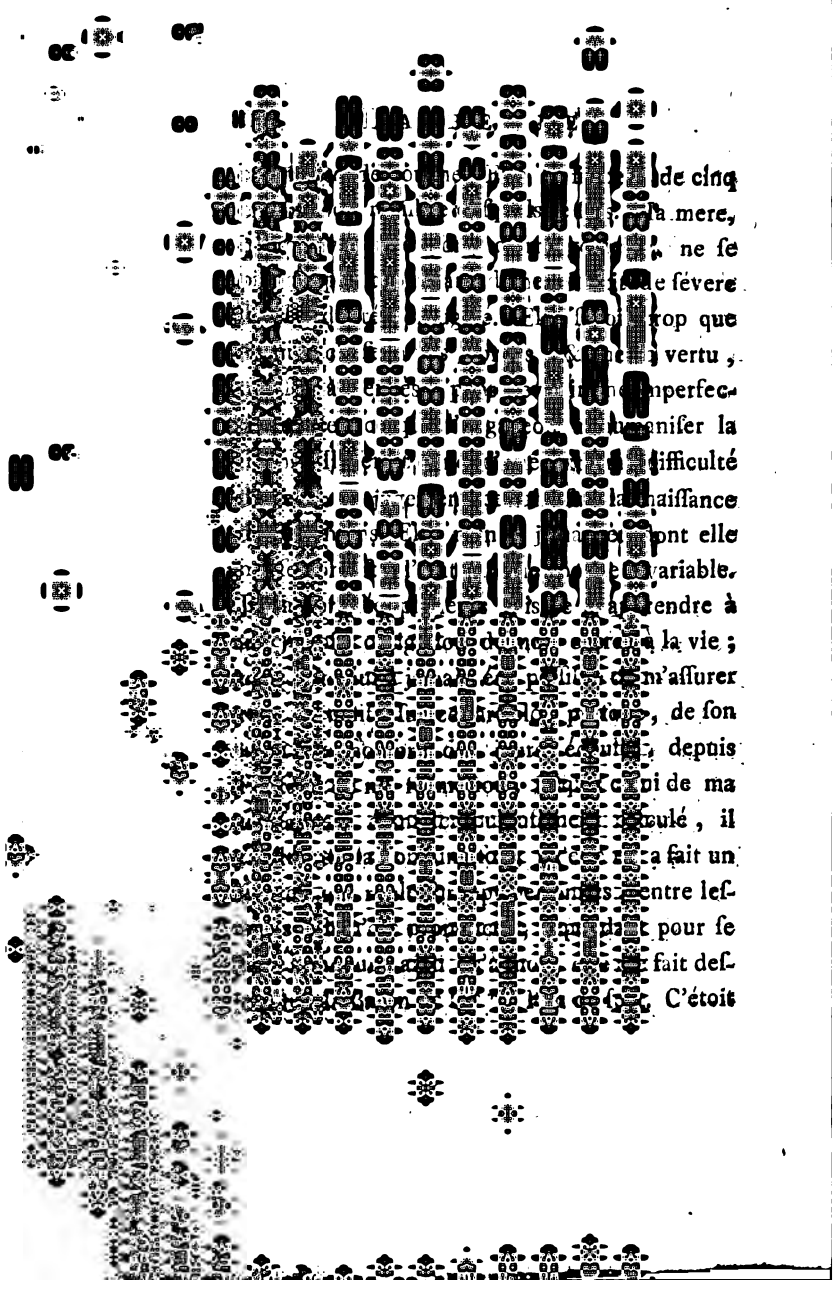
puiſſent être faſcinés par ces dehors impoſteurs, qui couvrent ſouvent le même fonds dans un monde plus poli. Lorſqu'on s'y prend de cette maniere, on ne peut manquer d'étudier avec fruit. Auſſi n'a-t-elle point ſujet de regretter le tems qu'elle a paſſé à puiſer des leçons ſi utiles.

De ce fonds prodigieux de talens, acquis par l'expérience, elle s'eſt formé un eſprit délié; & fait au manege; bien des gens diſent, qu'elle eſt fourbe; mais ils ſe trompent, elle n'eſt qu'adroite. Pour ſon cœur, c'eſt bien le meilleur que je connoiſſe; enclin à peu de paſſions, à force d'en avoir épuiſé le ſentiment; facile à perſuader, pouſſant la bonté juſqu'à la derniere indulgence, cette tendreſſe compatiſſante n'eſt plus chez elle une vertu de tempérament, c'eſt la force de la réflexion, qui l'a fait paſſer en habitude; en ſorte qu'on peut dire, qu'on n'a jamais obligation de ſon extrême complaiſance à ſa ſenſibileté, mais à ſa raiſon; douce, inſinuante, ſe prêtant à tout, toujours prête à excuſer toutes ſortes de foibleſſes, en un mot digne d'être propoſée pour modele, à ces femmes qui ont l'ame aſſez belle pour contracter

leurs travaux à la satisfaction du public. Cependant comme il n'y a rien d'absolument parfait, il y a quelques petites ombres au tableau ; on l'accuse d'être avare, vindicative, lorsqu'on choque ses intérêts, trop attachée aux amusemens de la table, buvant avec indécence : mais par combien de vertus de si legers défauts ne sont-ils pas rachetés ?

On a poussé la noirceur jusqu'à lui faire un crime des fautes d'amour, en lui reprochant d'avoir quelquefois permis à ce dieu sensuel, certains égaremens, comme si cela ne pourroit pas être arrivé, sans qu'elle eût été sa complice ; l'absence du sentiment n'est-elle pas une excuse suffisante ; & peut-on deviner ce qu'on ne voit pas ? Je finis sur son chapitre : car, en verité, je sens que j'ai peine à réprimer les mouvemens d'orgueil qui me saisissent, en détaillant trop les perfections d'une mere si digne de mon estime & de ma vénération.

Ma mere, telle que je viens de la représenter, passa quelques années avec son mari assez tranquillement. Le bon homme, charmé de sa fecondité, adopta tous les fruits provenus de sa



un Allemand qu'elle n'avoit regardé que comme un oiseau de passage ; je ne le connois que de nom : ma mere qui faisoit assez souvent de ces conquêtes impromptues, étoit sujette à les perdre avec la même rapidité.

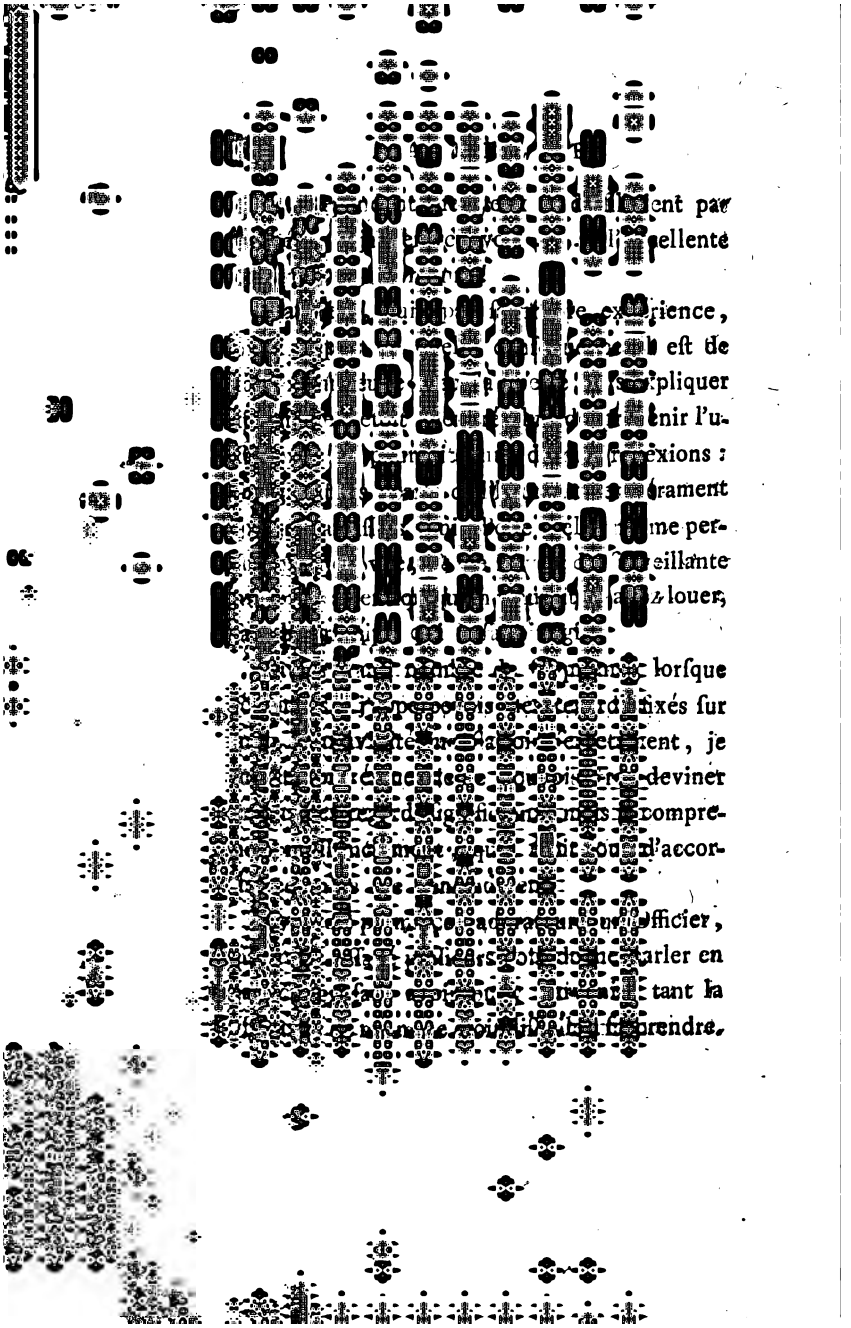
Je passerai légérement sur les premieres années de ma vie, elles n'ont rien d'assez piquant pour la curiosité des lecteurs, presque toutes les enfances se ressemblent : ma petite figure promettoit beaucoup ; on entrevoyoit dans mes traits, quoique peu formés, des symptômes de beauté. Ma mere, qui sentoit de quelle ressource, des pareils avantages pouvoient être par la suite, mettoit tous ses soins à cultiver mes traits naissans ; elle faisoit un grand fonds sur eux, & les regardoit comme un acheminement aux aventures les plus flatteuses. Il y avoit deja quelque tems qu'elle s'ennuyoit de la compagnie d'un mari imbécille, & du séjour d'une ville qu'elle savoit par cœur, lorsqu'elle prit la résolution de changer d'air & de demeure ; elle vint s'établir à Metz : je ne fus pas oubliée, elle m'emmena avec elle ; je faisois une partie, & même la meilleure, des biens qu'elle emportoit du lieu de sa naissance.

En arrivant à Metz, ma mere s'étoit donnée pour veuve ; cette qualité l'obligeoit à une certaine décence d'état qui la gênoit extrêmement : elle se dégoûta bientôt d'un rôle si peu conforme à ſes inclinations. Ces motifs la déterminerent à un ſecond mariage, le premier, à ſon avis, ne ſubſiſtant plus par la diſtance des lieux. Il eſt vrai que ce ſecond hymen fut une de ces alliances dénuées de cérémonial, où la ſeule volonté des parties eſt requiſe ſans autre formalité ; l'époux en ſecond auquel elle s'unit, étoit un maître de langues, parlant fort mal françois, écorchant l'allemand, enſeignant cependant l'un & l'autre ; au reſte, un homme tel qu'il le falloit pour ma mere : c'eſt faire ſon éloge en deux mots. Au bout de ſept années de divorce, ma mere apprit enfin la mort du Boulanger ſon premier mari ; ce qui lui donna la liberté de s'unir ſérieuſement avec le ſecond. Je croiſſois cependent à vue d'œil, & ma mere ſe confirmoit de jour en jour dans ſa haute idée qu'elle s'étoit formée de mes charmes. On eut ſoin de me donner un maître à danſer, & les autres choſes propres à perfectionner les agrémens du corps ;

corps ; pour mon cœur & mon eſprit, on avoit trop bonne opinion d'eux pour ne pas s'en rapporter à la nature.

Depuis quelque tems, ma mere, fatiguée des plaiſirs du monde, commençoit à ſouhaiter un peu de repos ; mais elle ne vouloit pas s'y livrer tout-à-fait ſans m'avoir fait recevoir en ſurvivance : me voilà parvenue à ma treizieme année, il eſt tems de paroître, je vais entrer en lice à ſa place.

Quoique dans un âge ou les paſſions ne font encore qu'effleurer le cœur, je commençois deja à ſentir. La vue d'un homme bienfait excitoit en moi une curioſité, dont je ne pouvois deviner le motif. L'impreſſion que cette vue faiſoit ſur moi, étoit plus intéreſſante que les mouvemens d'une curioſité ordinaire. Ce trouble avoit quelque choſe de doux & d'attrayant, dont la ſingularité frappoit ma petite ame. Je cherchois à démêler la confuſion de mes idées, leur obſcurité m'impatientoit, je voulois les écarter, mais c'étoient de courte diſtractions, j'y revenois malgré moi ; ſéduite par un charme innocent, je m'y fixois. A force de me cher-



Las enfin de voir toujours rompre ſes meſures, il prit le parti de s'adreſſer à elle-même, afin de m'obtenir de ſon aveu. Il parla françois ; ma mere, quoique charmée de lui voir expliquer ſes deſirs d'une maniere conforme & décente, fit la difficile d'abord, & tint la dragée haute ; l'Officier la preſſa, elle ſe défendit, il inſiſta ; enfin, après avoir diſputé le terrein pied à pied, le mariage fut conclu ; & mes appas ayant été appréciés, mon douaire fut porté à ſix cent livres, ſomme exorbitante pour un Officier. L'argent, qui faiſoit l'objet principal de nos conventions matrimoniales, fut conſigné, & l'on prit jour pour la célébration des noces.

Ma mere preſſée par le tems, ſe contenta de me donner quelques inſtructions préliminaires, afin de repréſenter avec dignité le rôle d'épouſe d'un Capitaine de dragons ; ce qu'il y avoit encore d'avantageux pour moi dans l'engagement que je contractois, c'eſt que le mari, auquel je m'uniſſois, ne devoit reſter à Metz qu'autant de tems qu'il en falloit pour la conſommation de ſon mariage. Obligé de rejoindre ſon Régiment, il n'avoit pu dérober que ce

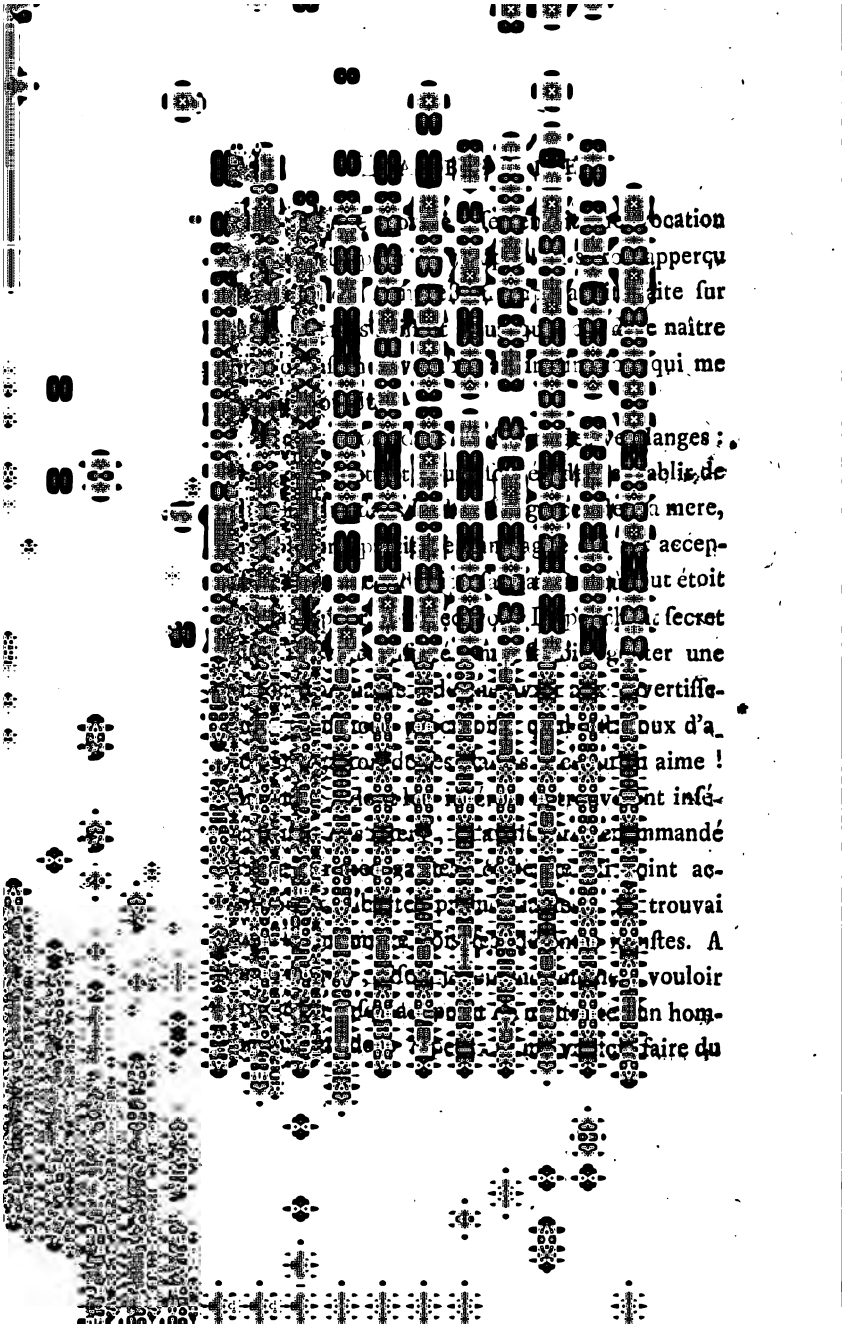
court eſpace de tems. L'état de veuve n'avoit rien d'effrayant pour moi ; l'Officier, quoique d'une figure à ſe faire aimer, n'avoit fait ſur mon cœur qu'une impreſſion fort ordinaire. J'entendois parler de ſon départ ſans m'allarmer ; je ne conſentois à ce que l'on exigeoit de moi, que par l'obéiſſance à laquelle ma mere m'avoit accoutumée. Nous montâmes dans une chaiſe qui nous avoit été envoyée pour nous conduire au rendez-vous. Nous étions déjà aux portes de la ville, lorſqu'il vint un contre ordre qui nous fit rebrouſſer chemin. Un Officier ſupérieur, parent de mon futur époux, & qui s'intéreſſoit à ſa fortune, avoit obtenu des ordres de la Cour pour lui faire quitter le ſéjour de Metz : cet incommode parent arriva le jour même qu'il avoit choiſi pour ſon hymen. Adieu projets de plaiſirs la partie concertée fut rompue, il fallut obéir, & quitter un lieu où le plaiſir lui avoit trop long-tems fait oublier ſes devoirs.

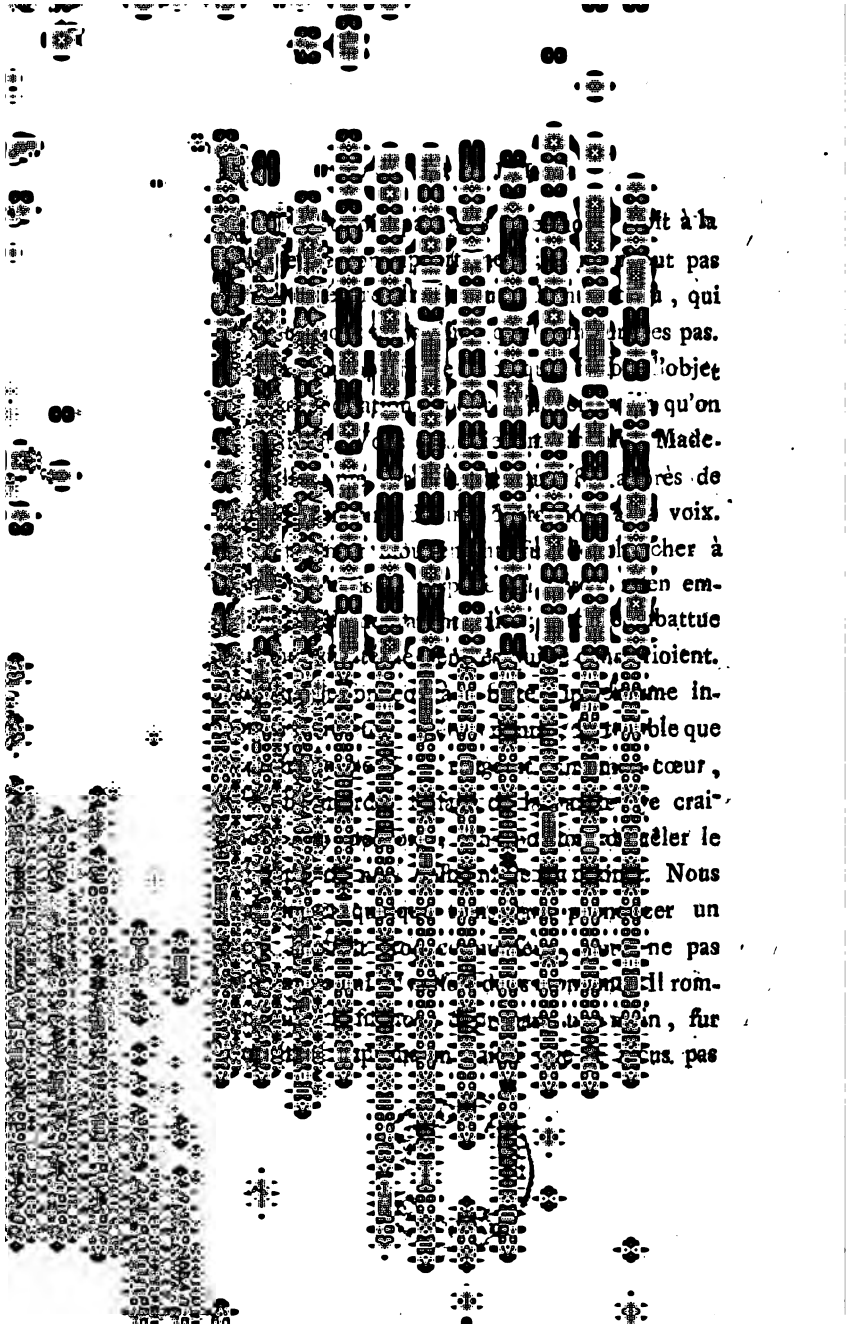
Les ſix cent livres dont ma mere étoit dépoſitaire, la conſolerent en quelque ſorte de la perte de ſon gendre. Nombre d'amans bri-

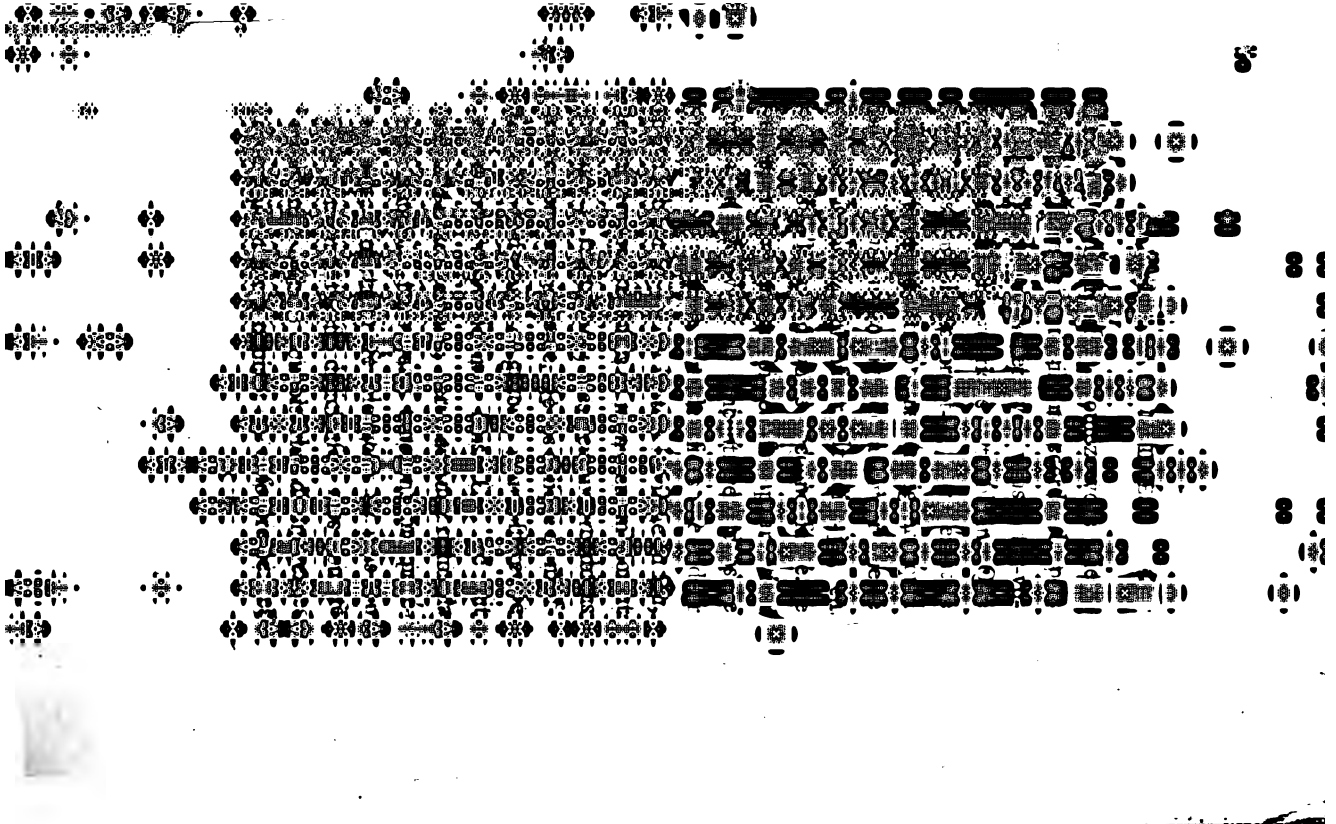
guoient à l'envie, l'honneur de mon alliance; ma viduité n'avoit rien pris sur mes charmes, & je possédois encore réellement tout ce qu'il falloit pour faire éprouver à celui que je choisirois, combien il est flatteur pour la vanité, de donner à une femme les premiers leçons de tendresse : mais il étoit tems, ce bien si précieux ne tenoit plus qu'à un filet.

Depuis quelques jours, G... avoit lié connoissance avec mon beau-pere, sous prétexte d'apprendre l'allemand; de petits soupers l'insinuerent dans ses bonnes graces. Etant assuré de sa protection, il s'attacha à faire sa cour à ma mere; quelques présens fait à propos la disposerent, sinon à l'écouter favorablement, du moins à lui donner des espérances qui redoublerent ses attentions & ses soins.

Je n'étois pas insensible aux efforts qu'il faisoit pour me plaire; G... étoit aimable : une physionomie prévenante, une taille aisée, un caractere doux, liant & fait pour la société, tendre, complaisant, officieux, soumis auprès du sexe, ne respirant que le plaisir; que d'attraits pour séduire un cœur comme le mien,







ſens paſſa juſqu'à mon ame, il ſe fit tout-à-coup une révolution qui me fit perdre connoiſſance; un ſentiment de plaiſir & de douleur vint me rappeller à la vie; j'ouvris les yeux, je me trouvai dans les bras de l'amour vainqueur. L'état où j'étois, les tranſports de G... m'apprirent ſon triomphe; ce que je venois d'éprouver ne me permettoit pas d'être en colere.

Les premiers traits de volupté que j'avois éprouvés, me cauſoient des raviſſemens auxquels je m'abandonnois toute entiere. Je trouvois une douceur inexprimable à m'égarer dans un abyme de plaiſirs. G.... qui partageoit mes tranſports, ajoutoit encore par ſes careſſes de nouveaux charmes à l'illuſion qui m'enchantoit; mes attraits étalés à ſa vue, & dévorés par ſes baiſers rapides, ſembloient le mettre hors de lui-même. Quelquefois ſans mouvement, toutes les facultés de ſon ame demeuroient comme ſuſpendues; entraîné enſuite par un torrent de deſirs, ſon amour irrité ne mettoit plus de bornes à l'ardeur de ſes feux. J'étois embraſée, & mon cœur ſuccomboit à chaque inſtant. Nos vœux remplis, loin d'épuiſer notre ſenſibilité,

renaiſſoient avec plus de violence. Il y avoit près de deux heures que nous étions enſemble, que je croyois à peine avoir paſſé quelques inſtans.

Nous étions dans un des endroits le plus intéreſſant de notre entretien, lorſque ma mere, qui ſurvint à l'improviſte, interrompit nos jeux, mit en fuite nos amours, & me glaça par ſa préſence. Elle exhala ſa fureur contre G... par les plus ſanglans reproches ; les termes les moins ménagés lui furent prodigués. Il laiſſa d'abord paſſer ce premier feu ; & lorſqu'il s'apperçut que le plus fort de ſa colere s'étoit un peu évaporé en injures, il entreprit de l'appaiſer tout-à-fait, en juſtifiant ſa témérité. Obligé d'avouer ſa faute, puiſque la ſituation, dans laquelle il étoit encore, parloit contre lui, il eſſaya d'y donner des couleurs plauſibles ; il fit à ma mere les promeſſes les plus éblouiſſantes, lui donna des arrhes de l'exécution de ſa parole ; & par le moyen de ſa bourſe & de ſes politeſſes, il trouva le ſecret de l'adoucir, & de rétablir le calme. Le mal étant ſans remede, c'étoit le ſeul parti qu'il y eût à prendre.

Après avoir passé quelques jours à cette maison, nous revîmes à Metz. G... continua de me voir; il ne paroissoit occupé que du soin de me plaire, & de cultiver le goût qu'il m'avoit connu pour les mysteres de l'amour: mais par un bizarre effet du caprice de mon caractere, ce goût qu'il m'avoit inspiré, le rendit la victime de mon inconstance. Je le trouvois quelquefois moins tendre que je ne l'aurois voulu; j'acquérois tous les jours de nouvelles lumieres; G... me paroissoit trop attaché à des minucies, dans des instans où ma vivacité me faisoit desirer des occupations plus sérieuses; il me paroissoit singulier qu'il négligeât l'essentiel pour s'amuser à des choses frivoles, qui ne pouvoient le remplacer. J'essayois souvent de le ramener à la réalité, sans pouvoir y réussir. Cela me donnoit de l'humeur. Je cherchai la cause d'une altération si surprenante; à force de réflexions, je compris qu'il falloit apparemment que les hommes fussent bornés, & que la sensibilité dont ils étoient capables, ne répondant pas à leurs desirs, ils fussent obligés d'y substituer des songes, en attendant le retour du sen-

ment. Ces jeux d'enfans ne me convenoient plus depuis que j'en avois eſſayé d'autres. J'aurois deſirois que G.... eût été partagé d'une meſure de tendreſſe moins limitée, & plus conforme à mon tempérament. Mais qu'y faire? c'étoit un mal ſans remede, je ne pouvois pas réformer l'ordre des choſes.

Je communiquai mes chagrins à ma mere; elle entra dans mes peines avec bonté, & ſon amitié pour moi lui ſuggéra un moyen de les ſoulager. Elle me conſeilla d'aſſocier à G... quelques perſonnes en état de remplir les intervalles, & me fit enviſager que cette conduite avantageuſe par plus d'une raiſon, ne manqueroit pas de produire des améliorations conſidérables dans nos affaires & mes plaiſirs. Je goûtois des leçons d'une politique qui s'accordoit ſi bien avec la ſituation de mon cœur. Nous ne tardâmes pas à trouver l'occaſion d'en faire l'eſſai. Un jeune Sénateur du Parlement, qui ſoupiroit pour moi, nous fit propoſer un accommodement, par une eſpece de ſecrétaire, qui lui ſervoit d'homme à deux mains. J'acceptai les conditions; il fit introduit avec quelques

précautions pour ne pas effaroucher G... dans les commencemens. Je me trouvai si bien de cet accroissement de domaine, que je pris de plus en plus goût pour les nouvelles acquisitions. Quoique le Conseiller voulût me piquer de régularité, je ne jugeai pas à propos de m'en rapporter à lui ; il étoit partie intéressée, cela seul m'auroit suffi pour récuser ses jugemens.

Plusieurs membres du corps du Parlement & de la garnison, m'honorerent de leurs visites. G... qui s'imagina voir de l'indécence dans ma conduite, voulut m'en faire des reproches ; je le reçus avec hauteur : la majesté de mes reproches l'indisposa contre moi, nous nous brouillâmes, & je fus charmée d'être défaite d'un contrôleur incommode de mes amusemens.

Nous vivions avec agrément, les plaisirs se succédoient avec une promtitude, qui ne laissoit aucun vuide. Mes desirs remplis aussi-tôt que formés, prévenus même souvent, ne faisoient que développer de jour en jour la prodigieuse inclination qui me portoit à la volupté. Mais il est bien difficile de conserver long-tems une réputation brillante, sans être exposé aux

traits de l'envie : la nôtre ne fut pas à l'abri de la critique. On nous fit des crimes des choſes les plus innocentes. La fortune, qui nous avoit ri dans les commencemens, commençoit inſenſiblement à nous abandonner. Le nombre de mes courtiſans diminuoit à vue d'œil, il fallut rabattre ſur des conquêtes moins brillantes, cela acheva de mettre mes charmes en diſcrédit ; nous fîmes la triſte expérience de la vérité de ce proverbe trivial, qui dit, que le bon marché n'emplit pas la bourſe ; en faiſant une récapitulation de nos petits intérêts, nous eûmes la douleur de voir nos affaires dans une extrême décadence.

Nous avions peu ménagé les faveurs de la fortune dont nous nous étions flattés imprudemment de fixer l'inconſtance ; enorgueillis par la proſpérité, notre aveuglément nous conduiſit juſqu'au naufrage, & nous ne nous trouvâmes pas plus avancés que nous l'étions en partant du port. Le délabrement de nos affaires ne nous permettant plus de reſter avec honneur dans des lieux où nous avions fait quelque figure, il fallut ſonger à la retraite.

Ma mere, indignée contre une ville où le mérite étoit ſi mal récompenſé, ſe réſolut ſans peine à la quitter; dans ſa détreſſe, elle tourna les yeux vers Paris, ce qu'elle en avoit entendu dire, réveilla ſes eſpérances: il fut conclu que c'étoit dans ce ſéjour que nous devions eſſayer de captiver la bienveillance du ſort; nos places furent arrêtées au carroſſe, nous partîmes. Ma mere en montant dans la voiture, vomit contre Metz & ſes injuſtes habitans, toutes les imprécations qu'un reſſentiment légitime lui ſuggéra.

Nous voilà ſur le chemin de Paris avec les débris d'une fortune aſſez mal en ordre. Lorſque je quittai Metz, je n'y étois pas iſolée au point de n'y pas laiſſer des cœurs qui s'intéreſſaſſent à moi. Les fils d'un avocat de la ville avoit ſoupiré long-tems pour mes appas; mais les difficultés de faire agréer ſa tendreſſe à cauſe de l'importance de la taxe, l'avoient juſques-là tenu dans les termes d'une paſſion reſpectueuſe. Lorſqu'il apprit mon départ, ſon amour lui fit faire une tentative ſur le coffre fort de ſon pere qu'il déménagea. Il ſe mit ſur nos traces, & rejoignit

rejoignit le carroſſe avant la dînée. Ma mere qui le connoiſſoit, lui fit un accueil froid & conforme à ſes facultés ordinaires. En vain il lui fit ainſi qu'à mon beau-pere, toutes les avances de politeſſes dont il put s'aviſer. Rien n'opéra : on deſcendit pour le dîner, pendant lequel il n'eut pas lieu de ſe féliciter de la démarche qu'il venoit de faire. On ſe leva de table ; comme tout le monde ſongeoit à acquitter les frais de la dépenſe, mon amant de voyage, riche des dépouilles de la maiſon paternelle, fit voir une bourſe d'or ſi bien garnie, qu'il attira l'attention de ma mere elle ſe radoucit à cet aſpect, & répondit à ce qu'il nous diſoit avec un ton plus humain ; il devina le motif, qui déterminoit les choſes en ſa faveur ; ce changement heureux lui fit eſpérer une iſſue favorable. Lorſque l'on fut arrêté pour la couche, il parla à ma mere en particulier, & lui fit des offres ſi brillantes, vu l'état préſent de nos affaires, qu'elle en fut éblouie. Le traité fut bientôt conclu à la ſatisfaction des parties ; on dreſſa une eſpece de contrat-verbal ſans employer de notaire, & je fus accordée en mariage aux clau-

ſes preſcrites. Mais par une inadvertance qu'on ne peut que trop blâmer dans une femme qui étoit auſſi expérimentée que ma mere, elle négligea de faire conſigner la dot; une pareille imprudence eſt-elle pardonnable ?

Accoutumée aux concluſions précipitées, je conſentis ſans répugnance à ce que l'on exigeoit de moi; j'y étoit déterminée par l'intérêt, mobile puiſſant, & que ma mere m'avoit toujours dit devoir faire le capital d'une fille, qui n'a d'autre reſſource que ſes charmes contre les outrages de la fortune. J'étois d'ailleurs preſſée par les attraits du plaiſir, pour lequel je me ſentois un goût infini, goût qui ne m'a jamais abandonnée depuis le premier eſſai que j'en ai fait. Mon beau-pere & ma mere prirent eux-mêmes le ſoin de nous mettre dans la couche nuptial; & comme mon mariage étoit une alliance clandeſtine, dont ils vouloient dérober la connoiſſance à nos compagnons de voyage, ils coucherent dans la même chambre que nous, pour être en garde contre les ſurpriſes.

Cette odieuſe nuit, de toutes celles que j'ai paſſées, celle qui auroit dû être la mieux

récompensée, nuit où je fus la dupe de ma confiance & de mon bon cœur, l'unique peut-être que j'aye à me reprocher ; cette nuit, dis-je, monument de ma honte & du peu de reconnoissance d'un traître, fut témoin des plus tendres mysteres. Amour, as-tu pu permettre qu'un cœur tout à toi fût trompé d'une maniere si cruelle ? La bonne foi avec laquelle je me livrois au scélérat, qui me jouoit, mérite-t-elle d'être traitée avec tant d'indignité ? De combien de caresses n'accablé-je pas l'ingrat à qui je prodiguois mes charmes ? Tendres langueurs, empressemens redoublés, transports rapides, mon ame s'abandonna toute entiere aux doux épanchemens de la joie la plus pure & la plus délicieuse. Les témoignages que je lui donnois de ma flamme, variés en mille manieres différentes, sembloient se multiplier au gré des désirs que l'amour lui inspiroit. J'étalai au perfide tous les trésors de la volupté ; & par des efforts surnaturels, j'épuisai jusqu'aux dernieres ressources de la tendresse Enfin, succombant l'un & l'autre sous la multitude & l'excès de nos plaisirs, nous nous endormîmes dans le sein de l'amour.

Quel réveil ! l'aurore paroiſſoit à peine, qu'on vint nous arracher des bras du ſommeil. Mon amant ſur le cœur duquel je comptois, & que je croyois, par tout ce que j'avois fait pour lui, m'être attaché, ſe leva promtement ; lorſqu'il fut habillé, oubliant mes bontés & ce qu'il me devoit, il nous pétrifia par le ton qu'il prit pour nous remercier. Je retourne à Metz, nous dit-il : je vous ſouhaite, Meſdames, un heureux voyage ; vous allez dans une ville où les charmes de Mademoiſelle vous répondent d'un avenir heureux ; à l'égard de nos conditions, daignez de m'en diſpenſer pour le préſent ; ſi je les rempliſſois, je me priverois d'un néceſſaire pour vous donner un ſuperflu, dont votre figure & votre jeuneſſe peuvent aiſément réparer la perte. Je vous donne le bon jour. A ces mots, il fit une profonde révérence, & ſortit, nous laiſſant atterrées par ſon ſang froid & ſon imprudence. Que faire ? nous étions condamnées à exhaler notre douleur en regrets inutiles. Il fallut remonter en carroſſe, & dévorer un affront, dont la découverte nous auroit rendu la riſée de tout le monde.

: On peut juger que je fus de très-mauvaise humeur le reste du voyage. Un Chanoine qui étoit avec nous, & que la cure d'une goutte équivoque conduisit à Paris, me glissa quelques propositions. Je fis la fourde oreille, la leçon étoit encore trop fraîche, & ce que j'avois éprouvé m'avoit dégoûté de toutes les aventures de coche. J'ai toujours eu soin depuis de me remettre devant les yeux, ce trait de la perfidie des hommes, afin de me tenir en garde contre leurs supercheries.

Nous arrivâmes enfin à Paris, dont nous prîmes possession en conséquence des conquêtes auxquelles nous aspirions. Nous fûmes nous installer rue de . . . , dans une chambre garnie, gîte dont nous voulûmes bien nous contenter, en attendant que l'amour nous logeât avec plus de décence.

Ma mere connoissoit à-peu-près la carte de Paris; différentes rélations l'avoit mise au fait des mœurs de ses habitans; elle savoit le cas que l'on y faisoit de tout ce qui venoit de loin. Cette raison la porta à me faire conserver mon habillement d'étrangere, c'étoit en quelque

ſorte m'afficher par le côté le plus ſéduiſant ; je paſſai pluſieurs jours ſans qu'il m'arrivât rien de remarquable. Je m'appercevois que le peuple me conſidéroit avec cette avidité qu'il a pour les objets dont la nouveauté le frappe. On me flatta pluſieurs fois ſur les agrémens de ma figure ; & ſi je veux croire les choſes obligeantes qu'on m'en a dites, je puis, ſans être taxée de vanité, me croire aſſez bien faite ; ajoutez à cela un viſage qu'on trouve paſſable, une tête ornée d'une chevelure cendrée, & d'une longueur prodigieuſe, dont les groſſes treſſes tomboient ſur un juſte-au-corps à l'allemande, qui ſervoit encore à relever la fineſſe & l'élégance d'une taille bien priſe. Tout cela devoit avoir quelque choſe d'aſſez piquant pour exciter la curioſité de me connoître de plus près.

Nous étions voiſins d'un ſous-Traitant, qui, toutes les fois que je paſſois ſous ſes fenêtres, me lorgnoit avec une dévotion extrême. Comme j'étois ſans occupation, & que mon cœur cherchoit à ſe déſennuyer, j'y avois pris garde ; quelques regards que je lui rendis, m'attirè-

dent de ſa part une nouvelle attention. Ces enfans de la fortune n'aiment pas à ſoupirer gratuitement; accoutumés aux exploits rapides, leurs deſirs vifs & pétulens ne connoiſſent point de frein; m'aimer & me l'apprendre ne fut pour lui que l'ouvrage de deux jours. Une Dame officieuſe chargée de l'honorable commiſſion de me rendre ſenſible à ſon martyre, lui ſervit de truchement; elle vint nous rendre viſite ſous prétexte de voiſinage, après les préliminaires de politeſſe uſités en pareil cas, elle vint au fait. Elle apprit à ma mere que M. S. R., occupé de ſoins plus importans, & ne pouvant par cette raiſon avilir la gravité de ſon état, en s'aſſujetiſſant aux minucies de la tentreſſe, l'avoit priée de nous parler pour lui, & de nous dire que j'avois eu le bonheur de trouver grace devant ſes yeux, qu'il étoit prêt de nous donner des marques de ſon eſtime par les diſtinctions les plus avantageuſes; elle finit ſon compliment en nous conſeillant de ne pas laiſſer échapper une ſi bonne occaſion, en ajoutant, que nous avions affaire à un homme libéral, qui aimoit le plaiſir aiſé, & que notre intérêt &

notre conſcience ne nous permettoient pas de laiſſer languir un homme ſi utile à l'Etat, & qui n'avoit pas un moment à perdre.

Il n'y avoit pas à repliquer ; nous nous rendîmes à de ſi bonnes raiſons. S. R. conduit par ſa digne interprete, vint me confirmer lui-même ce qu'elle nous avoit dit par ſes ordres. Il fut reçu avec tout l'honneur imaginable, & en favori de Plutus. Avant d'entamer la converſation avec moi, il paſſa, accompagné de ma mere, dans un petit cabinet, qui joignoit à la chambre. J'entendis une partie de ce qu'il lui diſoit. La Dame G..., dit-il, m'a aſſuré, Madame, que Mademoiſelle votre fille étoit ſage. J'en ſuis charmé, car je ne les aime que de cette eſpece. Voilà le prix que je mets au plaiſir de l'entretenir dans de ſi bonnes diſpoſitions ; n'allez pas me tromper au moins, car je m'y connois. Je riois en moi-même de cette plaiſante réflexion. Il vint enſuite auprès de moi, tout le monde ſe retira reſpectueuſement ; & dans notre entretient, je lui prouvai par les difficultés qu'il eſſuya, que l'on ne lui en avoit pas impoſé, que j'étois en effet une vraie trou-

vaille, & qu'il ne pouvoit trop remercier la bonne Dame G..., qui lui ménageoit de ſi précieuſes faveur.

Je reçus le lendemain une robe, que m'apporta une couturiere avec une lettre de S. R. Il me prioit d'accepter ſon préſent comme une marque de ſon amour, & de faire attention à la couleur, (l'habillement étoit bleu), qui eſt le ſymbole de la fidélité qu'il attendoit de moi. Quoique la conſtance ne fût pas de mon goût, j'allois cependant lui répondre en Héroïne; lorſqu'il entra lui-même. Il venoit s'applaudir de l'effet qu'avoit produit ſa galanterie. J'eus encore le bonheur de mériter ſes éloges.

Cette bonne intelligence dura quelques jours, au bout deſquels le volage S. R. oublia ſes ſermens; il diſcontinua tout d'un coup ſes viſites. Surpriſe d'un pareil procédé, je ne ſavois à quoi l'attribuer. Quoiqu'il n'eût pas fait une impreſſion fort vive ſur mon cœur, je ne laiſſai pas d'en être inquiéte, auſſi-bien que ma mere. Nous étions accoutumée à ſes bonnes façons. Après avoir paſſé une ſemaine ſans recevoir de ſes nouvelles, nous jugeâmes à-propos d'aller

chez la Dame G... avec laquelle nous eûmes une longue conférence.

Le réſultat fut, que je ne devois plus compter ſur S. R. Mais Madame G... qui n'avoit jamais trouvé un mal ſans emplâtre, entreprit de me conſoler, & y réuſſit. Elle me fit enviſager ma jeuneſſe & mes charmes, comme des moyens ſûrs de réparer la perte d'un cœur par l'acquiſition de mille autres. Que dirai-je? elle m'offrit une ſi charmante perſpective, elle me peignit avec des couleurs ſi ſéduiſantes les délices de la multiplicité, que, malgré une répugnance ſecrette, elle me perſuada; & pour comble de généroſité, elle m'offrit ſes ſervices d'une maniere ſi cordiale, qu'il ne me fut pas poſſible de me défendre de ſes inſtances.

Nous allions prendre congé de l'éloquante Madame G..., lorſqu'un grand homme ſec, d'une figure plus que majeure, entra chez elle. Après l'accueil le plus obligeant, elle me le préſenta comme un de ſes meilleurs amis, & pour lequel elle me pria d'avoir des égards dont elle m'aſſura qu'il étoit digne. Cet homme fier de cette belle recommendation s'approcha de

moi, avec un air aussi familier, que si nous nous fussions connus de longue main. Il m'engagea à me laisser conduire dans une autre chambre, j'étois si étourdie, que je n'eus pas la force de faire la moindre résistance.

Un pareil début ne me plaisoit gueres. J'aurois déjà voulu être débarrassée de ce galant tête-à-tête, mais il falloit auparavant mériter le prix qu'on avoit mis à ma complaisance, ce qui n'étoit pas chose facile. Le squelette qu'on m'avoit donné à ranimer, avoit le sommeil extrêmement dur. Je fis des efforts incroyables pour dissiper son engourdissement; peines inutiles. Un froid mortel sembloit avoir entrepris son ame, & je désespérois de réussir à fondre la glace. Je rougissois des bienfaits auxquels j'étois obligée de descendre; moi, accoutumée aux empressemens, être obligée de prévenir des desirs à naître! en vain je m'encourageois par la gloire d'opérer des miracles; j'étois indignée du personnage que je soutenois. Quelle humiliation pour une femme qui se croit quelques attraits, de trouver une insensibilité si incorrigible! Vingt fois rebutée du peu de fruit

de mes bontés, je fus prête de renoncer à mon entreprise. Enfin, excédée d'une spéculation de deux heures sur des objets inpalpables, j'arrachai du triste moribond un demi-soupir, foible hommage qu'en expirant sa reconnoissance rendoit à ma générosité. Il sortit après avoir récompensé très-libéralement Madame G..., à laquelle il fit un récit avantageux de la douceur & de la beauté de mon caractere.

Un Mousquetaire bruyant & plein de feu succéda à ce paralytique. La scene changea de face. Sa petillante tendresse ne me laissa pas un moment de tranquilité; il me plut au premier abord; ses transports continus & redoublés étoient trop de mon goût pour que je m'y refusasse. Ma bonne humeur le charma. Nous nous entretinmes long-tems avec une volupté qui me dédommagea de l'ennui que j'avois essuyé dans l'aventure précédente. Lorsqu'il se fut retiré, d'autres vinrent remplir le poste vacant. L'oisiveté étoit bannie de cet asyle consacré au plaisir.

Le nombre des connoissances de Madame G... étoit prodigieux: gens de toutes couleurs

& de tous états ; Partisans, Commis, Guerriers, Magistrats, Commerçans, Abbés, Citoyens, Etrangers, tous étoient admis. Sa maison étoit le rendez-vous des quatre parties du monde, où chaque voyageur apportoit son offrande. L'intérêt ouvroit la porte, & la volupté faisoit les honneurs du logis.

Ce fut dans une de ces entrevues, que je fis la connoissance de L. B., qui ne dédaigna pas mes charmes, quoique déplacés. Il me fit des offres avantageuses, & me promit de se charger du soin de ma fortune, si je voulois me restreindre au bonheur de lui plaire. J'acceptai le parti ; le premier quartier consigné d'avance, me prévint en faveur d'un homme qui avoit des manieres si nobles. Comme j'étois trop voisine de Madame G... pour qu'il pût s'assurer de la cessation du commerce qui me lioit avec elle, il jugea à propos de me transplanter, j'allai sous ses auspices demeurer à l'hôtel de... A peine y fus-je installée, que je m'apperçus que j'avois fait une nouvelle conquête. B... connu de toutes les femmes de Paris, par l'heureux talent qu'il a de séduire leur vertu en dé-

bitant des ſonges, me vit & m'aima ; je me laiſſai endormir au récit des flatteuſes eſpérances dont il me perça ; mais tous ces magnifiques projets aboutirent à quelques fêtes galantes dont le crédit faiſoit les frais. Heureuſement pour moi je reconnus la frivolité du clinquant dont il prétendoit m'éblouir, avant de prendre avec lui un engagement ſérieux. Cette découverte me fit ſupprimer les effets d'une bonne volonté, qui m'auroit nui dans l'eſprit de L. B. Sa conduite eſſentielle à mon égard méritoit des ménagemens. La ſolidité du fonds me parut préférable à la ſuperficie. J'avois pris mes arrangemens avec tant de prudence, que le propriétaire de mes appas ne s'étoit point apperçu des petits écarts que je lui avois fait faire. J'eus encore le bonheur de lui dérober la connoiſſance d'une nouvelle protectrice que j'avois déterrée, & chez laquelle j'allois employer mes momens perdus. Outre que cela me tenoit en haleine, j'y trouvois un double profit par l'augmentation des mes honoraires. Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle ſe briſe ; vérité proverbiale dont je fis l'expérience. L. B., quoi-

qu'attaché à moi, ne laissoit pas quelquefois d'user du privilege que ses largesses lui donnoient; il alloit de tems en tems réveiller ses passions languissantes. Ma mauvaise destinée le conduisit chez la D. Ç. qui avoit l'intendence de mes menus plaisirs. Il s'annonça sur le bon ton. Je lui fus proposée; on lui vanta mes charmes, il desira d'en juger par lui-même. Aussi-tôt un Mercure à marmotte m'est dépêché, je vole sur ses pas. J'entre; Ciel, quelle fut ma surprise! Je crus d'abord que c'étoit un songe; mais bientôt les reproches sanglans dont L. B. m'accabla, me tirerent d'erreur. Comme je vis que l'accident étoit irréparable, je voulus du moins succomber avec dignité. Je pris mon parti sur le champ; & feignant de n'être venue dans cet endroit que pour le surprendre en contravention, je lui dis tout ce qu'une véritable jalousie auroit pu me suggéter; & après lui avoir interdit pour jamais l'honneur de ma présence, je sortis en lui lançant un regard fier & dédaigneux. Vous vous êtes tirée à merveille, me dit la C... de l'embarras où mon zele imprudent vous avoit conduite. J'ai

fait le mal, je tâcherai de le réparer; allez, conſolez-vous, c'eſt une perte legere. Aux diſpoſitions que je vous vois, vous êtes en état de mépriſer de pareils accidens.

Lorſque je fus rentrée, je ne m'amuſai pas à réfléchir ſur cet accident. Les réflexions uſent l'eſprit, ſur-tout lorſqu'elles s'exercent ſur des objets chagrinans. La vertueuſe M. C. m'avoit encouragée, & je me ſentois une conſtance à l'épreuve des revers. Je continuai à lui rendre de fréquentes viſites. J'eus pendant ce tems le loiſir d'examiner la nature des paſſions. Que le lecteur me permette de tirer le rideau ſur une peinture capable d'effaroucher les regards les moins ſcrupuleux. Quoique je ne ſois pas obligée par état de m'aſſervir à certaines loix de bienſéance & de modeſtie, qu'il a plu au caprice des hommes de nous impoſer, il y a cependant certaines nudités choquantes qui ne ſont pas faites pour être expoſées, & jamais l'amour n'a été ſi peu voilé que dans ces temples où la ſenſualité lui ſacrifie. Ardeur effrénée, emportemens ridicules, deſirs éteints auſſi-tôt que formés, inconſtance perpétuelle, paſſions tumul-

tumultueuſes, égaremens bizarres, délires où l'ame ſe perd en cherchant le ſentiment qui la fuit : voilà les mobiles qui varient ſans ceſſe ſur ce tableau changeant, des ſcenes odieuſes & révoltantes.

Quoiqu'aguerrie aux myſteres de l'amour, je ne laiſſois pas quelquefois de trouver ſes plaiſirs gênans & inſipides. Le dégoût de mon état me prit ; je ne ſavois pas comment en ſortir, lorſque le haſard y pourvut.

G..., Violon de l'opéra, briguoit depuis long-tems l'honneur de tenir un enfant avec moi ; c'eſt une façon de s'inſinuer dans les bonnes graces, uſitée parmi les cadets de Cythere. Malgré ma répugnance naturelle pour ces ſortes de cérémonies, je ne pus m'empêcher de donner cette marque de conſidération au corps des muſiciens. On prit jour ; ma coëffeuſe paſſa une partie de la matinée à mettre mes cheveux en ordre. Elle épuiſa ſa ſcience. Je crois avoir dit que j'ai la tête aſſez belle. Je fus ſurpriſe agréablement en me regardant au miroir, des effets merveilleux de l'art. Je me conſidérois avec un plaiſir infini. Pendant que la coëffeuſe s'occupoit à ranger ma

toilette, quelques papillotes jettées par hasard, tomberent sur le P. D. qui passoit dans ce moment ; & par un de ces miracles de sympathie, le charme l'arrêta : un instinct secret lui fit pressentir quelque douce aventure ; il leva la tête pour augurer d'où provenoit l'enchantement. Il s'attendoit de voir à la fenêtre quelqu'une de ces beautés magiciennes qui tendent leurs filets d'un premier étage, & font une espece de petite guerre aux cœurs assez imprudens pour donner dans l'embuscade. Surpris de ne rien découvrir, cela redoubla sa curiosité ; ma fenêtre ouverte lui fit soupçonner le lieu que recéloit les appas auxquels son cœur sacrifioit déjà. Il monta, guidé par l'attraction.

Il entra dans ma chambre avec cet air aisé & cette noble assurance qu'inspire un mérite richement étayé ; son abord fut simple & sans détour. Vous me plaisez, ma Reine, si je fais le même effet sur vous, vous ne vous plaindrez pas de l'inutilité de mes soupirs : êtes-vous seule ? Ma mere qui se présenta dans le moment, se mit dans la conversation, & m'épargna la peine de lui répondre avec la franchise qu'il

paroiſſoit vouloir exiger de moi ; marché conclu, nouveaux arrangemens, me voilà tranſplantée rue Bertin-Poirée, dans une maiſon dont les meubles me furent donnés en propres.

Je voulus eſſayer cette fois ſi je pourrois, par une conduite plus réſervée, m'aſſurer de l'attachement du P... Mais eſt-il quelque ſecret contre la légéreté des hommes ? J'eus beau me gêner pour mettre de la décence dans mes actions, le volage abjura ſes ſermens, & m'abandonna au bout de trois mois, ſans avoir d'autre raiſon que la foibleſſe d'un cœur épuiſé : j'en avois uſé ſi noblement avec lui, & j'avois conduit avec tant de diſcrétion quelques petits pélérinages, qu'il n'en avoit pas eu la moindre connoiſſance ; je n'avois donc rien à me reprocher, il étoit dans ſon tort. L'innocence eſt bientôt conſolée des malheurs qu'elle n'a pas mérités. Je me réſignai ſans peine, & je laiſſai à la fortune le ſoin de diſpoſer de moi.

Me voilà donc encore réduite à pratiquer la chevalerie errante de la galanterie. J'allois renouer mes premières habitudes, lorſque je m'apperçus que le P... en me quittant, m'avoit

laiſſé un tréſor auquel juſques-là je n'avois pas fait d'attention ; il avoit mis auprès de moi une eſpece de vieille Duegne pour épier ma conduite. Cette femme gagnée, par mes bonnes façons, s'étoit attachée à moi. Elle me dégoûta du parti que j'allois prendre : après la déſertion de mon amant, elle me fit enviſager le déſagrément qu'il y a, de ne devoir ſes conquêtes qu'à l'entremiſe d'un tiers, & elle me conſeilla de ne m'en rapporter qu'à moi-même. J'entrai dans ſes vues. Je réſolus de me faire voir au ſpectacle, où je n'avois pas encore paru. Je débutai par l'opéra, où j'étalai dans une premiere loge mes charmes, relevés de tout le piquant que leur pouvoit donner mon habillement d'étrangere.

Dès que je fus placée, je devins le but de tous les lorgneurs de profeſſion. Ils ſont communs dans ce lieu, où le plaiſir des ſens eſt la ſeule divinité qu'on y révere. Si l'on appelle coquetterie l'envie de plaire, & cette ſatisfaction que l'on goûte à faire naître des deſirs, je ne m'en défend pas. J'étois ſenſible à la douceur de me voir l'objet d'une tendre curioſité. Je

voyois quelques concurrentes, dont les yeux jaloux feignoient de m'examiner avec dédain, mais l'attention du public me dédommageoit de l'importunité de leurs regards; d'ailleurs, l'air inſultant dont elles tâchoient de raſſurer leur contenance, étoit un nouvel éloge pour moi, & qui m'apprenoit ce que je valois.

J'étois trop attentive aux divers mouvemens que j'excitois, pour m'occuper du ſpectacle. Pluſieurs Seigneurs vinrent me complimenter dans ma loge, & me faire des propoſitions. On pourroit ſans injuſtice être vaine à moins. J'avois enlevé preſque tous les ſuffrages de l'aſſemblée, ſans les avoir mendiés. Je me figurois d'être dans un ſerrail d'hommes deſtinés à mes plaiſirs, où je pouvois commander en Sultane, & jetter le mouchoir à celui qui auroit le bonheur de me rendre ſenſible.

Je me trouvai ſi bien de cet eſſai, que je continuai; tout le monde brillant de l'opéra ſoupira pour moi. Je fis des heureux. J'eus la gloire de voir à mes pieds des têtes illuſtres, qui ne rougirent pas d'oublier leurs grandeurs en ma préſence. Je compris mieux que je n'avois fait

juſqu'alors, qu'il n'y a rien dans le monde au-deſſus d'une jolie femme, & que l'empire de la beauté ne connoît point de bornes.

Cependant malgré toute la pompe de mes connoiſſances, ma courſe vers le temple de la fortune n'étoit pas rapide. Quoique les grands faſſent tout pour la volupté, leur libéralité n'a rien de ſolide, ſur-tout lorſqu'ainſi que moi, on ne fait avec eux qu'effleurer les préliminaires de la tendreſſe. Quelquefois en rentrant chez moi, je faiſois des raiſonnemens ſur les vanités du ſiecle, qui me donnoient la migraine.

La fatigue que me cauſoient mes courſes journalieres, m'avoit excédée. J'avois beſoin de repos; je voulus faire une eſpece de retraite. C..., Financier de nouvelle édition, ſe préſenta pour remplir une partie du vuide de ma ſolitude; j'acceptai ſes offres, il entreprit de me fixer. Je fis mes efforts pour ſeconder ſes bonnes intentions. Tout alloit aſſez bien dans les commencemens. C..., auroit rougi de trouver à redire aux dépenſes que je faiſois; il prodiguoit ſes généroſités en nourriſſon de la fortune, qui, dans le premier feu de la faveur, veut ſe mon-

trer digne de ſa deſtinée. Je ne pouvois manquer d'être heureuſe avec lui, s'il n'étoit ſurvenu des tracaſſeries dans l'intérieur de ma famille, qui dérangerent la ſituation paiſible dont nous jouiſſions. Mon beau-pere s'attira des querelles, ſe fit battre, mit le quartier en rumeur. Le Commiſſaire inſtruit de ces querelles domeſtiques, nous fit conſeiller de changer de quartier, afin de dépayſer la médiſance. Ses avis étoient preſſans, nous vîmes de la néceſſité à les ſuivre, nous y déférâmes, & fûmes nous établir rue Sainte-Anne.

Ce fut-là que je connus le Marquis de R.., cet Adonis plus qu'octogénaire, dont l'ame ſe reſſouvient encore d'avoir été voluptueuſe, mériteroit par ſes longs ſervices, les invalides de Cythere. Réduit à ſe contenter des preſtiges d'un amour contemplatif, ſon cœur cherche ſans ceſſe à ranimer des deſirs éteints. Vainement il ſe croit encore viſité de quelques étincelles de ſenſualité, ces foibles bluettes ſont tout-à-coup amorties par le froid d'une imagination épuiſée. Cependant, malgré l'impénétrabilité des barrieres qui ſemblent le ſéparer

pour jamais des plaiſirs, il ne peut renoncer à ſes douces habitudes. Vieux ſoldat de l'amour, il veut mourir au lit d'honneur. Je l'ai vu pluſieurs fois dans le délire d'une rage muë, vouloir lutter contre ſes malheurs, & ſe flatter de pouvoir retrouver dans les bras de l'amour, ces tendres inſtans, dont ſa mémoire lui retrace une ſi délicieuſe & ſi déſeſpérante image.

Le perſonnage de conſolatrice eſt d'un difficile extrême à ſoutenir; il eſt triſte de n'avoir jamais devant les yeux que des objets pitoyables. Le vieux Marquis, à force d'exciter ma compaſſion, m'ennuya. Je ne voyois plus de remede à ſon infortune, & c'étoit exercer en pure perte la généroſité de mon ame. La derniere reſſource des médecins, eſt d'envoyer aux eaux les malades dont ils déſeſperent. On auroit bien dû imaginer quelque expédient pareil pour les cœurs atteints d'une langueur incurable.

Je conſeillai à mon amant ſuranné d'attendre du retour du ſiecle la guériſon de ſon infirmité, & de ne pas perdre plus long-tems auprès de moi des momens inutiles, & dont il pouvoit

faire un uſage plus conforme à ſa ſituation préſente. Quoique je m'y priſſe avec douceur pour lui faire entendre raiſon, il fut aſſez injuſte pour s'en fâcher. Il me reprocha ſes bienfaits, & voulut abſolument que je lui rendiſſe une partie des préſens dont ſa magnificence m'avoit honorée. Les préſens qui lui tenoient ſi fort au cœer, conſiſtoient en une montre & une robe de ſa femme. Ce ſtyle me parut nouveau, je n'étois pas accoutumée aux reſtitutions. Je dis au Marquis que je ne pouvois en conſcience me déſaiſir de ſes largeſſes, que c'étoit un dépôt trop cher à mon cœur pour m'en voir privée. Il inſiſta malgré mes rémontrances. Enfin, nous compoſâmes. Nous convînmes que je garderois la robe, & que je lui remettrois la montre, qui ſeroit évaluée, afin qu'il m'en rendît la valeur. Nos diſcuſſions étant déterminée, nous nous ſéparâmes.

Le Chevalier de B... prit la place du Marquis dont il avoit été quelque tems coadjuteur. J'eſſayai vainement de fixer ſa légéreté, il ne me fut jamais poſſible d'en faire un amant eſſentiel. Inquiet, volage, ne voulant jamais

qu'effleurer les plaiſirs, la ſeule idée d'un engagement ſérieux l'effrayoit; j'avois beau le prêcher, il étoit inſenſible aux traits de ma morale. Content de me faire éprouver les premieres impreſſions d'un ſentiment paſſager, il s'étoit fait un ſyſtême de volupté, commode, à ce qu'il diſoit, pour le tempérament de ſon cœur, qui ne permettoit pas une tendreſſe aſſidue. Rebutée de ſes irréſolutions perpétuelles, je perdis l'eſpérance d'amener à bien une paſſion ſi frivole, & je lui cherchai quelque ſucceſſeur plus ſolide.

Le logement que nous occupions étoit en face d'une maiſon opulente, habitée par un cordon-bleu de la finance. J'avois remarqué qu'un de ſes fils s'attachoit à m'examiner, il ſembloit épier l'occaſion de me ſaluer; l'intention étoit trop louable, & il y auroit eu de l'inhumanité à le laiſſer languir. J'eus la bonté de me prêter à ſes avances de politeſſe; un ſourire lui annonça qu'on le devinoit, & qu'il n'offenſoit pas. Il vint ſur le champ m'en remercier; il eut lieu d'être ſatisfait de la réception que je lui fis. Il me fit les complimens les plus flatteurs

ſur mes charmes. Les éloges qu'il me donna intéreſſoient trop ma vanité pour ne pas y être ſenſible. Ce qu'il me diſoit d'obligeant, me diſpoſoit en ſa faveur. D'ailleurs, L... G... eſt aimable ; ſa phyſonomie ſpirituelle parle pour lui, ſes traits ſans être réguliers ſont embellis par ce je ne ſais quoi, ſi propre à toucher le cœur ; enjoué, vif, careſſant ; ſes yeux pleins de feu expriment tous les mouvemens d'une ame formée pour la volupté. Je me ſentois portée d'inclination à lui vouloir du bien, & ſes empreſſemens auroient ſans peine obtenu l'aveu de mon cœur ; mais, ſoit méfiance de lui-même, ſoit crainte de voir déſavouer un amour onéreux par l'économie de ſon pere, il ſe contenta de me demander la permiſſion de m'offrir à ſouper avec trois de ſes amis. Je la lui accordai. Il ne manqua pas le ſoir même d'amener les convives. La table fut bien ſervie, la joie & la liberté préſidoient à la fête : ce n'étoit que ſaillies, traits plaiſans, bons mots ; j'étois de la meilleure humeur du monde. Qu'on ſe figure quatre petits-maîtres de robe, mais de ces petits-maîtres qui n'en ont que le badi-

Je tombai dangereuſement malade ; mon amant ne quittoit preſque pas le chevet de mon lit. Je n'ai point de termes qui puiſſent rendre les mouvemens d'amour & de reconnoiſſance dont j'étois pénétrée ; même aux portes de la mort, je n'étois occupée que de lui ; ſa douleur me touchoit plus que le danger qui me menaçoit. L'amour eut pitié de nous, & me rendit la vie. D. M. eſſuya ſes larmes, les tranſports de joie prirent la place du déſeſpoir, je lus ma guériſon dans ſes yeux ; aſſurée du tendre intérêt qu'il y prenoit, je me crus hors de péril dès que je vis que ſes craintes diminuoient. Aurois-je pu, ſans être la derniere des femmes, ne pas adorer un amant ſi digne de toute ma tendreſſe ?

On peut juger qu'avec les ſentimens que D. M. m'avoit inſpirés, la vie ambulante que j'avois menée juſqu'alors me fit horreur. J'y renonçai abſolument. Ma mere qui n'étoit plus ſenſible qu'à l'intérêt, & qui voyoit une partie de ſes projets déconcertés par ce nouveau plan de conduite, ne goûta pas ma façon de penſer. Elle voulut me faire de remontrances qui ne

furent pas écoutées. Il n'appartenoit plus qu'à l'amour de diſpoſer de moi.

Malgré ma répugnance, ma mere crut avoir encore aſſez d'empire ſur moi, pour ſe flatter que je ne lui réſiſterois pas en face. Comptant ſur ſon autorité, elle donna rendez-vous à Mylord... D. M. venoit de ſortir lorſqu'il ſe fit annoncer. Ma mere l'introduiſit dans mon appartement. Je l'ai reçut avec froideur; il s'imagina que ce n'étoit que grimaces, & fit des tentatives qui lui réuſſirent mal. Ses deſirs en devinrent plus ardens, & ma réſiſtance plus opiniâtre; en vain ma mere qui ſurvint tâcha de me ſéduire par ſes careſſes, ou de m'intimider par ſes menaces; je fus inébranlable. Mylord... ſortit, & me laiſſa en proie aux reproches & aux criailleries de ma mere. Je ne fis que m'affliger le reſte de la journée. D. M. en revenant le ſoir me trouva toute en larmes. Il me preſſa de lui en apprendre la cauſe; je l'aimois trop pour lui rien déguiſer. Son amour fut indigné d'un pareil outrage; il me propoſa un enlevement; j'acceptai ſans balancer ce parti, qui, ſeul, me pouvoit mettre en ſûreté

contre de nouvelles tentatives. Jour pris pour le lendemain, je ſortis ſur les dix heures, mon amant m'attendoit au bout de la rue ; je montai dans ſon carroſſe, il me fit conduire au couvent de . . . Il ne ceſſa pendant le chemin de m'accabler des plus tendres careſſes. Cette preuve que je lui donnois de mon amour & de ma bonne foi, ne lui permettoit plus de douter de la ſincerité de mes ſentimens.

Nous arrivâmes au couvent, où D.M. prit congé de moi. Les religieuſes me firent toutes les careſſes imaginables. J'admirois la tranquillité de ces bonnes filles ; il ne me vint pas cependant dans l'idée de les imiter. Mon amant me voyoit au parloir preſque tous les jours, & ma tendreſſe pour lui, gênée par le cérémonial de la grille, n'en prenoit que plus d'empire ſur mon cœur.

Cependant ma mere, furieuſe de mon évaſion, mettoit tous ſes ſoins à découvrir l'endroit de ma retraite. Elle ne douta point que D. M ne fût complice de ma fuite, quoiqu'il feignît d'en être affligé ſenſiblement. Il continua de payer à ma mere la penſion qu'il me faiſoit, en ſorte que, quoique ſéparé d'elle, mon droit de préſence

présence étoit toujours acquité ; mais comme ces honoraires ne répondoient pas à la grandeur de ses desseins, elle n'en étoit pas moins ardente à ma découverte.

Ma mere avoit fondé sur la puissance de mes charmes, des projets de fortune aussi vastes que son ambition. Une aventure récente avoit encore redoublé le tendre appétit qu'elle se sentoit pour les bienfaits de la fortune. De R. venoit d'être répudié par la le D., malgré les efforts de prodigalité qu'il avoit faits pour la retenir. Son cœur désespéré d'une perte si cruelle paroissoit inconsolable. Le bel & judicieux usage qu'il fait de ses trésors, avoit intéressé à sa douleur tout le monde galant de Paris. Les spectacles briguerent à l'envi, l'honneur de remettre le calme dans son ame. L'opéra, les comédiens, touchés de son malheur, lui rendirent visite par députés ; on avoit grand soin de choisir ce qu'il y avoit de plus joli pour ces fréquentes ambassades. Prêtresses, filles de Vénus de tous étages, déserterent les temples de Cythere pour aller lui faire leurs compliments de condoléance. Ses palais ne désemplissoient plus. On ne voyoit sur

les routes qui y conduiſoient que beautés de toutes eſpeces : appas venans d'éclore, & n'ayant pas encore l'âge de raiſon ; appas novices, appas formés, modeſtes, doux, fiers, tendres, hardis ; appas élevés à l'ombre, appas audacieux & connus par des aventures d'éclats. Les meres y menoient leurs filles ; les nieces s'y faiſoient conduire par des tantes ; quels enchantemens ne furent pas employés pour charmer la triſteſſe de l'infortuné Midas ! Peines inutiles, le coup étoit trop rude ; ſon ame inacceſſible aux conſolations, étoit dévorée des plus cuiſans chagrins. Il ne ceſſoit de gémir, & ſa triſte imagination lui retraçoit à tous momens les charmes de ſon infidelle Veſtale. Déchiré par ſes regrets, il cherchoit vainement un repos qui fuyoit loin de lui. Ses richeſſes immenſes, ce fleuve d'or formé & groſſi par les travaux d'un pere induſtrieux, qui conſerva juſqu'à la mort du goût pour les raffinemens du calcul, étoit débordé. Là, tout le monde puiſoit librement, tous buvoient, tous ſe déſaltéroient ; lui ſeul conſumé par une fievre brûlante, ne pouvoit appaiſer la ſoif qui faiſoit ſon ſupplice.

Ma mere apprit ce grand événement par la voix publique. Elle ſoupira plus que jamais de la douleur de ſe voir ſéparée de moi, dans une conjoncture ſi favorable à l'avancement de notre fortune. Elle m'avoit fait inſcrire ſur la liſte des prétendantes. Comme il eſt naturel de croire ce qu'on deſire ardemment, elle ne doutoit pas que ma figure ne m'attirât des diſtinctions avantageuſes, & ne me fît peut-être remporter le prix. Mais où me trouver? toutes ſes perquiſitions n'avoient pu juſqu'alors lui découvrir le lieu de ma retraite. Enfin, un honnête Alguaſil, ſon ami & ſon patron, dans le ſein duquel elle avoit dépoſé ſes chagrins & ſes eſpérances, lui promit d'employer ſes ſoins pour me trouver. Il mit des gens en campagne qui ſuivirent D. M. Ce moyen leur indiqua mon aſyle. Cette découverte encouragea ma mere; elle tint conſeil avec ſon honnête agent, qui lui promit ſon entremiſe pour faire réuſſir ſon projet. Il l'adreſſa au valet-de-chambre de R., & lui conſeilla d'en faire le protecteur de mes charmes.

C'eſt un perſonnage plus important qu'on ne penſe, que le confident d'un homme à bonnes

fortunes, ſur-tout d'un homme à bonnes fortune tel que de R.; c'eſt une eſpece de petit miniſtre. Il reçut ma mere avec l'air ſérieux d'un homme occupé des plus graves affaires; il ne dérida ſon front que lorſqu'elle vint à s'annoncer pour la mere d'une jolie fille. Ce titre le rendit attentif; on lui vanta mes attraits; ma mere parloit avec feu. La deſcription de ma figure demandoit de détails, ces détails attendrirent ſon auditeur.

Il étoit ſenſible aux belles choſes; il ſoupira, il falloit abſolument le gagner, c'étoit un coup de partie. Ma mere avoit renoncé depuis longtems aux plaiſirs du ſiecle; elle ſe trouva cependant dans la néceſſité de faire un effort ſur l'inaction de ſon tempérament. Cet eſſai de volupté tranſporta le valet-de-chambre; il jugea en connoiſſeur, que des charmes provenus d'un pareil crû, devoient être quelque choſe d'exquis, & digne d'être conſacré aux plaiſirs de ſon maître. Il promit de s'intéreſſer pour moi, & tint parole.

Le récit qu'il fit à de R. fut reçut agréablement, & ſuſpendit ſa douleur pour quelques

inſtans. Et bien, dit-il, voilà de ma part, ſi le tableau n'eſt pas flatté, peut-être pourra-t-elle me faire oublier l'ingrate le D... A ces mots, le fidele meſſager vole à mon couvent, me demande; je parois. Il m'inſtruit en deux mots des intentions de ſon maître, & me fait enviſager la fortune la plus brillante. Je répondis froidement à ces magnifiques propoſitions, & le priai de ne pas m'importuner davantage, en lui diſant que j'avois réſolu de refuſer ce que Monſieur de R. me faiſoit l'honneur de marchander. Je le quittai bruſquement.

Mon premier ſoin fut de faire avertir D. M. de ce nouvel incident; il vint ſur le champ pour me conduire dans un autre lieu. J'y conſentis avec joie. Je goûtois un plaiſir infini à lui aſſurer la poſſeſſion de mon cœur, & je jouiſſois en ſecret de la douce ſatisfaction de lui prouver par le ſacrifice que je lui faiſois, que je ne chériſſois en lui que lui-même.

Lorſque ma mere vint pour me retirer du couvent, elle fut bien ſurpriſe d'apprendre que j'en étois ſortie la veille. Rien ne put exprimer la rage qu'elle eut de voir deconcerter

ſes meſures. Elle alla trouver D. M., lui dit en pleine audience les injures les plus atroces. Après avoir vomi feu & flamme, on la contraignit de ſe retirer ; elle ne ſe rendit pas, elle préſenta des placets à tous les Magiſtrats, accuſa D. M. de rapt, & fit tant de vacarme, que, quoiqu'il eût pu plus facilement lui impoſer ſilence, en lui prouvant avec évidence qu'elle avoit vendu plus d'une fois ce qu'il l'accuſe d'avoir ravi, il fut contraint par ménagement pour ſon état, & pour faire ceſſer un éclat indécent, de me remettre entre ſes mains.

J'eus beau gémir, il fallut ſuivre ma deſtinée, & conſentir malgré moi à me rendre la victime de l'ambition & de l'avarice de ma mere. On peut croire que je ne me faiſois pas une image charmante de de R.; mais j'avoue que mon imagination avoit été bien au-deſſous de la réalité : je le haïſſois ſans le connoître, j'en eus horreur après l'avoir vu. Quelle abominable figure ! des yeux ſombres & farouches, le regard égaré, le teint pâle & livide, une vraie phyſonomie de réprouvé ; on paſſe la laideur, mais il n'eſt pas permis de porter de ces viſages-là. Ah, le vilain homme !

Ce fut avec ce perſonnage que je paſſai la plus triſte & la plus déſagréable des nuits; il dut s'appercevoir de la répugnance qu'il m'inſpiroit. Le jour arriva, & mit fin à mon ſupplice.

Ma mere, qui avoit paſſé la nuit dans la maiſon, & avoit ſervi la veille d'ennuque noir pour nous mettre au lit, ſurvint comme je me levois. Je paſſai vîte dans une autre chambre, pour me délivrer d'une vue inſupportable. Lorſque ma mere eut réglé ſes comptes avec de R., elle prit congé de lui. Il lui ordonna en la quittant de me dépoſer chez l'Alguaſil qui avoit été le premier entremetteur, & d'attendre ſes ordres. Vingt jours ſe paſſerent ſans qu'on reçût aucunes des ſes nouvelles. Ma mere, qui eſpéroit de jour en jour voir arriver de ſa part quelque bouillon ſucculent d'or potable, fut bien ſurpriſe au bout de ce terme, d'apprendre que la P. étoit déclarée l'odaliſque chérie, & qu'on lui laiſſoit la liberté de me pourvoir. Cette fâcheuſe nouvelle la conſterna. Les idées dont elle s'étoit flattée, lui avoient fait tourner la tête. Elle avoit anticipé ſur une fortune qu'elle regardoit comme certaine. Les créanciers n'en-

tendent pas raiſon. Les ſiens furent impitoyables ; meubles, bijoux, tout fut abſorbé, il fallut encore une fois avoir recours aux hôtels garnis. La perte de mon cher D. M. étoit le plus ſenſible de mes chagrins, mais il n'y avoit pas de remede, il ne voulut plus ſe compromettre. La déroute de nos affaires engagea ma mere à me quitter pour quelque tems ; elle partit pour Colmar ; je ne fus pas fort affligée de ſon départ. Je me trouvois libre, & je pouvois ſuivre mes inclinations ſans être contrainte. Je commençois à me laſſer de la dépendance dans laquelle j'avois vécu juſqu'alors, & je trouvois enfin qu'il étoit tems de ſortir de tutelle, & de me gouverner par moi même.

J'étois logée rue Coquilliere. D... rt, dont le ſerrail eſt répandu dans les différens quartiers de Paris, me vit & m'aima. Il vint lui-même m'aſſurer de la poſſeſſion de ſon cœur. Son antique & petite figure ne me revenoit nullement ; mais le rang de Sultane favorite qu'il m'offrit, me fit ouvrir les yeux ; ma vanité s'en trouva flattée ; j'acceptai ſans balancer un parti ſi brillant, & qui me mettoit au-deſſus de

toutes mes rivales. Me voyant dans des dispositions si favorables, il me fit quitter mon habit étranger, pour en prendre un de son goût, & me fit conduire rue de deux Portes, chez deux de ses sultanes validés, auxquelles il a remis l'intendance de ses menus plaisirs. Je n'y restai que deux jours. Il avoit eu soin pendant ce tems de me faire meubler, rue du Luxembourg, un appartement digne du rang où j'allois monter. J'allai prendre possession de mon nouveau palais. D. . . rt m'y attendoit; il m'étala toute la réthorique de sa galanterie usée. Il me parla de son amour, comme d'une passion qui n'avoit pour but que le plaisir de faire mon bonheur. Il m'assura que je le reconnoîtrois aux soins qu'il prendroit de moi, & que la profonde estime dont il se sentoit pénétré, lui avoit suggéré les plus sages précautions, pour conserver ma chaste pudeur, & défendre mes charmes innocens d'un profane pillage. Charmante Thérese, ajoute-t-il, le véritable amour ne va gueres sans un peu de jalousie; c'est la preuve d'une ame délicate. La mienne n'a rien à se reprocher sur cet article; je vous adore avec toute la délica-

teſſe imaginable. Que ne ſommes-nous en Aſie! j'aurois la ſatisfaction de vous y voir environnée des gardiens ſacrés de la vertu des femmes : vous ſeriez heureuſe, & ma ſécurité ſeroit parfaite. Sages Orientaux, que vos uſages ſont prudens! & pourquoi faut-il que, par notre négligence, nous nous ſoyons privés d'un moyen ſi ſûr & ſi commode de ſe procurer la paix! Je voulus le raſſurer ſur ſes terreurs, & lui faire entendre que j'étois fille à ſentimens, & capable d'une fidélité ſcrupuleuſe. Je n'en doute pas, interrompit-il, ce que je dis n'eſt que pour la converſation. Mais encore un coup, convenez avec moi, ma chere, que c'eſt quelque choſe de bien utile qu'un ennuque auprès de femmes moins vertueuſes que vous. Je parie même que vous ſeriez charmée d'en avoir; vous avez des mœurs, de la ſageſſe; mais il y a quelquefois des momens où l'obſervation de la regle nous gêne; on craint de manquer, cela oblige de faire des efforts ſur ſoi-même. N'eſt-il pas bien plus doux de n'avoir rien à appréhender, & de pouvoir braver un péril qu'on ſait n'être pas fait pour ſoi? J'y reviens

toujours. La méthode d'avoir des imbarbes eſt bonne. Peut-être la mode en viendra quelque jour. En attendant, adorable Mignonne, agréez la peine que j'ai priſe d'y ſuppléer ; vous ne ſauriez après cela douter de la ſincérité de mes ſentimens. Parmi quelques curioſités que j'ai fait venir d'Italie, on m'a envoyé une machine d'une invention merveilleuſe. Les femmes doivent avoir des grandes obligations à celui qui l'a imaginée. C'eſt un ſecret infaillible contre les allarmes, & qui tranquilliſe des paſſions. Ne ſeriez-vous pas curieuſe, ma Reine, de voir un bijou ſi ſingulier ? En diſant cela, il tira de ſa poche cette rareté, & me la préſenta. Je ne pus m'empêcher de rire à cette vue. Vous riez, dit-il, cela eſt trôle au moins. Ç'a ma chere petite, un peu de complaiſance voyons ſi cela vous ira bien.

Je continuois toujours mes éclats de rire, ne m'imaginant pas que D... rt parlât ſérieuſement. Je vis à la fin que c'étoit tout de bon. Comme mon cœur n'étoit point occupé, je m'embarraſſai peu que la jalouſie de mon amant me privât de l'uſage d'une choſe qui m'étoit

inutile ; je me prêtai de bonne grace. Il étoit enchanté de me voir flatter ſa manie avec tant de franchiſe ; il diſoit, & faiſoit mille extravangances. Ah ! petits amours, s'écrioit-il, je vous tiens, vous ſerez enchaînés, frippons. Quel dommage, que tant d'attraits fuſſent la proie de quelque ſcélérat qui n'en connoîtroit pas le prix ! Quoi, vous les enfermez ſous la clef, m'écriai-je ? Oui, reprit-il, c'eſt pour votre bien ; il baiſoit cependant ſon priſonnier avec des tranſports incroyables. Eh bien, pourſuit-il, je vous trouve mille fois plus belle, depuis que vous pouvez l'être impunément. Encore un baiſer, je ne puis contenir l'excès de mon raviſſement. J'empoſte la clef, je crois qu'il eſt inutile que je vous recommande l'intégrité de la ſerrure.

Lorſque je me trouvai ſeule, je me mis à examiner curieuſement le tiſſu des liens qui captivoient mes charmes. En conſidérant la juſteſſe de l'inſtrument, il ne laiſſa pas de s'élever dans mon ame quelques petits ſcrupules ; je n'avois nulle envie de manquer, mais les femmes aiment qu'on les mette à même. Il eſt

aſſez commode de n'être ſage qu'autant qu'on veut. J'étouffai ces réflexions comme de mauvaiſes penſées. Je fis quelques pas dans ma chambre pour m'habituer à porter ce plaiſant cilice. Il me gênoit un peu d'abord, mais on ſe fait à tout.

Je fus tranquille pendant un mois; je vivois heureuſe autant qu'on peut l'être, lorſque le cœur eſt déſœuvré. D... rt mettoit toute ſon attention à me procurer l'acceſſoir du plaiſir. Je commençois cependant à me laſſer de cette vie uniforme, lorſque F. vint me tirer de ma léthargie.

F. joint aux agrémens d'une figure aimable, toutes les graces de la jeuneſſe; voluptueux, diſſipateur, & courant à l'indigence par la route des plaiſirs, par leſquels ſa prodigalité eſt exceſſive. Je me trouvai prévenue d'une forte inclination pour lui dès la première vue; il me déclara ſa flamme, j'aurois bien voulu ſoulager ſon martyre, mais un obſtacle cruel m'arrêtoit.

Ce fut alors que je reconnus la faute que j'avois faite, en ſouffrant qu'on empriſonnât mes deſirs. Je regrettai ma liberté, l'amour

m'avoit deſſillé les yeux, & me fit enviſager le déſagrément de ma ſituation. En vain je m'efforçois d'en adoucir l'amertume, mon cœur ne pouvoit s'ouvrir à la moindre conſolation. Un jour que j'étois reſtée au lit plus tard qu'à l'ordinaire, F... entra tous-à-coup dans ma chambre. Je l'aimois trop pour être irritée de la liberté qu'il prenoit. Il ſe mit auprès de mon lit; mais bientôt ſe trouvant encore trop éloigné de moi, il quitta ſa place pour s'aſſeoir ſur le pied du lit. Il me preſſoit avec la derniere inſtance d'avoir pitié de lui. Emue par ſa préſence, je n'étois que trop portée à lui donner des témoignages de ma ſenſibilité. Les yeux attachés ſur les ſiens, je n'avois pas la force de lui répondre. La maniere tendre avec laquelle je le regardois, lui apprit ſon triomphe. Adorable Thérese, me diſoit-il, puis-je croire que vous vous laiſſez toucher, & que vous me permettrez... arrêtez, m'écriai-je, arrêtez! Que faites-vous? Oui, je vous aime. Finiſſez donc. Non, je ne puis vous rendre heureux. Et qui peut s'oppoſer à mon bonheur, reprit-il, ſi vous m'aimez? Hélas! repliquai-je, un obſtacle cruel...; mes

yeux à ces mots ſe remplirent de larmes. Vous pleurez, dit-il, mon cher amour; hélas! aurois-je eu le malheur de vous déplaire? parlez vous ſuis-je odieux? Ah, repris-je, je ſerois moins affligée ſi je ne vous aimois pas. Pourquoi faut-il... mes pleurs redoublées m'interrompirent. Je ne faiſois plus que ſanglotter. F... ſurpris de cette affliction imprévue, ne ſavoit à quelle cauſe attribuer l'état où il me voyoit.

Il eſſaya par ſes careſſes de me conſoler. Je le repouſſois, ma réſiſtance irrita ſes deſirs. Ah, Ciel! lui dis-je, quel ſupplice! Finiſſez donc, vous me mettez au déſeſpoir. Ah! par pitié, mon cher F... je ne ſouffrirai pas... non cruel... ah. Il pourſuit toujours malgré mes cris. Déjà l'odieux myſtere étoit prêt de paroître au jour. L'amour complice de ſa témérité précipitoit ma foibleſſe. Mes forces m'abandonnoient, & mes mains tremblantes ne pouvoient plus retenir les reſtes d'un drap qui juſques-là m'avoit ſervi de rempart. Vous me pouſſez à bout, méchant, criai-je tranſportée de douleur & d'amour. Eh bien, livrez-vous à la fureur qui vous guide, & connoiſſez toute l'étendue de mon malheur.

Je me couvrois le visage pour dérober ma honte aux yeux de mon amant. Je ne sais l'effet que cette premiere vue fit sur lui ; il resta quelques tems sans parler. Est-ce un songe, dit-il, en rompant le silence ! Quoi, une serrure ? Et quel barbare a osé charger d'indignes chaînes des objets dignes seuls d'être adorés ? Ses transports interrompirent ses exclamations. Il parcouroit avec avidité les charmes étalés à ses égards. J'étois enflammée par ses brûlantes caresses. Il se livroit à tous les emportemens de l'amour le plus violent. Vingt fois prêt d'expirer aux portes du plaisir, il s'efforça de franchir la barriere qui nous séparoit. Efforts inutiles, le temple de la volupté fut inaccessible à ses hommages. Enfin, au désespoir & dans la fureur de ses desirs, l'aveugle sacrificateur vint briser l'encensoir contre une des colonnes de l'édifice. Cela le rendit plus traitable, il entendit raison. Il fallut remettre au lendemain la reddition d'une place qu'on ne pouvoit prendre d'assaut.

Un serrurier honnête homme s'intéressa pour nous ; il nous fit une clef avec laquelle nous délivrâmes l'amour de son cachot. Les plaisirs

prirent

prirent l'eſſor, & reparerent avantageuſement le tems perdu. Je priſ ſi bien mes meſures, que D.... ne put découvrir notre bonne intelligence; les ſoins que je me donnois pour cela ne laiſſoient pas de me gêner extrêmement. Quoiqu'il ne dût pas ſoupçonner ma fidélité après l'ingénieuſe précaution qu'il avoit employé, ſa jalouſie ne lui donnoit pas un moment de repos. J'étois obligée d'être continuellement ſur mes gardes; une méfiance ſi déplacée m'ennuya. Je me ſentois dans une diſpoſition prochaine de rompre avec lui. Un mauvais procédé qu'il eut avec moi mit le ſceau à ſa diſgrace, & fit éclater mon mécontentement.

Il m'avoit envoyé de forts beaux diamants pour figurer au bal. Le brillant de pierreries m'avoit plu. Je comptois que c'étoit un préſent. Cette penſée dont je me flattois fut déçue; il me les envoya redemander le lendemain, à cauſe, diſoit-il, que ces bijoux appartenoient à ſa femme. La belle raiſon! Il fallut m'en contenter cependant & les renvoyer. Je n'ai que faire de dire que j'étois outrée. F.... qui ſur-

vint, apprit la cauſe de ma mauvaiſe humeur, il me conſeilla de me défaire d'un homme qui avoit de ſi mauvaiſes façons; je le priai de reſter juſqu'à ſon arrivée. Il vint peu de tems après; & ſurpris de voir un homme en tête-à-tête avec moi, il me demanda un mot d'entretien particulier. Les explications ſont inutiles, Monſieur, lui dis-je: je vous ſupplie de diſcontinuer de m'honorer de vos viſites.

A propos, Monſieur, je ne vous ai pas renvoyé tous vos bijoux, il m'en reſte encore un que je vais vous remettre. En diſant cela, je pris la clef que F... m'avoit donnée, & je me défis à ſes yeux de la ceinture myſterieuſe que je lui remis avec des éclats de rire, dont il fut ſi confus, qu'il ſe retira ſans avoir la force de parler.

F... me fit auſſi-tôt changer de demeure. Je fus loger au Marais, rue d'Orléans. La vie que je menai avec lui étoit bien différente de celle que je quittois. Tous les jours plaiſirs nouveaux, ſouper fréquens, nombreuſe compagnie, parties de campagne, ſpectacles, jeux; il n'y

voit pas un instant de vuide. L'agréable train! J'aurois été heureuse si les richesses de mon amant avoient répondu au goût prodigieux que nous nous sentions l'un & l'autre pour les plaisirs. Mais il arrivoit souvent des dégradations d'opulence qui nous intriguoient. Ces inégalités de fortune nous obligeoient de recourir aux usuriers. Ces gens-là sont capricieux. On ne pouvoit quelquefois les attendrir. Recours à d'autres expédiens, le superflu de mes équipages suppléoit au défaut. Un des amis de F..., jeune homme très-agréable, & pour lequel je conserverai toute la vie la plus tendre estime, vouloit bien aussi quelquefois se charger du soin d'être notre Intendant; & sans lui, les amours à jeun auroient souvent été condamnés au régime d'une diete forcée.

Je dépêchois à vue d'œil, & je me trouvois à la veille d'être aussi avancée qu'en arrivant à Paris, lorsque ma mere, qui ne s'étoit retirée que pour projetter plus à l'aise des desseins d'établissement, m'écrivit du fond de la province le départ du P. K..., qu'elle m'avoit adressé. Ce renfort survint à propos. Il vint me voir, je

le reçus comme un Ange tutélaire. F... fut disgracié. Les malheureux ont toujours tort. Le P... m'offrit tout d'un coup de partager avec moi ses richesses immenses. Quoiqu'il eût passé la première fleur de sa jeunesse, il ne laissa pas cependant de pouvoir encore inspirer des désirs. Ses manieres généreuses me prévinrent. Il aime l'or, me il me parut qu'il m'aimoit encore davantage. Un peu capricieux, j'eus quelquefois à souffrir de sa bizarrerie. Il est aussi méfiant, c'est un défaut que je n'ai pu passer aux hommes. Je ne sai si cette imperfection est chez lui un vice de tempérament, ou d'habitude. Peut-être aussi seroit-ce l'effet des bruits injurieux qu'on lui aura débités sur mon compte. Quoiqu'il en soit, je tins bon avec lui ; l'expérience m'avoit appris à ne plus rompre des engagemens avec légéreté. Comme je lui ai presque toujours été passablement fidelle, & qu'il m'aimoit sincérement, je trouvois le secret de le calmer, lorsque quelque chose sembloit l'allarmer. La liberté qu'il me donna de faire usage de sa fortune, me mit en état de figurer parmi les divini-

ncore aux
oux nou-
neuvieme
lre à des
suite ; il
oisse mé-
in de dui

LA BELLE ALLEMANDE,

OU

LES GALANTERIES DE THÉRESE.

SECONDE PARTIE.

J'AVOIS promis, en finiſſant la premiere Partie de mes Mémoires, de les continuer en cas que quelques événemens ſinguliers & dignes de l'attention du public vinſſent groſſir le nombre de mes aventures. Je crois qu'il eſt tems de ſonger à m'acquitter de ma parole. Quoiqu'un an ſoit à peine écoulé, depuis que j'oſai pour la pre-

miere fois aſpirer aux honneurs de l'édition, ce que j'ai à dire n'en ſera peut-être pas moins intéreſſant. Nous autres jolies femmes (je crois qu'il m'eſt permis de me ſervir de ce terme) nous ſommes expoſées à des révolutions ſi fréquentes, que les années deviennent pour nous des ſiecles par la multiplicité des incidens : tous nos momens ſont remplis ; plaiſirs, peines, honneurs, revers, agrémens, tribulations, tous ces différens mouvemens qui varient inceſſamment le cours de la vie, ſemblent accélérer leur viteſſe en notre faveur : ils ſe ſuccedent les uns aux autres avec une rapidité ſurprenante ; nous vivons ſouvent plus en un jour, qu'une femme ordinaire dans l'eſpace de pluſieurs années.

Je m'étois vainement flattée de pouvoir inſpirer à mon amant du Septentrion une ardeur conſtante. Soit inſenſibilité de climat, ſoit froideur naturelle, & dont le vice dépendoit de la conſtitution de ſon cœur, je crus m'appercevoir, après quelques jours de connoiſſance, que l'impétuoſité de ſa flamme ſe rallentiſſoit : une femme eſt difficilement trompée ſur cet

article. Des ſignes peu équivoques m'annoncerent la fin de notre commerce languiſſant. Les viſites devinrent moins fréquentes. S'il ne m'avoit fait que cet outrage, je m'en ſerois aiſément conſolée. Accoutumée aux mauvais procédés des hommes, je m'étois dès long tems propoſé pour maxime de ne plus prendre les choſes ſi à cœur, & de rectifier par des compenſations bien ménagées, les torts qu'ils pouvoient avoir avec moi. Ce qui me piquoit le plus vivement, c'eſt que cette irrégularité de conduite, unie au défaut d'aſſiduité, raréfioit extraordinairement les offrandes. Je ne ſuis pas intéreſſée; mais il y a certains manques d'égards auxquels on ne ſe fait point du tout, & qui mortifient la vanité d'une maniere trop inſultante pour ne pas y être ſenſible.

Je ne tardai gueres à prendre la réſolution de rompre abſolument avec un homme qui me ménageoit ſi peu. Son relâchement ne méritoit aucune indulgence, je n'attendois qu'une occaſion favorable pour ſceller ſa diſgrace.

Un peu d'expérience du monde m'avoit trop appris combien il eſt facile à une femme qui a

quelque beauté, & une ſorte de réputation, de former autant d'engagemens qu'il lui plait, pour déſeſpérer de donner promptement un ſucceſſeur au négligent étranger qui refuſoit de rendre à mes charmes le juſte hommage qu'ils méritoient. Je n'attendis pas long-tems, l'amour juſtifia mes eſpérances.

Je m'aviſai un jour d'aller à la foire de St. Germain, dans l'intention de diſſiper l'ennui dont j'étois obſédée. J'entrai dans une boutique pour me faire montrer quelques porcelaines. Un jeune homme fort bien mis, & ſuivi de pluſieurs domeſtiques, entra en même tems que moi. Je devins bientôt l'objet de ſes regards; je m'y étois attendue; mais quoique ſon attention dût flatter ma vanité, je n'étois pas cependant trop contente de ſa façon de m'examiner: il me parcouroit avec une avidité familiere, qui, en m'inſtruiſant que ma vue lui inſpiroit du plaiſir, m'avertiſſoit en même tems que ma phyſionomie le mettoit en ſon aiſe: je voyois des deſirs dans ſes yeux, mais ces deſirs étoient ſi nuds, que quoiqu'aguerrie, je ne pus m'empêcher de rougir. La pudeur nous joue ſouvent

de ces tours-là, malgré nos précautions.

Je me remis cependant ; le courage me revint par degrés, je m'armai de résolution, je rassurai ma contenance. Le retour de ma raison que cet assaut imprévu avoit ébranlée, me fit soutenir avec plus d'intrépidité la fin d'une discussion dont le commencement avoit un peu effarouché ma modestie. Mon curieux observateur, content d'avoir détaillé ma figure, se mit à son tour à me prévoquer à la critique de la sienne. Coups d'œil distraits, échantillons d'opéra chantés à demi-voix, pas irréguliers & qui présentoient sous différens points de vue tout le leste & tout le brillant d'une taille élégante ; attitudes de tête semées avec autant plus d'art, qu'elles paroissoient moins étudiées ; airs indécens risqués avec toute l'intelligence d'une effronterie maniérée ; rien ne fut épargné pour captiver mon suffrage. Il me donna un précis de tout ce que sa personne pouvoit offrir de plus séduisant. On dit qu'il y a une espece de parenté entre les ames, qui fait qu'elles s'entendent mutuellement. Oh ! mon ame étoit proche parente de la sienne, car je la divinai d'abord.

Mon petit amour-propre se mit à son tour de la partie. Le rôle de petit-maître que je venois de voir repréſenter avec un ſuccès ſi capable d'éblouir, m'engagea à ne pas demeurer en reſte. L'exemple eſt contagieux, & il y a peu de femmes qui n'ayent des diſpoſitions plus que prochaines au manege de petite-maîtreſſe.

J'égalai bientôt, ſi je ne ſurpaſſai pas, l'excellent modele ſur lequel je me formois. Je le vis interdit; ſa ſurpriſe étoit un hommage tacite qu'il rendoit à la ſupériorité de mes talens; ma victoire fut complette.

Vous triomphez, Reine, me dit-il en m'abordant, je n'ai jamais rien vu de ſi piquant... mais quelle miſere d'être ſeule! en vérité, il faut que vous ſoyez bien bonne de reſter dans un déſœuvrement qui vous ſied ſi peu. Pourquoi? Monſieur, repris-je d'un air négligent; il eſt quelquefois divertiſſant de s'ennyer, c'eſt une partie de plaiſir qu'on ne peut troubler ſans indiſcrétion. Voilà, peut-être, repliqua-t-il, une bizarrerie auſſi ſinguliere... ; mais c'eſt qu'au fond vous êtes adorable... charmante... A propos, que faites-vous aujourd'hui? voyez-

vous l'opéra comique ? ſouperons-nous enſemble ? Mais je ne ſais, repris-je, que me conſeillez-vous ? Fort bien, dit-il, vous ne pouvez vous adreſſer mieux pour des conſeils, lorſqu'il s'agit ſur-tout d'en donner à quelqu'un fait comme vous ; je ſuis d'une prudence qui vous édifiera. Voulez-vous m'en croire ? Conſacrons le reſte du jour à la ſolitude. Il eſt beau quelquefois de pouvoir aſſez prendre ſur ſoi-même, pour ſe dérober au fracas du monde ; agréez que je vous reconduiſe chez vous ; ne goûtez-vous pas mon avis ? Il eſt trop rare pour n'être pas ſuivi, répondis-je ; je le veux bien, quand ce ne ſeroit que pour vous punir de me l'avoir donné. J'acceptai en même-tems la main qu'il me préſenta.

L'équipage me parut répondre à l'idée que je m'étois formée de ma conquête imprévue ; nous arrivâmes chez-moi, enchantés l'un de l'autre : il m'avoit dit ſur la route les plus jolies choſes du monde ; propos légers, bagatelles amuſantes, de ces riens charmans, réprouvés par la froide raiſon qui n'en peut ſaiſir la fineſſe, enjouement divin dont la brillante rapidité ne con-

noit ni loix ni meſures, & qui prend ſon eſſor dans les ſaillies d'une imagination pleine de feu; *pas le ſens commun, mais de l'eſprit comme un ange.*

Mon nouveau ſoupirant, accoutumé ſans doute aux triomphes aiſées, voulut profiter bruſquement de l'impreſſion favorable qu'il avoit faite ſur moi. J'aurois bien déſiré ne pas gêner l'impatience de ſes deſirs, mais j'étois retenue par la crainte de lui faire concevoir une idée peu avantageuſe de mes charmes. Que les femmes ſont à plaindre de ſe trouver forcées d'affecter une réſiſtance dont ſouvent elles gémiſſent en ſecret! quel préjugé biſarre nous interdit la liberté de ſuivre les mouvemens de notre cœur! on permet aux hommes de pouſſer la licence juſqu'à feindre très-ſouvent des paſſions qu'ils ne ſentent pas, tandis qu'on nous impoſe la rigoureuſe loi de renfermer dans nos cœurs un feu qui nous dévore. On devroit bien ſonger à réformer un pareil abus. Ce que je dis-là, toutes les femmes le ſentent auſſi vivement que moi; toutes ſont convaincues de quelle utilité il ſeroit pour le ſexe de former un concours

unanime pour révendiquer nos droits : mais qui oſera ſe charger de donner l'exemple ? en vain la raiſon ſe révolte contre l'autorité des préjugés dont elle ſent le ridicule ; la ſotte honte, plus forte que ſes répugnances, l'aſſervit malgré elle aux caprices de l'uſage : on blâme les préjugés, & peu de perſonnes ont aſſez de courage pour ſe diſtraire à leur empire ; on en a fait un devoir indiſpenſable. Néceſſité cruelle, que tu m'as coûté de ſoins & de tourmens ! Qu'il eſt triſte d'être née tendre, lorſqu'une façon de penſer trop ſcrupuleuſe tyranniſe notre ſenſibilité !

Livrée à ces réflexions accablantes, on peut juger à quel point ma ſituation m'affligeoit, combien j'étois obligée de prendre ſur moi-même pour me défendre des empreſſemens que l'amour mettoit en uſage pour me ſéduire ; plus ma défaite ſembloit prochaine, plus ma vertu rigide s'armoit de réſolution pour ſurmonter mon penchant. En vain le Marquis de... (car il m'avoit inſtruite de ſon nom) jeune, aimable, employoit pour me vaincre, cet heureux don de plaire qu'il avoit reçu de la nature ;

envain proſterné a mes pieds, il joignoit aux plus tendres proteſtations les plus brillantes promeſſes : il eut beau ſoupirer, ſe plaindre douloureuſement, ſe déſeſpérer de l'obſtacle cruel que j'oppoſois à ſon bonheur ; je fus inexorable. Les inſtances les plus vives, la pétulence de ſes tranſports, ſes gémiſſemens, ne purent accélérer ſon triomphe, ni me faire ſortir des bornes que la pudeur me préſcrivoit ; ce ne fut qu'après une opiniâtre réſiſtance, qui dura preſque une mortelle demi-heure, que je pus enfin me réſoudre de recevoir ſes hommages, & lorſque je crus avoir mis dans ma façon de me rendre, toute la décence que mon état exigeoit de moi.

Une ſi longue réſiſtance n'avoit ſervi qu'à redoubler l'ardeur du Marquis ; il m'en réitera les aſſurances les plus précieuſes. J'étois trop ſatisfaite des preuves qu'il me donnoit d'un ſincere attachement, pour ne pas partager ſes tranſports ; il parut enchanté de la franchiſe avec laquelle je répondois à ſa flamme ; il me demanda la permiſſion de m'avouer publiquement comme quelqu'un qui lui vouloit du bien.

J'en

J'en avois trop fait pour lui refuſer cette marque de conſidération : nous nous trouvâmes dans le même jour liés de la plus tendre amitié, & preſque auſſi familiers que de vieilles connoiſſances ; effet étonnant de la ſimpathie !

Je n'eus pas la peine d'imaginer des prétextes pour colorer le congé que j'étois réſolue de donner à mon Norwégien. Sa coupable négligence ne juſtifioit que trop mon procédé ; il n'étoit pas néceſſaire de lui chercher des crimes ; ſon arrêt lui fut prononcé : il ſoutint ſa diſgrace avec une réſignation qui m'auroit vivement piquée dans un autre tems, mais dont je ne voulus pas m'appercevoir pour lors ; j'étois dédommagée d'une maniere trop avantageuſe.

L'intimité que j'avois avec un homme répandu dans un monde brillant, m'engagea à des augmentations dans mon domeſtique qui me parurent indiſpenſables. J'étois dans l'obligation de repréſenter avec dignité ; je pris un carroſſe de remiſe en attendant la fondation d'un équipage. Mon amant, loin de contredire

ma dépenſe, m'encourageoit encore par ſon exemple ; j'acquis tout d'un coup des airs conformes à mon état. Il falloit faire honneur à la tendreſſe du Marquis. Je ne m'épargnai point pour ne lui laiſſer rien à deſirer de ce côté-là. Une table délicate & ſervie proprement m'annonça ; ma maiſon devint bientôt le rendez-vous de certains convives de profeſſion dont Paris fourmille ; de ces ſortes de gens qui ne pouvant contracter avec les plaiſirs une alliance eſſentielle, font du moins leur efforts pour leur tenir compagnie ; c'eſt une eſpece de vermine inſéparable de l'opulence : ſouples courtiſans de la volupté, ils s'étudient à s'inſinuer dans les bonnes graces de ceux que la fortune met en état de diſpoſer de ſes faveurs. Un homme riche, & dont le cœur eſt ſenſible aux douceurs de la vie, ne manque gueres d'être fourni de cette eſpece d'hommes qu'il traîne à ſa ſuite. Ce ſont des ſeconds d'un ſecours merveilleux pour les parties de divertiſſement dont ils rempliſſent les intervalles ; ſpectateurs de l'action principale, ils ſont-là pour orner la ſcene, ils ſe retirent au dénouement.

Je mets en tête du corps vénérable dont je parle, ces hommes qui jadis eux-mêmes l'objet des complaisances de leurs confrères, se sont épuisés pour mériter leurs suffrages, & auxquels ils ne reste des débris de leurs fortunes qu'un fonds intarissable de bonne volonté pour travailler à la destruction de celle des autres : hommes ingénieux, & qu'une expérience consommée a rendu fertiles en ressources de toutes especes : de ces gourmands délicats, dont le palais savant prononce avec infaillibilité sur la finesse des mets exposés à leur jugement ; on peut sur leur parole se livrer avec confiance au plaisir de manger quelque chose d'exquis ; jusqu'à des petits Abbés qui font leur Séminaire à table, & qui n'ont pour tout bénéfice que celui d'être les discrets commissionnaires de petites intrigues d'une honnêteté non-suspecte : des auteurs de tous étages & de toutes couleurs, des poëtes, sur-tout des chansonniers ; de ces gens qui savent égayer la fin d'un repas par des ponts-neufs d'un naïf admirable : de ces plaisans par métier, inépuisables en pointes, qui possedent à fonds la science des quolibets tant

vieux que nouveaux, & qui ſavent, s'il m'eſt permis de me ſervir de cette expreſſion, leur halle ſur le bout du doigt : de ces grimaciers de profeſſion qui ſont toujours munis d'une ample proviſion de pointes triviales, qui n'ont d'autre mérite que l'heureux talent de mettre à profit leur ridicule, pour qui la difformité même eſt comptée pour un agrément de plus, & devient le chef-d'œuvre & le triomphe de l'impudence.

Je ne finirois point, ſi je voulois détailler toutes les différentes eſpeces de paraſites ; j'aurois plutôt trouvé combien *** a fait de fois banqueroute, ou calculé le nombre des hommes que la trop ſenſible *** a rendus heureux. Mais parmi ces Meſſieurs, la claſſe la plus diſtinguée, eſt, ſans contredit, celle de chanteurs ou de joueurs d'inſtrument ; il faut rendre cette juſtice au corps des Muſiciens, c'eſt preſque le ſeul qui faſſe le métier avec une ſorte d'honneur ; on les voit rarement s'avilir : ils effaçent les auteurs, & vont même quelquefois juſqu'à balancer le mérite des confidens les plus néceſſaires. Un poëte, par exemple, un

faiſeur de romans, cela ne manque preſque jamais la premiere invitation; on en eſt ſûr à la ſeconde : mais un violon, un chanteur, il faut bien d'autres précautions; quinze jours, trois ſemaines d'avance, les inſtances les plus preſſantes ſont néceſſaires; ce n'eſt qu'après avoir ſupplié long-tems, qu'on obtient enfin l'honneur de leur préſence : ils jouiſſent encore par-deſſus cela du noble privilege d'être auſſi impertinens qu'il leur plaît, & la plupart le ſont ordinairement, a proportion de leurs talens.

Ce mélange de caracteres différens, outre qu'il m'amuſoit, ſervoit encore à former mon eſprit; mes idées ſe développoient; j'apprenois inſenſiblement à mieux connoître les hommes, que je n'avois fait juſqu'alors : ils ne gagnent pas trop à être connus; mais il eſt d'une extrême importance pour les femmes, qui, comme moi, ſe deſtinent à faire agir le reſſort de leurs paſſions, de réfléchir ſérieuſement ſur leurs bonnes & mauvaiſes qualités; on ne peut trop les étudier, afin de ne les eſtimer que ce qu'ils valent; encore trouvent-ils le ſecret de nous tromper en dépit de toute notre attention à les démaſquer.

L'attachement du Marquis pour moi n'étoit pas de ces paſſions violentes qui tyranniſent l'ame ; la volupté intéreſſoit plus que les ſentimens de mon cœur, il aimoit le plaiſir, il trouvoit toujours mes diſpoſitions conformes à ſon goût, cela lui ſuffiſoit ! j'étois trop raiſonnable pour en exiger davantage. Il y a des gens qui prétendent que ces ſortes d'inclinations ne ſont tout au plus que l'image du véritable amour ; cette image, en tout cas, eſt ſi reſſemblante, que je ne ſuis pas ſurpriſe qu'on y ſoit ſi ſouvent trompé ; l'illuſion eſt douce, & je doute fort que l'original puiſſe flatter plus agréablement.

Je jouiſſois avec aſſez de tranquillité de ma ſituation ; mon amant ne me gênoit point, & j'avois pour lui toute l'indulgence qu'il pouvoit eſpérer d'une femme ſenſée. Une conduite trop ſcrupuleuſe, en nous captivant, n'eût ſervi qu'à nous ennuyer réciproquement, ſans nous rendre plus aimables l'un à l'autre. Le Marquis, pour ſe délaſſer quelquefois d'une trop longue perſévérance, s'éclipſoit pour quelques inſtans : ces petits écarts ménagés à propos le rame-

voient auprès de moi plus amoureux que jamais ; de mon côté je m'égayois de tems en tems à renouveller mon goût pour lui ; il eſt vrai que je m'y prenois avec un peu plus de myſtere, car peut-être n'eût-il pas été tout-à-fait auſſi généreux que moi. Qu'on me permette là-deſſus une petite réflexion qui ſemble s'offrir aſſez naturellement ; les hommes ſi attentifs à ſe procurer leurs commodités, entendoient bien peu leurs véritables intérêts, lorſqu'ils nous ont impoſé la néceſſité d'être plus exactes qu'eux dans les engagemens. Une femme ne peut être fidélement attachée à un ſeul homme, que ce ne ſoit aux dépens du bonheur d'une infinité d'autres. Que faire dans une conjoncture ſi embarraſſante ? faut-il laiſſer endurer des maux réels pour opérer un bien imaginaire ? La raiſon du plus grand nombre ne doit-elle pas prévaloir ? Le monde eſt pourtant aſſez injuſte pour nous condamner, lorſque nous oſons nous ſouſtraire à la rigueur d'une loi qui n'eſt que l'ouvrage de leur caprice. Voilà, je ne crains point de le dire, un des plus mauvais raiſonnemens dont leur ridicule vanité

ait pu s'aviſer. Une injuſtice ſi criante me révolte. Je finis, de crainte de me mettre de mauvaiſe humeur ; car je m'apperçois, au penchant qui m'entraîne à refléchir ſur les déréglemens de la raiſon humaine, qu'il ne tiendroit qu'à moi d'être morale, ſi je voulois : qualité que je n'ambitionne point, & qui n'eſt ni de mon goût ni de mon caractere.

La proximité du logement m'avoit fait connoître Mademoiſelle... Cette liaiſon qui n'étoit d'abord que connoiſſance de voiſinage, devint bientôt bonne amitié ; nous nous confiâmes mutuellement nos ſecrets ; & ce qui eſt rare entre deux femmes qui ont à peu près les mêmes prétentions, notre union a ſubſiſté juſqu'à préſent ſans ſouffrir la moindre altération.

Mademoiſelle... eſt une grande fille parfaitement bien faite ; je n'ai point encore vu de taille comme celle-là, qui réuniſſe en même-tems les graces & la majeſté, toute l'élégance d'un corps agile & délié, avec ce qu'un embonpoint raiſonnable peut offrir de plus capable d'inſpirer de tendres deſirs ; le teint d'une blancheur éblouiſſante ; une rangée de perles

au lieu de dents orne une bouche charmante, le ſéjour des graces & le trône des plaiſirs; il faut avoir le tour du viſage comme elle, pour être une beauté réguliere. Ce viſage, tel que je viens de donner une legere ébauche, eſt animé par deux grands yeux noirs & pleins de feu, qui ſemblent ne reſpirer que l'amour, de ces yeux qu'on ne ſauroit regarder impunément. La nature ſemble s'être épuiſée à former ſa jambe, cette beauté ſi rare & ſi deſirée, l'un des plus puiſſans mobiles de la volupté; l'amour lui-même a tracé le modele de la ſienne, elle ne peut faire un pas ſans préſenter quelque nouvel agrément. Quelques lecteurs d'un goût ſingulier trouveront peut-être que j'appuye un peu trop ſur la beauté de cette jambe; mais je ſuis perſuadée que les connoiſſeurs m'en ſauront gré.

Je ſupprime le détail d'une infinité d'autres beautés: ceux qui ſe ſentiront quelque curioſité d'en connoître davantage, pourront, s'ils veulent, s'adreſſer à elle-même; je connois ma bonne amie, & je ne ſuis point caution ſuſpecte: c'eſt bien le meilleur caractere de fille

qu'on puiſſe s'imaginer, douce, complaiſante, aimant à faire plaiſir, ne ſe laſſant jamais d'obliger ſes amis en quelque nombre qu'ils ſoient ; ſenſible aux tourmens d'autrui, elle fait ſon plus grand plaiſir de contribuer à la félicité publique.

On peut juger que tant d'excellentes qualités me la rendirent extrêmement chere ; nous devinmes inſéparables, nous fîmes ſociété de plaiſirs. Mademoiſelle **, ainſi que moi, mal partagée des biens de la fortune, n'a que ſes charmes à oposer aux injuſtices du ſort ; mais de quelle reſſource n'eſt pas une jolie figure ? Cela fait face à tout. Mr. **, auſſi riche que laid, eſt le ſoupirant actuel ; c'eſt lui qui eſt chargé du détail de ſes affaires. Ce n'eſt pas un emploi fort lucratif que celui d'Intendant d'une beauté à la mode. Qu'y faire ? on concilie rarement l'utile & l'agreable. Comme cette commiſſion demande de certains ſoins, elle a jugé à propos de lui aſſocier un adjoint pour le ſoulager dans une partie de ſes fonctions.

Un amant en ſecond, quoique privé des honneurs de la préſéance, n'en eſt pas plus à plain-

dre. Comme il n'a obligation de ſon bonheur qu'à notre choix, & que ce choix ſe trouve libre. il n'en eſt que plus ſincerement aimé. Le cœur des femmes aime l'indépendance ; rendre heureux quelqu'un qui a droit de prétendre à nos graces, ce n'eſt plus un bienfait, c'eſt une dette qu'on acquitte ; il n'eſt point du tout amuſant de payer ſes dettes, je m'en rapporte à l'expérience journaliere ; on donne plus volontiers qu'on ne rend ; c'eſt que notre ame eſt fiere, & que ſa vanité ſe trouve flatté d'être généreuſe.

La . . . , qui a reconnu la vérité de ce ſentiment, n'a donc pu ſe réſoudre à laiſſer. M. . . . ſeul poſſeſſeur d'un bien dont il n'eſt pas tenu de lui avoir obligation ; elle a voulu contribuer aux plaiſirs de perſonnes dont le bonheur fût ſon ouvrage gratuit : il eſt beau de mériter de la réconnoiſſance. Après avoir quelque tems prodigué ſes bontés aſſez indiſtinctement, elle s'eſt enfin rendue au mérite ſingulier du petit. . . ; il ne lui a pas été difficile de ſe l'attacher. Charmés l'un de l'autre, ils jouiſſent depuis longtems des douceurs qui accompagnent un amour myſterieux. Que les plaiſirs dérobés ſont doux !

Car il faut avouer que... doit les trois quarts de ſes attraits vainqueurs à la contrainte dans laquelle elle eſt obligée de vivre avec lui. Rien au reſte de plus ordinaire que ſon mérite ; point de figure, à moins qu'on veuille donner ce nom à une petite mine chiffonnée, qu'on ne peut définir ; un corps déhanché & contrefait, l'air d'une pagode, minaudier en chantant, & chantant alternativement du nez & de la gorge, & preſque toujours faux ; tel qu'il eſt, on ne l'a pas aiſement, les femmes ſe l'arrachent, il eſt de mode.

Lorſque ma bonne amie me fit confidence de ſon goût pour lui, je le trouvai ſi déraiſonnable, que je ne pus m'empêcher de lui en marquer ma ſurpriſe. Ajoutez à cela que dans le détail qu'elle me fit de cette belle paſſion, il lui échappa de certains traits, qui, s'ils faiſoient honneur à la bonté de ſon ame, devoient humilier un peu ſon petit amour-propre. Il me parut nouveau qu'un homme ne bornât pas ſon ambition au ſeul plaiſir de lui plaire, & qu'il ne ſe tînt pas aſſez honoré d'inſpirer des deſirs, ſans exiger qu'elle ajoutât à la foibleſſe qu'elle avoit

pour lui, l'oubli de ſon propre intérêt; en un mot, j'étois révoltée d'apprendre qu'il y eût des hommes qui oſaſſent mettre un prix à leur amour, & des femmes aſſez dupes pour les acheter; on ne m'avoit point accoutumée à ces façons-là, & je doute fort qu'il fût facile de me les faire goûter.

Je fis là-deſſus toutes les repréſentations que l'amitié & l'honneur du ſexe exigeoient de moi. Mon amie, que mes exhortations ne perſuadoient pas, voulut pour me faire approuver ſes ſentimens, me préſenter l'heureux petit mortel dont l'acquiſition lui tenoit ſi fort au cœur. Preſſée par ſes ſollicitations réiterées, je conſentis à ce qu'elle exigeoit de moi; car, quoique je ne l'approuvaſſe pas, je ne pus m'empêcher de ſuccomber au penchant naturel qui me porte à être compatiſſante pour les foibleſſes de mes amis. Nous liâmes la partie, je me rendis au jour indiqué dans une de ces petites maiſons deſtinées aux douces aventures.

Mon amie étoit déjà arrivée; pour ſon Adonis, il n'étoit pas fait à ſe trouver le premier au rendez-vous. Une exactitude trop marquée

ne ſieroit point à un homme à bonnes fortunes, cela ſeroit contre les regles du bel air; nous nous amuſâmes à cauſer enſemble en l'attendant. Enfin, nous entendîmes à la porte le bruit d'une chaiſe qui arrêtoit (cette chaiſe mériteroit une ample digreſſion, ſi le tems me permettoit de l'entreprendre). Deux figures aſſez ornées entrerent auſſi-tôt; je n'eus pas de peine à reconnoître l'amant de Mademoiſelle... Il ſe préſenta avec toute la fatuité d'un conquérant à gages; l'autre, d'un maintien plus modeſte, nous regala d'un déluge de profondes réverences.

J'examinois cependant l'objet des tendres complaiſances de ma chere compagne. Si le recit qu'elle m'avoit fait, avoit été capable de ſurprendre ma religion en m'en faiſant concevoir un jugement avantageux, ſa vue auroit ſuffi pour me faire rabbattre des idées magnifiques que j'aurois pu m'en former. Il y a comme cela une infinité de choſes qui perdent à être vues de trop près; ſon entretien répondoit à merveille à ſa perſonne. Il débita en deux minutes plus de deux mille fadeurs, le tout aſſai-

ſonné d'un ton doucereux, & ſatisfait. Ma bonne amie ſur le cœur de laquelle un charme trop puiſſant agiſſoit, pour en juger ſainement, écoutoit ſes inſipides propos comme les plus jolies choſes du monde; elle éclatoit de rire à tout moment, & le petit bon-homme, fier de l'effet merveilleux de ſon jargon, redoubloit de fatuité, & n'en découvroit que mieux le ſot & mépriſable orgueil, dont ſon ridicule eſprit étoit infecté, & qui avoit pénétré toutes les parties de ſon ame, ſi tant eſt que la nature ait bien voulu prendre la peine de ſe deshonorer, pour former des ames en faveur d'animaux d'une ſi vile eſpece.

Mon attention à le conſiderer, que ſa vanité ne manquoit pas ſans doute d'interpréter favorablement, m'avoit empêchée d'abord de répondre aux politeſſes de ſon acolyte; mais il multiplia ſi fort les révérences & les complimens, que je me vis forcée de ſortir de ma rêverie pour y répondre. A l'exacte ſymmétrie de ſes courbettes, dans leſquelles l'homme d'art ſe faiſoit ſentir, j'entrevis à qui j'avois affaire. Je ne me trompois pas; je le pris pour ce qu'il

étoit, pour un maître de danſe. Rien de ſi aiſé à reconnoître que ces ſortes de gens ; on les diſtingue au premier coup d'œuil, on ſe mit à table. Mr. de l'entrechat s'étoit placé près de moi, & me faiſoit aſſidument ſa cour. A ſes manieres prévenantes, & à un certain air myſtérieux que je voyois régner ſur les viſages de nos convives, je m'apperçus bien que la partie étoit concertée entr'eux, & que ma bonne amie vouloit abſolument m'engager à l'imiter; mais comme je n'étois point prévenue du même entêtement, je ne me prêtois que médiocrement aux careſſes dont on m'aſſailloit : je ne me ſentois pas intérieurement trop tentée de l'honneur attaché à la qualité de protectrice de gens à talens. Je les avois toujours regardés comme utiles à la volupté, & propres à entrer dans la compoſition des plaiſirs, mais n'en devant jamais faire le fond eſſentiel : ils ſont bons à voir, mais on doit s'en ſervir ſobrement, l'uſage gâte tout. J'aurois bien fait, en conſervant toujours la même idée, d'agir en conſéquence.

Le dîner fut court; on y médit beaucoup ; l'opéra

l'opéra fut passé en revue, les anecdotes les plus scandaleuses furent détaillées ; on ne fit grace à personne ; on se leva de table : ma bonne amie, pressée par sa tendresse, passa dans un petit cabinet voisin pour y jouir avec plus de liberté de la conversation de son Orphée ; je restai seule en proie aux politesses subalternes du danseur.

Il débuta d'abord par un étalage de sentimens estropiés, le long détail de ses bonnes fortunes ; je fus régalée de l'énumération des jolies femmes qui avoient bien voulu se ruiner pour acheter le plaisir d'être déshonorées par un homme si charmant, & qui ne menaçoit pas moins que de faire au premier jour une irruption subite dans les chœurs de l'opera... Il me fit ensuite une tendre déclaration de son amour, se précipita à mes genoux en héros de théatre, m'assura d'une fidélité éternelle, en appuyant adroitement sur le sacrifice qu'il alloit faire à mes appas, des plus aimables femmes de Paris. Qu'un homme est ridicule, lorsqu'il veut nous toucher, & que l'aveu de notre cœur se refuse à l'illusion !

J'écoutois ſes proteſtations d'un air aſſez nonchalant, ne répondant que par monoſyllabes, & fort embarraſſée de ce torrent de galanterie qui me faiſoit ſoulever le cœur. Il prit apparemment mon air ennuyé pour une tendre rêverie; il en voulut profiter en galant-homme, qui ſavoit épargner aux perſonnes affectées de ſon mérite, la honte de céder, en s'appercevant de leur défaite: il ſe mit en devoir d'abréger les gradations qu'il regardoit comme inutiles pour la réuſſite de ſon entrepriſe. Je revins de mon étourdiſſement, à l'impreſſion que firent ſur moi certains geſtes dont la familiarité me choqua. Votre main s'égare, lui dis-je, Monſieur, & cela d'un air très-ſérieux. Ah! mon adorable, reprit-il, pourquoi vous en appercevoir? C'eſt que je n'aime point du tout ces façons-là, lui repliquai-je.

Le ton ſec dont je prononçai ce peu de paroles, l'étourdit: il eſt fâcheux d'avoir trop compté ſur ſon petit mérite, on court riſque de jouer un ſot perſonnage lorſqu'il échoue. La vanité ne ſe fait point du tout à ces ſortes de mépriſes. Mon homme me parut déconcerté de mes

rigueurs. L'air de ſuffiſance qu'il avoit affecté d'abord, en perdit la moitié des graces qu'il y avoit répandues; ſa hardieſſe n'en diminua pas cependant, mais elle ne m'en parut que plus rebutante. Le vilaine choſe que l'impudence toute nue, & lorſqu'elle n'eſt pas du moins décorée par des dehors ſupportables! Que ces hommes, qui, venus trop tard au jour, n'ont du monde poli que la ſuperficie, paroiſſent mépriſables, lorſqu'on les réjette dans leur naturel! ſignes mal-adroits d'un ton qui n'eſt pas fait pour eux, ils ne peuvent le ſoutenir long-tems, le maſque tombe à la moindre ſurpriſe, & découvre toute la difformité du caractere ſur lequel il étoit appliqué.

Le danſeur, que mes manieres peu obligeantes n'encourageoient pas, ſe trouva réduit à n'avoir plus d'autres reſſources qu'une impudence décidée. Il revint à la charge: je fus tentée de lui dire des injures, mais les injures gliſſent ſur de pareilles gens; je crus qu'un ſoufflet feroit plus perſuaſif. Quoique les geſtes de main ſoient oppoſés à la douceur de mon caractere, il fallut bien en venir là; car le fat, quoique

peut-être plus vain qu'emporté ; ne gardoit plus de meſures, & m'excédoit de l'impertinence de ſes tranſports.

Je ſaiſis mon tems pour lui infliger la petite correction que je méditois. Trop occupé de la réuſſite de certains projets, il avoit négligé de ſe précautionner d'une attitude ſolide ; je le ſurpris entre bond & volée ; l'impulſion violente, ſecondée par le poids de ſon corps, lui fit perdre ſubitement l'équilibre ; le trébuchement fut rapide, il tomba à la renverſe, dans la ſituation la moins propre à inſpirer de la compaſſion.

Ce ſpectacle groteſque éteignit ma colere ; je ne pus m'empêcher d'éclater de rire, tandis que cet amant maltraité, humilié de ſa chûte, ſe relevoit en me donnant ſans façon tous les noms que je venois de refuſer de mériter avec lui.

Ce débordement d'injures me rendit une partie de ma mauvaiſe humeur : je venois de défendre ma vertu avec trop de dignité pour n'être pas formaliſte ſur les épitetes. Je trouvai fort mauvais qu'un petit danſeur de la ſeconde

claſſe oſât s'oublier avec moi; les termes peu meſurés dont il ſe ſervoit pour me reprocher la dureté de mon procédé, me parurent autant de blaſphêmes. Je le traitai à mon tour ſans ménagement; la converſation devint extrêmement vive. Lorſque deux cœurs ulcérés commencent une fois à s'épancher en invectives, c'eſt à qui renchérira avec plus d'énergie. La fureur dont j'étois animée me fourniſſoit, avec une volubilité extraordinaire, les expreſſions les plus piquantes; mon ennemi ne ſe poſſédoit plus. Je ne ſais ſi les injures d'une femme ſont plus outrageantes, ou ſi, moins fertile que moi, & s'étant épuiſé d'abord, il n'avoit plus rien que de foible à me dire; mais je vis le moment que j'allois être traitée comme un homme.

Mon amie & ſon tendre emphion, dont ce vacarme avoit interrompu le délicieux tête-à-tête, ſurvinrent à propos. Ils rentrerent dans la ſalle & nous trouverent occupés à nous dire réciproquement tout ce que la honte & la colere pouvoient nous ſuggérer. Ils ſongerent d'abord à s'oppoſer aux premieres ſaillies de notre animoſité. Mademoiſelle... vint ſe jetter à mon

col, & m'engagea, à force de careſſes, à ſupprimer un torent d'invectives dont j'accablois mon adverſaire.

Tandis qu'elle s'employoit charitablement à me remettre dans une aſſiette plus tranquille, le petit... exhortoit ſon compagnon à rentrer dans ſon devoir, & à prendre des manieres plus reſpectueuſes: l'orage à la fin ſe calma. Je ſuis naturellement bonne; j'avois été contrainte de prendre beaucoup ſur moi pour en venir à cette extrêmité; on me demanda grace; un cœur généreux n'eſt pas inexorable, le cœur des femmes ſur-tout, ſi ſujet à paſſer d'une extrêmité à l'autre oppoſée avec une facilité preſque égale. Après quelque petites façons que je n'affectois même que pour la forme, j'accordai ſans peine le pardon qu'on exigeoit de moi; le traité fut conclu. La réconciliation que nos entremetteurs venoient d'opérer, ne leur parut pas cependant encore aſſez complette. Ils voulurent abſolument que je la ratifiaſſe, afin de ſe précautionner, diſoient-ils, contre quelque nouvelle ſcene auſſi ſcandaleuſe que la premiere.

Je balançai quelque tems ſur l'évidence des preuves qu'on me ſupplioit de donner d'un ſincere oubli; mais j'étois preſſée trop vivement pour m'en pouvoir défendre. Il fallut céder, pour éviter le ridicule de paſſer pour un eſprit bizarre & peu complaiſant: on me conduiſit par degrés, en dépit de quelques legeres difficultés, & la politeſſe obtint à la fin de moi plus que je n'en venois de refuſer avec tant d'aigreur à la témérité. Tout fut pacifié.

Je ne me livrai d'abord qu'avec aſſez d'indifférence aux empreſſemens du danſeur. Nous préludâmes une eſpece de raccommodement dont la nonchalance fit de ma part preſque tous les fraix; je reçus ſes hommages de l'air diſtrait d'une Princeſſe, dont les faveurs honorent. Mais j'éprouvai bientôt que s'il eſt facile à une femme qui n'aime pas, de ſe refuſer aux premiers tranſports d'un amant qui la preſſe, il arrive rarement qu'elle perſiſte dans ſon inſenſibilité, ſur-tout lorſqu'elle eſt née avec un cœur ſenſible & reconnoiſſant.

Je n'avois prêté au commencement de notre entretien, que cette attention froide, quoique

polie, qu'on ne peut honnêtement refuſer aux bienſéances ; je ſentis par degrés qu'elle m'affectoit plus que je ne l'aurois cru. M . . . qui s'imagina ſans doute qu'il y alloit de ſon honneur à me faire revenir de ma prévention, en m'excitant à partager ſes empreſſemens, fut, en dépit de moi, y jetter de ces nuances d'intérêt contre leſquelles ma froideur n'étoit pas en garde. Je fus enfin dans l'obligation d'avouer que la différence que l'imagination met quelquefois entre certains objets, qui, dans le fond, ſont les mêmes, ne peut tenir longtems contre la force victorieuſe de la réalité. Un plaiſir que je n'avois ni prévu ni deſiré, vint s'emparer de mes ſens ; mon cœur habituellement ſuſceptible des impreſſions de la volupté, ſuccomba machinalement à la force inſurmontable du penchant qui m'entraînoit ; j'oubliai toute ma gravité ; mes yeux ſe troublerent ; un long égarement ſuſpendant toutes les facultés de mon ame, ſembloit m'avoir enlevée à moi-même : je ne revins de ce déſordre, que pour m'y replonger de nouveau ; & lorſque l'illuſion fut diſſipée, j'eus peine à

croire que ce qui venoit de ſe paſſer ne fût pas l'effet d'un ſonge. Je crois que cela ſe peut appeller une ſurpriſe de tempérament.

Quelque peu de ſujet qu'eût mon vainqueur de ſe féliciter de ſes progrès, il me parut cependant que mes bontés quoiqu'involontaires chatouilloient ſon amour-propre; car de quoi notre miſérable vanité ne tire-t-elle pas avantage! Enflé du prix que la ſenſualité avoit accordé par inſtinct aux efforts qu'il venoit de prodiguer pour l'émouvoir, il prit tous les airs d'un conquérant aimable; je reconnus ſa fatuité aux éloges outrés qu'il donnoit à la généroſité de mon ame: excédée de ce redoublement de fadeurs, j'allois périr d'ennui, lorſqu'un fracas épouvantable vint troubler ce défagréable tête-à-tête.

Ce bruit qui continuoit toujours en augmentant, nous fit oublier toute autre ſoin que celui d'une curioſité qui n'étoit pas ſans inquiétude. La maiſon où nous étions, toujours ouverte aux plaiſirs, & véritable ſéjour de la volupté, n'étoit pas uniquement conſacrée aux myſtérieux rendez-vous de ma bonne amie.

La Prêtreſſe du lieu, pitoyable par état & par goût, exerçoit l'hoſpitalité de la maniere du monde la plus édifiante. Quantité d'amours errans, & dépourvus des commodités néceſſaires pour la converſation, étoient toujours ſûrs d'un accès favorable auprès d'elle. Elle leur ſourioit avec bonté; & moyennant une honnête rétribution, par forme de reconnoiſſance, leur donnoit charitablement le couvert, avec la liberté la plus entiere.

Les bonnes façons qu'on avoit pour les étrangers dans cette eſpece de petit *caravan-ſerrail*, y attiroit tant d'hôtes, qu'il déſempliſſoit rarement; ce qui ne faiſoit pas, comme on peut le juger, un aſyle fort reſpectable.

Madémoiſelle. . . étoit rentrée dans la chambre avec le petit. . . , dont la contenance équivoque n'étoit gueres propre à nous raſſurer contre l'invaſion dont nous étions ménacés. Les coups ſe multiplioient cependant; déjà la porte ébranlée, avoit abandonné un de ſes gonds; la vue de l'autre qui ne tenoit preſque à rien, nous glaçoit d'effroi. Les habitans d'une ville ſur le point d'être forcée, n'ont jamais éprouvé de

frayeur plus terrible, Nous entendions la propriétaire du réduit amoureux, qui s'efforçoit par les plus humbles ſupplications de calmer la fureur des aſſiégeants. Ils ne répondoient à ſes éloquentes prieres que par des éclats de rire. Nous attendions l'évenement dans un profond ſilence. Enfin, notre miſerable clôture ſuccombant ſous l'effort d'un dernier aſſaut, leur livra le paſſage diſputé. J'avois d'abord été allarmée; mais la préſence des vainqueurs me raſſura; leur air n'avoit rien de farouche, ni de capable d'inſpirer la terreur.

Ils nous aborderent avec politeſſe, en s'excuſant de la petite allarme qu'ils nous avoient cauſée. Meſdemoiſelles, dit un de ces Meſſieurs, pardonnez la vivacité de notre procédé; mais il n'étoit pas honnêtement poſſible de nous en diſpenſer, ſans nous mettre dans le cas d'être privés du plaiſir de vous offrir nos ſervices. Cette folle, continua-t-il, en parlant de la maîtreſſe de la maiſon, vouloit abſolument nous interdire votre préſence, en nous diſant que vous étiez ſérieuſement occupées; il eſt évident qu'elle nous en a impoſé, je vois le petit...

qui ne ſe pique pas d'intéreſſer eſſentiellement. A ces mots, il s'avance vers le chanteur conſterné, qui, dévorant une partie de ſon chagrin, répondit à cette politeſſe cavaliere d'un ton fort reſpectueux, & dans la plus humble contenance. Vous m'honorez, Monſieur le Comte, répondit-il en begayant; mais.... Allons Meſdames, interrompit l'orateur, daignez nous ſuivre; vous allez ici trouver d'aimables femmes avec leſquelles vous ne ſerez pas fâchées de faire amitié, & qui ſeront charmées de vous. Rien n'eſt plus beau que de mettre ſes biens en commun : en diſant cela, il me préſenta la main que j'acceptai, quoiqu'en héſitant un peu. Vous faites l'enfant, mon petit ange, me dit-il : à propos ne manque pas de marcher ſur nos traces, mon petit bon homme, ton camarade chante-t-il proprement ? il faut qu'il ſoit de la partie, nous avons ici de nos amis qui ſont foux de muſique.

Il n'y avoit gueres de replique à des ſollicitations ſi preſſantes; nous nous laiſſâmes conduire dans une ſalle voiſine où tout le reſte de la compagnie étoit aſſemblé. Nous trouvâmes

des femmes assez jolies ; nous fûmes reçus avec tous les égards imaginables. On nous fit remettre à table. La joie & le plaisir regnoient sur les visages de tous les convives, à la réserve de nos deux amans disgraciés, qui ne pouvoient digerer facilement la honte d'avoir été interrompus dans leurs tendres ébats. Allons, mon ami... quelque chose de toi, je t'en prie. Le petit bon homme, qui, dans ce moment, ne se trouvoit pas trop disposé à faire ce qu'on exigeoit de lui ; s'excusa sur un rhume qui tenoit sa voix en échec. Je ne suis pas la dupe de ton incommodité, reprit le Comte ; ce faux-fuyant est le subterfuge ordinaire des Musiciens. Vous êtes un peu quinteux, Messieurs les choristes du premier ordre, mais vous n'êtes pas ici à l'opera, & j'espere que vous ne nous refuserez pas la grace que nous vous conjurons de nous accorder. Allons, chanteur, chantez, ou retirez-vous.

L'air entre doux & aigre dont le Comte assaisonnoit ses instances, causa un peu d'émotion au Musicien. Il pâlit, & rougit presque dans le même instant. Il paroissoit indécis sur sa réponse.

Que faire cependant ? il n'y avoit que deux partis à prendre, ou la douceur, ou l'impertinence. Ce dernier lui parut préférable. Il ne vouloit pas apparemment qu'il fût dit dans le monde qu'on eût pu contraindre un demi-Dieu de coulisse ; cela auroit avili l'ordre. La gravité de son refus indisposa le Comte, qui le traita avec hauteur. Ce qu'on lui dit de piquant, joint à ce qu'il voyoit qu'on nous prodiguoit les marques de tendresse les plus familières sans aucun respect pour sa présence, lui fit perdre toutes mesures. Secondé de son compagnon, qui, croyant que c'étoit-là le ton de la bonne compagnie, cherchoit encore à renchérir sur lui, ils s'oublierent enfin d'une façon si rogue, que toute l'assistance révoltée de l'insolence de leurs propos, les pria de s'exiler eux-mêmes : & ce qu'il y eut de plus mortifiant, c'est qu'on ne laissa pas le passage à leur choix.

Mademoiselle..., qui voyoit avec chagrin le traitement qu'on préparoit à l'idole de son cœur, voulut interposer sa médiation ; je joignis mes prieres aux siennes, nous ne pûmes rien obtenir. Une douzaine de domestiques vin-

rent exécuter impitoyablement la ſentence prononcée par leurs maîtres. Quoique l'étage ne fût pas extrêmement haut, ils ne laiſſerent pas de balancer; mais à la fin on leur donna de ſi bonnes raiſons, qu'ils s'y déterminerent.

Je fis ce que je pus pour appaiſer la douleur de mon amie, qui paroiſſoit inconſolable; mais voyant que je faiſois peu de progrès, je m'en remis au tems, reſſource infaillible dans les afflictions. En effet, au bout de quelques inſtans, l'orage s'appaiſa, les pleurs ſe tarirent, un reſte de mélancolie même ne put tenir contre l'efficacité de deux ou trois verres de Champagne. La ſérénité reparut, il ne fut plus queſtion que de ſe réjouir, & de mettre à profit le reſte de la journée. Perſonne ne s'épargna pour la rendre complette: on voyoit éclorre ſans ceſſe des plaiſirs de toute eſpece. Les deſirs variés & multipliés à l'infini, produiſoient à tous momens quelque choſe de nouveau. On fit des eſſais de volupté, dont la ſingularité ingénieuſe me remplit d'admiration. Les expériences furent pouſſées ſi loin, que, quoique pourvue d'un certain uſage, je fus obligée de con-

venir que je n'étois qu'une écolière. Je n'aurois jamais cru que l'amour trouvât tant de reſſources dans l'imagination. Que ne m'eſt-il pas permis de tracer ici une légere ébauche de ce tableau divertiſſant ! mais ce ſont des myſteres de l'art qui ne doivent pas être profanés par une imprudente révelation. Il y a d'ailleurs certains détails qui ne ſont pas du goût de tout le monde; je m'impoſe donc ſilence, autant par pudeur, que par diſcrétion.

Rien ne démontre mieux la frivolité des plaiſirs dont nous ſommes affectés, & le peu de fonds que nous devons faire ſur l'impreſſion paſſagere qui en porte le ſentiment à notre ame, que la rapidité avec laquelle ce même ſentiment s'évanouit; il ſemble que nous ne ſoyons faits que pour entrevoir le bonheur, ſans que notre vue puiſſe s'arrêter. Un inſtant imperceptible le fait naître, & l'anéantit. Il reparoit de nouveau, pour s'échapper avec la même promtitude; nous y volons ſans ceſſe avec empreſſement, animés par l'eſpoir de fixer ſon inconſtance: mais il trompe tous les efforts que nous faiſons pour le retenir, juſqu'à ce qu'enfin, épuiſés

épuisés par les fatigues d'une course inutile, nous soyons obligés de renoncer à une entreprise aussi folle que celle de prétendre fixer la volupté, fugitive. C'est ainsi que notre cœur, triste jouet des passions, après avoir été quelque tems la dupe d'un délire qui le séduit, ne revient d'une ivresse dangereuse que pour ressentir plus vivement toute l'humiliation dont l'accable la découverte de son erreur : flétri par un dégoût insurmontable, les desirs même, seule consolation qui pourroit adoucir l'amertume de son état, lui sont interdits.

Il arrivera peut-être que ces réflexions seront trouvées trop sérieuses ; mais je supplie mes lecteurs de suspendre leur jugement, & de ne me pas condamner d'avance. La suite leur fera bientôt voir que ce n'est pas sans sujet que mes idées deviennent plus sombres qu'à l'ordinaire. Je touche à un tems qui n'est pas le plus amusant de ma vie : de ces tems critiques auxquels il est rare de pouvoir se soustraire, lorsqu'on a le malheur d'avoir l'âme trop bonne. Une femme aimable, & tant soit peu portée à obliger, est bien à plaindre, lorsqu'elle néglige imprudem-

ment de mettre des bornes à ſa généroſité. Nous ſommes ſujettes à de certaines tribulations d'état, dont la droiture de nos intentions ne peut nous garantir. J'avertis ici les perſonnes que la triſteſſe rebute, & qui n'aiment pas à s'attendrir ſur les infortunes de leurs ſemblables, de paſſer rapidement quelques feuilles de ces Mémoires, ſans ſe donner la peine de les lire. Le triſte événement, dans le récit duquel je vais entrer, n'obtiendroit pas ſans doute leur ſuffrage; ce n'eſt pas actuellement pour elles que j'écris: c'eſt pour les bons cœurs, pour ces ames tendres & compatiſſantes, qui aiment à entrer dans les peines d'autrui, qui, par un ſecret retour ſur elles-mêmes, ſont flattées de ſe retrouver dans l'image d'accidens qu'elles ont éprouvés, ou qui les menacent, & qui, en plaignant les malheureux, ſavourent cette douleur délicieuſe, préférable, par la nobleſſe du ſentiment qu'elle excite, aux accès indécens d'une joie immodérée.

Je rentrai chez moi, l'ame ſi intimement pénétrée de ſon néant, & ſi parfaitement revenue des vanités du ſiecle, que je regardois

avec un ſouverain mépris les occupations mondaines les plus intéreſſantes. J'étois d'une indifférence à glacer ſur tout ce qui s'appelle plaiſirs & divertiſſemens ; à peine me reſtoit-il aſſez de force pour penſer que j'exiſtois encore. Un engourdiſſement léthargique s'étoit emparé de mes ſens. Les careſſes du marquis, tout cher qu'il m'étoit, ne purent m'en faire revenir. Dans cette inaction univerſelle de toutes les facultés de mon ame, à peine obtint-il que la complaiſance me néceſſitât à donner quelques foibles ſignes d'applaudiſſement à des tranſports que je partageois ordinairement avec tant d'ardeur. Une indolence ſi marquée lui parut ſurprenante ; il s'en plaignit ; ſes reproches me touchèrent vivement, mais ſans pouvoir rien changer aux diſpoſitions de mon cœur. Il fallut bien, faute de meilleure reſſource, ſe réſoudre à prendre patience.

Une pareille ſituation m'étoit trop peu naturelle pour durer long-tems. Je me réveillai après quelques jours de ſommeil. Ce reſour ſubit me fit douter pendant quelque tems de la réalité de ce qui m'étoit arrivé. Je fus même

tentée de mettre la choſe au rang de ces illuſions nocturnes que le jour diſſipe ; mais hélas ! je n'eus pas le bonheur d'en pouvoir long-tems porter le même jugement. Des ſignes trop certains vinrent au bout de quelques jours lever mes ſcrupules, & fixer mes incertitudes ; jamais la fidélité de ma mémoire ne m'a ſervi ſi à contre-tems. Je me rappellai ce qui s'étoit paſſé, avec une ſorte de répugnance : ce ſouvenir inattendu me cauſa d'abord quelques inquiétudes. Ces inquiétudes ſe multipliant par degrés, ſe convertirent bientôt en chagrins réels. Je me trouvai livrée en proie à des remords d'autant plus preſſans qu'ils étoient involontaires ; ils faiſoient à chaque inſtant de nouveaux progrès en dépit des efforts que j'employois pour les étouffer. Ils me rendirent rêveuſe, mes triſtes idées ne finiſſoient point, plus je m'examinois, plus je trouvois de ſujets d'exercer mon attention. Enfin, éclairée par l'évidence des preuves, il n'y eut plus moyen de m'étourdir ſur mon état ; je ſentis chanceler toute ma fermeté à la vue de cette affligeante découverte. Déterminée par la néceſſité, il ne fut plus queſtion que de con-

ſulter l'oracle, pour m'éclaircir ſûr le plus ou le moins de gravité de mes réflexions.

Le marquis étoit à la campagne depuis quelques jours ; je frémiſſois de la ſeule penſée de lui avoir communiqué dans nos entretiens quelques ſujets de méditer auſſi déſagréablement que moi. J'étois vis-à-vis de lui reſponſable d'une maniere trop particuliere des ſuites de mes bontés, pour ne pas m'attendre qu'il ne fût très-ſcandaliſé de l'infidélité de la caution. Mes craintes diminuerent cependant, en recevant de ſes nouvelles, accompagnées d'une douzaine de bouteilles de vin de Champagne, qu'il m'envoyoit, diſoit-il, afin de m'égayer un peu pendant ſon abſence. Je me crus donc hors de danger de ce côté-là. D'ailleurs, la réponſe de l'oracle m'avoit tranquilliſée ; ce qu'il m'avoit dit de conſolant, & ſes conſeils que j'exécutois à la lettre, me faiſoient attendre avec moins d'impatience une amélioration qui ne dépendoit que du tems.

Je voulus ſignaler le retour de ma bonne humeur par quelque fête d'éclat ; je fis préparer un grand ſoupé auquel j'invitai la plupart des

personnes de ma connoissance. Le commencement du repas fut extrêmement amusant : tous les convives s'efforçoient à l'envi de répandre l'enjouement ; j'étois moi-même d'une gayeté charmante, quoique les circonstances où j'étois m'obligeassent à un certain régime. L'abstinance même que j'observois, sembloit me donner de nouvelles graces ; je jouai le rôle de belle malade avec assez de succès pour en recevoir des complimens. Enfin, le dessert arriva ; je me ressouvins des bouteilles de vin de Champagne que le marquis m'avoit envoyées la veille ; j'ordonnai qu'on les apportât. Surcroit de joie, & nouveaux éloges prodigués aux manieres intelligentes avec lesquelles je faisois les honneurs de chez moi. Les précieuses bouteilles arrivent enfin ; on en distribue une partie en différens endroits de la table. Tout le monde gardant un silence avide, se recueilloit dans l'attente de cette délicieuse boisson. Un bel esprit de l'assemblée, consommé dans l'usage de décoëffer des bouteilles, en saisit une pour faire parade de son adresse. Les cordons qui captivoient le bouchon, étoient déjà coupés ; une legere va-

reſſe de pouce l'invitoit à laiſſer le paſſage libre au prétendu nectar, en s'élevant juſqu'au plafond : invitation inutile, tentatives réitérées avec auſſi peu de ſuccès. Après différens eſſais toujours infructueux, le dépoſitaire du vaſe eut la mortification de voir échouer ſa ſcience contre la docilité du bouchon pareſſeux qui ne daigna pas même ſeconder ſes efforts de la moindre activité.

Pour juſtifier ſon impéritie, il alloit entamer un mauvais raiſonnement, & nous prouver en forme que le vin de Champagne pouvoit n'en pas être moins exquis pour ne pas donner des ſymptômes de ſon impétuoſité ; mais d'autres bouteilles dont l'ouverture ne fut pas plus brillante, lui épargnerent la peine d'achever. On remplit les verres ; au lieu d'une écume blanche qui couronne ordinairement le vin qu'on avoit annoncé, on voyoit regner ſur la ſurface d'une liqueur morne une mouſſe ignoble, & du plus mauvais préſage ; on la porte au nez, l'odorat en jugea encore moins favorablement que la vue. Le goût acheva de décider ; les grimaces des convives m'avertirent qu'il y avoit quelque

choſe d'extraordinaire. Je voulus juger par moi-même ; je me fis remplir un verre. Ciel, que devins-je en l'approchant de mes levres ! je rougis de honte & de colere ; car je reconnus tout d'un coup la nature du préſent qu'on m'avoit fait. On avoit ſubſtitué à la place d'un vin d'Avenay ou d'Ally, une boiſſon maudite, dont, pour mes péchés, l'uſage m'étoit devenu familier depuis quelques jours. Que vous dirai-je enfin, chers lecteurs; c'étoit de l'eau de douleur de Cythere, breuvage de pénitence, dont on punit les excés de l'amour, lorſqu'il arrive à ce dieu imprudent d'être condamné aux rigueurs d'une quarantaine involontaire, pour lui apprendre une autre fois à tenir une conduite plus meſurée.

On fait là-deſſus les plus mauvaiſes plaiſanteries ; les malignes conſolations qu'on me donna ſur cet accident, me déſeſpérerent. Je me levai de table, furieuſe de ce contretems : je me retirai dans mon cabinet, pour y déplorer avec plus de liberté le motif de ma déſolation. Mon reſſentiment contre le Marquis, étoit au-delà de toute expreſſion. Je le regardai dans ce

moment comme un monſtre d'ingratitude, indigne de ma tendreſſe, & que je ne voulois jamais revoir.

Je crus pendant pluſieurs jours que je ſerois inconſolable; je ne pouvois digérer l'affront auquel mon malheur m'avoit expoſée; car il y avoit de la fatalité dans tout cela, & l'on ſera obligé d'en convenir, pour peu qu'on veuille examiner la choſe ſans prévention. Qu'on me permette là-deſſus une réflexion bien ſimple, & qui me paroît s'offrir d'elle-même. Qu'un homme ſoit vivement piqué d'un outrage qu'on lui fait de gayeté de cœur, & dans un deſſein prémédité de l'offenſer; que d'ailleurs celui de qui il a reçu ce déplaiſir, ſoit quelqu'un obligé par des raiſons de convenance & d'état, à des ménagemens de conduite avec lui, j'avoue qu'en pareil cas ſon reſſentiment eſt légitime, & qu'il a droit de s'en formaliſer. Rien de plus naturel que d'être irrité contre des gens qui nous manquent, ſur-tout lorſque l'offenſe eſt d'une eſpece qui ne convient pas à leur caractere; ce qui prouve un fonds de mauvaiſe volonté, & une envie déterminée de déſobliger; mais je ſou-

tiens qu'il eſt abſolument hors de propos d'en vouloir à quelqu'un qui n'eſt dans ſon tort avec nous que par le ſeul caprice du hazard, à qui l'on ne peut tout au plus reprocher qu'un défaut d'attention a des choſes qu'il ne devoit ni ne pouvoit prévoir.

Et voilà préciſément la poſition où je me trouvois avec le Marquis; car il étoit clair que je n'étois criminelle vis-à-vis de lui que par l'influence de mon étoile. Déterminée par les circonſtances, entraînée par l'habitude, je n'avois fait que céder à quelque choſe de plus fort que moi, ſans y concourir par un conſentement volontaire. N'eſt-il pas bien injuſte de vouloir m'obliger à garantir les événemens comme s'ils avoient dépendu de moi? Enfin, en examinant mon procédé ſans paſſions, je méritois plus d'indulgence.

Je laiſſe aux lecteurs équitables à décider de la juſteſſe de ces réflexions: pour moi elles me parurent ſi judicieuſes, que je ne pus m'empêcher de me féliciter de mon raiſonnement; je l'oppoſai aux premiers progrès de ma douleur. Si cela ne la détruiſit pas abſolument, cela fer-

vit du moins à l'empêcher d'acquérir de nouvelles forces; je me donnai de si bonnes raisons, qu'à force de me justifier à mes yeux, & de me rendre le Marquis haïssable, je parvins au point de ne m'affliger que médiocrement de sa perte. On est bien fort lorsqu'on a la raison de son côté, elle est d'une ressource merveilleuse dans l'adversité. Pour surcroit d'adoucissement, il se présenta une occasion favorable au bout de quelques jours, qui me facilita les moyens de remplir le poste que la désertion du Marquis venoit de laisser vacant.

Le hazard m'avoit procuré la connoissance de... qui exerce avec assez de succès l'honorable profession d'agioteur de Cythere. La protection d'un personnage de cette conséquence, est d'une merveilleuse utilité; ils ont soin d'épargner aux amans les ennuyeuses formalités qui accompagnent les préliminaires de la tendresse; ils abregent l'embarras du cérémonial, applanissent les difficultés, & servent d'introducteurs aux amours qu'ils conduisent au temple de la volupté par le chemin le plus court & le plus commode. C'est à leurs soins industrieux

qu'on a l'obligation de cet air aisé & sans façon qui regne dans la galanterie de nos jours. On procede tout uniment, on fait l'amour de plain-pied, & on trouve sous sa main les plaisirs tout purs, sans soupirs, sans inquiétudes, sans presque se donner la peine de les desirer.

Je me ressouvins de ... au fort de ma disgrace, il m'avoit plusieurs fois offert ses services; je résolus de les mettre à l'épreuve, non pas que je fusse absolument pressée, mais j'aime mon état, & je ne déteste rien tant que le désœuvrement: il faut que le cœur s'occupe de quelque chose, c'est un besoin dicté par la nature. Je l'envoyai chercher, il ne manqua pas de venir aussi-tôt. Je lui contai mon infortune. Ce triste récit le toucha; nous concertâmes ensemble les moyens d'y remédier. Il convint avec moi que le Marquis ne méritoit aucun ménagement; qu'après l'affront qu'il m'avoit fait, il ne devoit plus espérer un tendre retour de ma part, & qu'il étoit déchu de plein droit de ses prérogatives sur mon cœur. Restoit à savoir quel heureux mortel seroit dévolutaire du bénéfice dont il venoit d'être privé dans notre petit con-

ſeil . . . propoſa pluſieurs ſujets. Après avoir balancé quelque tems, indécis ſur le choix par l'excellence des ſujets préſentés, nous décidâmes enfin en faveur d'un jeune orphelin preſque majeur, qui n'attendoit que cette heureuſe époque de ſa vie pour faire honneur aux tréſors que ſes parens s'étoient efforcés de lui acquérir en ſe déshonorant. Dans de ſi louables diſpoſitions, & prêt d'entrer dans le monde, il vouloit ſe former au bel uſage, & prendre le ton de la bonne compagnie, en ſe mettant ſous la direction de quelque jolie femme, qui fût en état, par ſon expérience, de cultiver de ſi heureuſes inclinations.

Nous arrêtâmes que . . . me l'ameneroit le lendemain chez moi, & que je lui donnerois audience à ma toilette. Après être convenue de nos faits, il me quitta avec promeſſe de revenir dans peu accompagné de ce jeune éleve qu'il devoit confier à mes ſoins. Il fut exact au rendez-vous; je vis un grand garçon fort bien fait, d'une figure aimable, quoiqu'un peu obſcurcie par un air timide & embarraſſé. Il rougit en m'abordant; j'eſſayai de le raſſurer, & de le

mettre un peu plus à ſon aiſe par la franchiſe obligente avec laquelle je le reçus. Son guide lui vanta mes bontés, & le félicita ſur le bonheur qu'il auroit d'obtenir de mon aveu la permiſſion de me faire ſa cour. Il ne répondoit à tout cela que par monoſyllabes, & ſa confuſion redoubloit à chaque inſtant. Ses yeux cependant plus hardis que ſa langue, commencerent à s'entretenir avec mes charmes, dont je m'appercevois que la vue faiſoit une vive impreſſion ſur lui. J'étois occupée à ranger mes cheveux, n'ayant ſur moi qu'un peignoir leger aſſez en deſordre pour laiſſer entrevoir des objets mal défendus par une robe négligée. Je ſurprenois par intervalle des regards dont la furtive avidité m'apprenoit que le détail lui paroiſſoit intéreſſant. Cet effet de mes charmes ſur un cœur tout neuf, m'amuſoit trop agréablement pour ne pas faire durer le plaiſir en allongeant ma toilette. Je le retins à dîner avec ſon fidele Mentor, qui, par diſcrétion, ſe retira lorſque nous fûmes hors de table.

Ce n'étoit pas, comme on peut ſe le figurer, quelque choſe de fort amuſant pour moi qu'un

pareil tête-à-tête. Je n'étois pas malheureuſement dans des diſpoſitions qui me permiſſent d'en faire uſage. Le reſſouvenir de l'accident du Marquis, oppoſoit à toute ma bonne volonté des bornes que je ne pouvois franchir en conſcience. J'étois forcée de me rendre juſtice; mon cœur pénetré du ſentiment de ſon infirmité, gémiſſoit de la néceſſité qui le contraignoit de s'interdire des douceurs dont l'amorce enchantereſſe n'eût ſervi qu'à prolonger ſon infortune. Un état ſi violent commençoit à m'impatienter. J'avoit beau donner la torture à mon imagination, je ne trouvois point d'expédient qui pût remplacer ce qui me manquoit par quelqueéquivalent raiſonnable.

Je rêvois aſſez triſtement; ce jeune homme que mon air mélancolique n'enhardiſſoit pas, étoit retombé dans ſes premieres tranſes. Effrayé de ſe trouver ſeul avec moi, il ne ſavoit quelle contenance affecter. Il ſe promenoit à grands pas dans ma chambre, s'arrêtoit à conſidérer quelques eſtampes, me faiſoit des queſtions qu'il oublioit avant que je ſongeaſſe à lui répondre. A peine oſoit-il lever ſa vue ſur moi de

tems en tems. Je rencontrai ſes yeux par hazard; les termes me manquent pour exprimer l'embarras où cette ſurpriſe le mit. Il n'eut pas même la force de diſcontinuer de me regarder; ſemblable à ces hommes craintifs qui ſe laiſſeroient tuer plutôt que d'avoir le courage de fuir. Je le fixai dans ſa ſituation. Ses yeux immobiles puiſoient dans les miens un charme qui les retenoit encore davantage. Je n'ai jamais vu de regards comme ceux-là; ſon ame toute entiere n'y paroiſſoit occupée qu'à peindre l'ardeur de la paſſion dont elle étoit dévorée. La mienne en fut émue, une expreſſion ſi naïve de l'effet de l'amour me toucha davantage que n'auroient fait les plus vifs tranſports.

Monſieur, lui dis-je, venez vous aſſeoir près de moi. Il ne me répondit qu'en ſe précipitant à mes genoux: une de mes mains dont il s'empara, fut d'abord en proie à la fureur de ſes careſſes; mais ſon cœur, preſſé par le plus vif beſoin d'aimer, chercha bientôt d'autres objets de ſes hommages. A peine pouvoit-il prononcer de tems en tems quelques mots mal articulés, inceſſamment entrecoupés par ſes ſoupirs, non pas

pas de ces ſoupirs languiſſans, oiſifs amuſemens d'un amour ſans tranſports, & qui ſe trouve contraint de ſe réduire aux minucies de la tendreſſe, faute d'être propre à des occupations plus ſérieuſes ; mais de ces ſoupirs brûlans, interpretes animés des ſentimens du cœur, qui annoncent les deſirs, charmans avant-coureurs de la volupté, préſages heureux des plus doux plaiſirs. Il ne pouvoit contenir le feu qui le pénetroit. J'éprouvois moi-même une agitation incroyable, Ciel ! que ne m'étoit-il permis de jouir pleinement du triomphe de mes charmes ? Je voyois ſans ceſſe redoubler ſes empreſſemens. Curieux à l'excès, il ne pouvoit ſe raſſaſier de voir, ni de prodiguer les marques de la plus vive tendreſſe à ce qu'il avoit vu. On ne ſe rend point ſur le chapitre de la curioſité ; une découverte en amene néceſſairement une autre. Les gradations ſont infinies. En conduiſant ſon examen par étage, il rencontra à la fin des obſtacles qui ne ſervirent qu'à irriter ſes deſirs. Je ne réſiſtois que foiblement ; il eut bientôt ſurmonté les difficultés que je lui oppoſois. Il put alors donner carriere à la vidité de ſes regards,

Que de charmes ! s'écrie-il. Cette exclamation fut ſuivie d'une eſpece d'extaſe, à la vue d'une ſorte de beauté qu'un changement de ſituation lui découvrit. Je m'apperçus aiſément à l'impreſſion que cette vue fit ſur lui, que l'objet avoit à ſes yeux les agrémens de la nouveauté. Sa premiere ſurpriſe avoit un air ſi naturel, que j'eus toutes les peines du monde à m'empêcher de rire.

Tout ce qu'il avoit vu juſqu'alors ne parut plus le toucher que foiblement auprès de ce nouvel objet ; ſes deſirs ne reconnurent plus de frein ; il ſe précipita en aveugle, & ſe livra tout entier à ſa deſtinée. Mais que faire de choſes dont il ne connoiſſoit ni la deſtination ni l'uſage ? Ses deſirs s'égarerent, & il ne me fut pas difficile de me ſouſtraire à ſes emportemens, je n'eus d'obſtacle à ſurmonter que mes propres deſirs.

Je me remis dans une ſituation moins critique, il parut déſeſperé de ſa perte. En vain j'entrepris de le conſoler, en lui diſant qu'il n'avoit pas perdu pour toujours ce qu'il regrettoit ; mais que je voulois mettre auparavant à l'épreuve la

ſincérité de ſon amour. Rien ne fut capable de lui faire entendre raiſon. Il ne ceſſoit de me conjurer avec les plus vives inſtances, de ne pas le priver plus long-tems d'un bien ſans lequel il ne pouvoit plus vivre ; il joignoit les tranſports aux prieres. J'avois de trop puiſſantes raiſons pour ne pas être inexorable. Enfin, ne pouvant plus réſiſter à ſon ardeur, & déſolé de ma réſiſtance, il ne ménagea plus rien pour tâcher de me fléchir. Il crut que le moyen le plus ſûr de m'exciter à la compaſſion, étoit de me découvrir toute l'étendue des maux que je lui faiſoit ſouffrir, perſuadé que cette vue m'attendriroit en ſa faveur. Ce fut à ce dernier expédient qu'il eut recours.

Dans toute autre circonſtance, je n'aurois pas certainement pu tenir contre les traits d'une éloquence ſi perſuaſive. Ce ſpectacle me toucha, je me ſentis émue ; mais plus il excitoit ma pitié, moins je croyois devoir y céder. Il paroiſſoit attendre avec une impatience mêlée de crainte le réſultat de mes réflexions. Tout me parloit en ſa faveur, ſa jeuneſſe, les graces naïves d'une figure embellie par la ſeule nature, ſa timidité, ſon igno-

rance même, qui, par l'embarras où elle le mettoit, donnoit à ſes empreſſemens une expreſſion d'autant plus piquante, que je n'y voyois que la vérité du ſentiment. Ajoutez à de ſi puiſſans motifs, ma propre foibleſſe, & la cruelle abſtinence dont mon cœur gémiſſoit depuis quelques jours; que de raiſons pour me déterminer, ſi une autre raiſon ſans réplique n'eût contrebalancé mon penchant! Je le regardai tendrement; la douceur de mon regard qui ſembloit lui promettre encore quelque choſe de mieux, le pénétra. Un ſoupir que je n'eus pas la force de retenir, lui annonça encore d'une maniere plus diſtincte les diſpoſitions de mon cœur. Enhardi par ces témoignages de mon attendriſſement, il renouvella ſes inſtances. Je ne ſavois plus quelle réſolution prendre, lorſqu'une idée que je fus ſurpriſe même de n'avoir pas conçue plutôt, me ſuggéra les moyens de lui faire entendre raiſon. L'expoſition de ſes peines me fit enviſager les reſſources de conſolation que je pouvois employer pour le ſoulager. Je pris mon texte là-deſſus, j'eſſayai charitablement d'adoucir l'amertume de ſon état, &

de le rendre à lui-même. Les passions irritent lorsqu'on les heurte de front, ce n'est qu'en les flattant qu'on parvient à les rendre raisonnables.

Autant par docilité que par inexpérience, il se prêta aux tentatives de consolation que je mettois en usage pour le tranquilliser. J'en reconnus l'efficacité, au délire singulier dans lequel je m'apperçus qu'il se plongeoit; j'augurai bien du succès de mes soins. Ses yeux se troublerent; son cœur enivré par cette image de la volupté, paroissoit absorbé dans une méditation profonde; il sortit de cette rêverie, pour témoigner par ses transports la surprise qu'excitoit en lui la nouveauté d'une impression qu'il n'avoit pas encore éprouvée. Je reconnus aux battemens précipités de son cœur, que le charme, parvenu à son dernier période, alloit se dissiper par sa propre force. A l'instant même, d'heureuses prémices de sentiment acheverent de me convaincre; je me rendis à des garants si peu équivoques de la sincerité de l'hommage qu'il rendoit aux plaisirs.

Revenu de cet égarement, il ne cessoit par

ſes baiſers brûlans imprimés ſur mes mains, de me prodiguer les plus tendres marques d'une vraie reconnoiſſance. Tout ingénieux pour m'engager à renouveller mes bienfaits, car je liſois dans ſes yeux que ſa reconnoiſſance étoit intéreſſée. Il faudroit avoir l'ame autrement faite que je ne l'ai, pour réſiſter à des manieres ſi délicates de ſolliciter des graces. Je me remis de nouveau à lui donner des marques de ma compaſſion pour ſon tourment.

Juſques-là j'avois obligé gratuitement, ſans aucun retour ſur moi-même. J'avois auſſi cependant beſoin de conſolation de mon côté. La triſteſſe des malheureux ſe communique par la fréquentation ; il en eſt, je penſe, de même, de preſque toutes les affections de l'ame. A force de m'intéreſſer au ſort de l'objet de mes complaiſances, je m'apperçus que, ſéduite par ma pitié, je devenois la dupe de mon bon cœur. J'achevai de perdre le peu de conſtance qui me reſtoit ; tremblante, & certaine d'être forcée d'avoir recours pour moi-même aux bontés que je mettois en uſage pour d'autres ; je les continuois toujours cependant avec une ferveur

incroyable, au hazard d'en épuiſer la ſource. L'amour, touché de mon déſintéreſſement, eut pitié de moi, & récompenſa mes ſoins généreux. Je ſentis par degrés que les reſſorts de mon imagination s'ébranloient ; je commençai d'entrer pour quelque choſe dans les peines que je me donnois. Emue par mes propres bienfaits, je parvins bientôt au point de les partager, ſans faire tort à celui ſur lequel je les répandois ; au contraire même, on n'en perſuade que plus aiſément lorſqu'on eſt intimement pénetré du ſentiment qu'on veut exciter. Ce que j'éprouvois redoubloit l'activité de mes bontés, mes ſens ſe troublerent, le dernier effet de mes ſoins acheva de m'en ôter l'uſage. Je m'égarai enfin dans un deſordre d'autant plus délicieux, qu'il n'étoit dû qu'à la ſeule force de mes idées.

Quoiqu'une pareille occupation n'eût en ſoi rien de deſagréable, elle eut le ſort des meilleurs choſes qui laſſent & rebutent à la fin. Je diſcontinuai mes bontés, n'en pouvant plus faire une application utile. Il falloit remplir le vuide du reſte de la journée. Je propoſai à mon amant de me conduire à la comédie, il y con-

ſentit. Il m'apprit en allant, ſa ſituation. Fils unique d'un pere extrêmement riche, il dépendoit d'un oncle avare qui lui refuſoit avec duteté les plus legeres bagatelles; une conduite ſi gênante l'avoit forcé de recourir aux uſuriers. L'obligeant... miniſtre de ſes plaiſirs, étoit parti revêtu de la qualité d'agent ſecret pour conclure un traité avec un de ces honnêtes Meſſieurs, & devoit l'amener le ſoir même chez moi pour ratifier les articles.

Nous arrivons à la comédie. J'étois ſous les armes. La magnificence de mon ajuſtement abuſa l'ouvreuſe de loges, qui, jugeant à mes habits que je méritois d'être placée avec diſtinction, nous inſtalla dans les premieres loges. Une réflexion qui paſſa rapidement, me fit douter ſi j'accepterois cet honneur; mais l'amour propre me décida. Je me trouvai flattée de pouvoir repréſenter publiquement avec quelque ſorte de dignité. C'étoit d'ailleurs un coup d'état: en occupant cette place, j'acquérois le même droit à toutes mes ſemblables. L'intérêt du corps vouloit donc que j'en priſſe poſſeſſion. J'entre avec cette noble hardieſſe, que les igno-

rans traitent d'imprudence. Je jette quelques regards nonchalans dans les loges voiſines, j'honnore le parterre d'un air mépriſant, tel que doit l'avoir une divinité pour de foibles mortels. Je m'aſſieds, je prends une attitude; je fus fâchée dans le moment de n'avoir pas apporté un panier à ouvrage, ſentant combien j'aurois relevé la majeſté de ma contenance en m'occupant à faire des nœuds. J'y ſupplée, en marquant la meſure par de legeres inclinations de tête alliées au mouvement d'une de mes mains.

Tandis qu'occupée de la nobleſſe de mon maintien, j'eſſayois de me donner les bons airs que m'avoit appris l'uſage du monde, le parterre, dont j'avois excité l'attention, cherchoit à me déchiffrer. C'eſt un amuſement qui charme pour quelques inſtans l'impatience que cauſe la lenteur des comédiens. Plus de cent lorgnettes braquées contre ma figure, me mirent au fait de la curioſité des ſpectateurs. Je n'étois pas une énigme : il eſt impoſſible que dans la foule qui compoſe une aſſemblée auſſi nombreuſe, il ne ſe trouve des perſonnes de con-

noiſſance ; une femme un peu répandue, n'a jamais l'agrément de pouvoir garder l'*incognito*. La gloire eſt quelquefois importune ; il eſt triſte d'être toujours affichée malgré ſoi, & d'être en tous lieux accablée du poids de ſa réputation.

Les regardans n'eurent pas beaucoup de peine à ſavoir qui j'étois ; mon nom courant de bouche en bouche, les inſtruiſit tous. Un murmure confus s'éleva, ce qui fut ſuivi d'un battement de mains univerſel. Ces applaudiſſemens n'étoient pas trop de mon goût : ils obligent les acteurs pour qui ils ſont faits ; j'ai vu même quelquefois des auteurs du premier ordre ne pas dédaigner cet encens. Quelque peu de cas qu'ils faſſent des idoles avec leſquelles ils le partagent, cela ne les empêche pas d'y courir avec avidité, de diſparoître d'un endroit où ils ont épuiſé les applaudiſſeurs, ſe remontrer enſuite dans un autre pour les renouveller de goût, ſe multiplier dans tous les endroits de la ſalle, & ne ſe retirer qu'après avoir ſavouré de toutes les manieres un plaiſir ſi flatteur. Ces petites induſtries ont plus d'un objet. Ce méchaniſme innocent entretient la bonne intelligence

avec le public, & pourroit même quelquefois étayer une piece nouvelle.

Ma modeſtie commençoit à s'allarmer du concert unanime. Je feignis quelque tems d'ignorer que j'en étois l'objet. Le parterre, trop plein de bonne volonté, s'apperçut de l'effet que la pudeur opéroit ſur moi ; il ne voulut pas abſolument que ma gloire fut la victime de ma retenue. Plus je paroiſſois me refuſer aux hommages, plus il affectoit de les caractériſer ; on ſe pouſſoit en foule du côté de ma loge, mon nom retentiſſoit juſqu'au ceintre. Les plus empreſſés ſe mettoient ſur les épaules des autres pour me conſidérer de plus près ; je les voyois accourir de l'extrémité de la ſalle portés comme en triomphe ; ils fendoient la multitude, s'approchoient, me diſoient quelques douceurs impromptues, fondoient en ma préſence pour faire place à d'autres. Les acteurs ſur la ſcene ne pouvoient obtenir audience ; le déſordre étoit général, je pouvois ſeule le faire ceſſer ; il n'étoit pas juſte que l'intérêt de ma gloire prévalût ſur les plaiſirs publics. Je me retirai malgré les efforts qu'on fit pour me retenir, en

m'applaudiſſant avec encore plus de fureur. J'allai dans l'amphithéâtre chercher une place moins expoſée à l'incommodité des honneurs publics. Je fus tentée dans mon dépit, de jetter mon mouchoir au milieu de l'aſſemblée, avec un défi au plus déterminé de me le rapporter à la fin de la piece; mais je me reſſouvins heureuſement que le trait n'étoit pas neuf.

Je deſirois impatiemment la fin du ſpectacle; car les hommages que le parterre me renouvelloit de tems en tems ne laiſſoient pas de me fatiguer malgré toute mon intrépidité.

Nous ſortimes enfin, & nous voilà de retour chez moi, où ... nous attendoit depuis une heure, accompagné du modeſte & révérentieux Monſieur Harpin, le refuge de tous les enfans de famille, brouillés avec leurs peres ou leurs tuteurs. On avoit choiſi ma maiſon pour le lieu du rendez-vous, dans l'appréhenſion que la figure équivoque de l'uſurier ne cauſât des ſoupçons à l'oncle de ....; c'eſt le nom de mon nouveau ſoupirant.

Nous eûmes à eſſuyer un diſcours ennuyeux ſur la difficulté des reſſources & ſur la rareté

de l'argent, obſtacles qui euſſent rebuté Harpin, ſans l'amitié qui le lioit avec ..., & l'inclination qu'il ſe ſentoit à obliger d'honnêtes gens. Après bien des diſcuſſions, on convint, moyennant un intérêt énorme, & l'argent fut promis pour le lendemain. Mon amant ne ſe ſentoit pas d'aiſe d'avoir conclu un ſi bon marché. Quel plaiſir pour un jeune homme captivé depuis ſon enfance, de pouvoir enfin prendre l'eſſor, & de ſe voir à la veille de diſpoſer d'une ſomme conſidérable ! Il embraſſoit ſon cher ami ! ... les Seigneur Harpin avoit auſſi part à ſa reconnoiſſance. J'étois preſque oubliée dans l'excès de joie qui le tranſportoit ; j'aurois été injuſte de murmurer de la préférence qu'il leur donnoit dans cet inſtant, vu les obligations infinies qu'il leur avoit. Pouvoit-il prodiguer ſes careſſes à des perſonnes qui les méritaſſent mieux ? Des gens, tels que ceux-là, ſont impayables, & c'eſt pour moi, je l'avoue, une ſurpriſe toujours nouvelle, de voir le peu de conſidération qu'on a pour eux. On devroit bien être plus attentif à diſtinguer par des honneurs & des récompenſes, des hommes ſi utiles à la ſociété.

Ce Monſieur Harpin, (que preſque tout Paris connoît, & qu'il eſt inutile par cette raiſon de déſigner ici ſon nom véritable) prévint le lendemain l'heure à laquelle il avoit promis d'apporter l'argent. Je m'etois apperçue la veille, à quelques œillades détournées, que j'avois l'honneur de ne lui pas déplaire; ce ſoupçon fut confirmé par la viſite matineuſe qu'il me rendit. J'étois encore couchée, lorſqu'on l'annonca. Je ne crus pas devoir faire des façons avec lui; je criai de mon lit qu'on le fit entrer. Miſéricorde, quel excès de parure! du linge blanc & une perruque preſque poudrée, un viſage où la craſſe primitive ne paroiſſoit plus que par ſillons, ce qui démontroit l'envie qu'on avoit eu de le nettoyer. Je vis pour le coup qu'il y avoit du deſſein, & j'en tirai un favorable augure. Je m'imaginai que je pourrois me ſervir de ce commencement d'inclination pour eſſayer d'amollir la dureté de ſon ame, & de faire modérer l'intérêt exceſſif qu'il exigeoit. Mais je fus bien obligée de rabattre de mes eſpérances. A peine lui en fis-je l'ouverture, qu'il ſe récria comme ſi on eût attenté à ſa vie. Ha,

de grace, Mademoiſelle, me dit-il, ne parlons point de cela, je n'ai déjà que trop ſacrifié de mes droits; je ne m'en repens pas cependant, continua-t-il, en ſe radouciſſant, pourvu que vous preniez en gré le ſacrifice; mais ne demandez rien de plus: ſi vous ſaviez combien je mets du mien, bien loin de vous plaindre, vous ſeriez la premiere à me blâmer. Hélas, ajouta-t-il, en pouſſant un ſoupir rauque, ſi je me ſuis reſtraint à une ſomme ſi modique, c'eſt que j'ai penſé que l'adorable Thereſe me tiendroit compte du ſurplus, & qu'un peu de ſes bontés me dédommageroit.

Je n'avois jamais écouté des douceurs d'uſurier. Celles-ci me parurent ſingulieres; je trouvai plaiſante cette façon peu coûteuſe, de prétendre à mes bontés. Je réſolus de le punir de ſa témérité. Il ne méritoit pas de ménagement; auſſi n'en eus-je aucun pour lui. Je fus charmée de trouver cette occaſion, pour venger mon amant & le public rançonnés par ſon avarice.

Le Lecteur ſe ſouviendra ſans doute de la diſpoſition critique où j'étois; l'enchantement ſubſiſtoit toujours à quelques adouciſſemens près,

qui ne m'empêchoient pas de pouvoir communiquer le charme. Je saisis une conjoncture si favorable, de châtier un homme que la vindicte publique réclamoit. Je feignis de m'attendrir. Harpin, charmé d'obtenir de doux momens à si juste prix, profita du gratis avec avidité ; on n'en trouve pas toujours à si bon marché. Je n'épargnois rien pour le lui faire trouver meilleur : propos tendres, redoublemens de transports, complaisances de toutes les especes. Je le contraignis d'avouer qu'il ne s'étoit jamais trouvé à pareille fête. ***, qui vint au bout de deux heures, la fit cesser. L'argent fut compté, & nous nous séparâmes les meilleurs amis du monde. Comme il avoit pris sa réfection de plaisirs pour plusieurs jours ; il ne revint pas me voir ; mais il y a fort peu de tems que je l'ai rencontré, & j'ai deviné à son air, qu'il n'étoit pas dans le goût de renouveller notre connoissance.

Le beau-tems succede à l'orage : vieux proverbe que l'expérience vérifie tous les jours. Les biens présens font oublier les maux qui les ont précédés, & les plaisirs voisins de la douleur

douleur, n'en deviennent que plus ſenſibles par la comparaiſon qu'on en fait. Les efforts que j'avois employés pour ſubir mon malheur avec conſtance, ne m'avoient tranquilliſée que médiocrement. J'étois d'ailleurs condamnée à des exerçices de pénitence, dont la fréquente répétition réveilloit mon impatience. Je ſoupirois inceſſamment après le jour heureux qui devoit me rendre à moi-même. Cet inſtant ſi deſiré arriva enfin; mon cœur devenu plus libre ſe prêta avec plus de confiance aux agaceries de la volupté. Si je paroiſſois encore verſer quelques larmes, ce n'étoit plus que par mignardiſe, à peu près comme un enfant qu'on vient de gronder, & qui conſidere les *bonbons* qu'on lui préſente pour l'appaiſer; la joie renaiſſante qui brille dans ſes yeux, laiſſe encore entrevoir de foibles veſtiges d'une douleur évanouie. L'amour en ſouriant acheva d'eſſuyer mes pleurs; l'oracle, par ſes réponſes exécutées fidélement, en avoit radicalement tari la ſource; il m'annonça lui-même que je n'avois plus beſoin de le conſulter, & m'offrit de conſolider la certitude qu'il me donnoit de mon état par des aſ-

ſurances perſonnelles. Je le pris au mot, les preuves furent complettes, & ne laiſſerent aucun prétexte à l'incrédulité.

Qu'il eſt doux de ſe trouver enfin délivrée des langueurs d'une ennuyeuſe captivité ! Le cœur libre, & rendu à lui-même, cherche par l'impétuoſité de ſes deſirs, que la contrainte n'a fait qu'irriter, à ſe dédommager des contradictions qu'il a eſſuyées. Je ſavourai avec un raviſſement inexprimable le plaiſir de pouvoir donner au timide . . . les premieres leçons de tendreſſe. Les ménagemens que j'avois été obligée de garder avec lui, l'avoient préparé par degré. L'inſtant de ſon triomphe étoit arrivé ; je ne voulus pas le reculer davantage : mes deſirs, d'intelligence avec les ſiens, ne me permettoient pas de différer.

Que le Lecteur ſe rappelle cet inſtant heureux où ſon ame étonnée de la rapidité de ſes deſirs, ſe livra pour la premiere fois aux charmantes impreſſions de la volupté ; qu'il ſe retrace ces mouvemens confus de joye & de plaiſirs, cette délicieuſe yvreſſe, ſes tranſports,

ce désordre des sens qui pénetre le cœur, & l'enchante à l'apparition subite d'un plaisir imprévu. Tel étoit mon amant; ma sensibilité égaloit la sienne. La retraite & l'austérité à laquelle je m'étoit astreinte depuis quelque tems, m'avoient donné des sens presque neufs. Pénetrés de notre tendresse, nos soupirs confondus furent les premiers interpretes de la flamme qui nous consumoit; bientôt nos cœurs, sources intarissables d'amour & de plaisirs, éprouvèrent ce désordre, ces confusions délicieuses que le sentiment seul connoit, & que les expressions les plus vives affoiblissent; il n'appartient qu'à l'amour d'en tracer l'image dans le fond de nos cœurs.

L'excellence du caractere de mon amant, qui se développoit de jour en jour, m'attacha à lui. Notre union a subsisté jusqu'à présent sans aucun trouble: il est aimable, ses yeux sont tendres & spirituels, une physionomie charmante, fort bien fait, quoiqu'un peu maigre depuis notre connoissance; mais cette maigreur lui sied, elle intéresse pour lui, elle annonce moins une santé foible qu'un cœur tendre. Je

ne ſais pas s'il y a beaucoup de femmes de mon goût ; mais je ne manquerois pas de raiſons pour le juſtifier. Je ſuis révoltée contre ces fainéans engraiſſés, riches d'un embonpoint acquis à nos dépens, & qui fait moins l'éloge de leur tempérament, que la ſatyre de leur mauvais cœur.

J'avois réſolu de terminer ici la ſeconde partie de mes Mémoires, & de ſupprimer une aventure qui me fait trop d'honneur pour ne pas allarmer ma modeſtie ; mais les exemples édifians ſont ſi rares, que je paſſe par-deſſus toute conſidération. Ce raiſonnement n'eſt peut-être que de l'orgueil déguiſé ; qu'importe pourvu qu'il produiſe un bon effet.

Notre ami..., ce vertueux médiateur, qui m'avoit procuré la connoiſſance de mon amant, me faiſoit ſa cour avec aſſez-d'aſſiduité ; je l'avois aggrégé au nombre de mes commenſaux. ... lui prêtoit de l'argent, ces petits bienfaits aiguillonnoient ſa reconnoiſſance, il cherchoit toutes les occaſions de m'en donner des marques. Il vint un jour avec empreſſement m'ap-

prendre que j'avois fait une conquête importante, & dont je pouvois retirer des avantages considérables. Vous connoissez . . . , ajouta-t-il. Est-ce l'honnête homme, interrompis-je ? Fi donc, dit-il : c'est bien des gens comme cela que je me mêle, je vous parle du fameux . . . le plus déterminé corsaire de Paris. Vous comprenez bien, poursuit-il, qu'il seroit du dernier ridicule de manquer d'égards pour un homme d'un si rare mérite. Il desireroit volontiers pouvoir reconnoître par un aveu public la faveur qu'il implore ; mais la considération dont Paris l'honore, retient son zele, & le contraint de réduire à l'incognito l'espece de culte qu'il veut rendre à vos charmes. Il craint qu'en affichant l'extrême inclination qu'il se sent pour vous, des gens mal intentionnés, & peu instruits des ressources de la profession, ne soient scandalisés de lui voir prendre un pareil essor : les malignes conséquences qu'ils en tireroient, pourroient donner atteinte à son crédit, en faisant présager des choses dont il n'est permis qu'à l'événement seul de dévoiler le mystere. Au surplus, vous n'y perdrez rien :

le judicieux . . . fait apprécier vos bontés ; cinq cent louis qu'il offre pour chaque entretien nocturne dont vous daignerez l'honorer, doivent vous persuader de son discernement.

Quelque bonne opinion que j'eusse de mes charmes, j'avoue cependant que le prix me parut fort honnête. Il me donna la curiosité de connoître une personne qui s'entendoit si bien à taxer les honoraires du beau sexe. Que la somme cependant n'effarouche pas mes lecteurs. Mon histoire doit leur avoir appris que je n'aime point à traiter les gens de Turc à Maure ; on peut me fléchir à moins : je sais, quand il est nécessaire, me proportionner aux situations. Cela me fait ressouvenir d'un trait d'histoire ; car je lis quelquefois, & je retiens à merveille tout ce qui a quelque rapport avec ma profession. Une Romaine aimable, dont le nom m'est échappé, qui, comme moi, s'étoit dévouée aux plaisirs de sa patrie, après avoir long-tems exercé l'humanité envers ses concitoyens, sans acception de rang & de fortune, parvenue à une certaine célébrité,

mépriſa les hommages du peuple ; c'étoit cependant ce culte preſque univerſel qui l'avoit accréditée. Fiere de voir tous les jours à ſes pieds les plus illuſtres têtes de l'Etat, elle fit mettre au-deſſus de ſa porte une inſcription faſtueuſe qui interdiſoit l'entrée de ſa maiſon aux hommes ordinaires, & n'admettoit à cet excès d'honneur que les premiers de la République, parmi leſquels ſans doute étoient compris les Financiers de Rome, que leur opulence mettoit en état de prétendre à ſes graces concurremment avec les Pontifes, les Conſuls, les Préteurs & les Ediles. Le peuple murmura d'une préférence ſi humiliante pour lui : l'orgueilleuſe beauté fut chanſonnée ; elle méritoit un pareil traitement ; il y avoit dans ſa conduite un fonds d'ingratitude inexcuſable. Je ſuis bien éloignée d'être entêtée d'une vanité ſi ridicule. Je n'ai pas oublié ma ſource, & je m'efforce autant que je puis de me rapprocher de moi-même. Ne ſais-je pas bien qu'il faut vivre avec tout le monde ?

Je demande grace pour ce petit écart.

Revenons à . . . ; je donnai parole à ſon agent, qui vint deux jours après me conduire chez lui. Il eſt inutile de dire que j'étois attendue avec impatience. Je fus introduite dans un appartement fort riche : . . . ſelon l'uſage des grands, avoit le ſien ſéparé de celui de ſa femme. La ſomme promiſe fut comptée de la meilleure foi du monde ; après cette petite formalité préliminaire, je ſongeai de mon côté à me mettre en état de remplir mes engagemens.

Je n'entrerai dans le détail de ce qui ſe paſſa entre nous, j'aurois trop peu de choſe à dire ; qu'il ſuffiſe de ſavoir qu'il ne me parut pas que le fonds des deſirs du ſenſuel . . . , répondit à l'idée avantageuſe que m'en avoit fait concevoir ſa généroſité. En un mot, jamais peut-être repas préparé à grands frais n'excita moins d'appétit. Je fus preſque tentée de me faire un cas de conſcience de retenir un argent ſi mal gagné ; mais je me raſſurai, en faiſant réflexion à cette belle maxime établie depuis long-tems, & dont le beau ſexe

eſt redevable à la ſavante Mademoiſelle..., conſommée dans les uſages de Cythere, qui nous apprend que les femmes jouiſſent du même privilege que l'opera, où, lorſque la toile eſt levée, le ſpectateur n'eſt plus en droit de réclamer ſon argent.

Comme je n'avois rien de mieux à faire, je m'amuſai pendant la nuit à réfléchir ſur une foule d'idées qui ſe préſentoient ſucceſſivement à mon eſprit. L'étonnement où me jettoit la prodigalité de..., exerça long-tems mon attention. Je ne comprenois pas les reſſources qui pouvoient lui faciliter de ſi prodigieuſes dépenſes. J'en étois effrayée ; je n'étois pas encore au fait des ſecrets de l'art, que je n'appris qu'un peu de tems après. Un bain impromtu, pris à propos, remédie au deſordre des affaires ; c'eſt une petite ablution peu coûteuſe, & fort commode pour effacer les vieux péchés. On peut encore avoir recours à quelque pélerinage ſecret ſur la frontiere, & l'on capitule de loin pour l'abſolution. Il y a encore une infinité de gentil-

leſſes de métier, que les maîtres de l'art ſavent employer utilement, & qui ne doivent plus ſurprendre après les expériences dont le public vient d'être témoin.

Le jour parut & mit fin à mes obſervations; je m'habillai promtement. Je me préparois à ſortir, lorſqu'un domeſtique confident vint avertir... que ſa femme demandoit à lui parler, & qu'elle alloit monter à ſon appartement.

Une pareille viſite m'interdiſant la retraite, je n'eus d'autre parti à prendre que de me cacher dans un petit cabinet voiſin dont je fermai la porte ſur moi. Comme il n'étoit ſéparé de la chambre que par une cloiſon fort legere, j'étois à portée d'entendre toute la converſation.

Madame..., venoit demander à ſon mari le payement d'une penſion modique qui lui étoit aſſignée pour ſon entretien & ſes menus plaiſirs. Je compris au ton avec lequel on répondit à ſes prieres, que l'air du bureau n'étoit

pas pour elle. Vous avez apparemment, Madame, envie de me ruiner, lui dit-il brusquement ? Vous croyez sans doute que l'argent se gagne aussi facilement que vous le dépensez. Vos dissipations me mettent à bout. Songez, reprit-elle, que ce que je vous demande n'est pas un objet. Comment pas un objet ! tandis que je suis obligé de me refuser tout pour faire honneur à mes affaires. S'il falloit que je fusse aussi prodigue que vous, je me trouverois bientôt dans le cas de ne savoir plus à quels expédiens avoir recours.

Elle voulut encore réitérer ses instances. Morbleu, Madame, dit-il en élevant encore plus la voix, vous m'excédez de vos importunités. Je vous laisse maîtresse de mon appartement, restez-y jusqu'à ce que l'ennui vous en chasse ainsi que moi. Il sortit en même-tems, ne doutant pas qu'elle ne dût le suivre.

Il ne seroit pas facile de peindre l'étonnement où me jetta un procédé aussi dur. J'étois encore bien éloignée de connoître toutes

les bizarreries & les travers dont le cœur humain eſt capable. Une injuſtice auſſi odieuſe me révolta. J'étois indignée, le ſort de cette femme me fit pitié. Je ſuis née tendre; à la compaſſion ſuccéda le deſſein de réparer ſes malheurs. La nobleſſe du projet me ravit; mon ame ſe trouva tout d'un coup entraînée par la rapidité d'un mouvement auquel je n'oppoſai pas la moindre réſiſtance.

J'ouvris avec précipitation la porte du cabinet où j'étois reſtée enfermée. Je trouvai Madame . . . occupée à eſſuyer ſes larmes. Qu'elle avoit de graces à pleurer! il falloit être ſon mari pour n'y pas être ſenſible. Je ne lui laiſſai pas le tems de revenir de la premiere ſurpriſe que lui cauſa ma préſence. Nous n'avons pas le tems, Madame, lui dis-je, moi de vous faire des excuſes froides & déplacées, ni vous de les entendre. Je viens d'être témoin de la maniere dont votre indigne mari vous a traitée; la perte d'un cœur auſſi mépriſable ne mérite pas vos pleurs. Je vous offre pour conſolation le partage de ſes dépouil-

les. Je tirai en même-tems la moitié de la ſomme qui m'avoit été conſignée la veille, je la mis ſur une table vis-à-vis elle. Ne vous informez point, continuai-je, du motif qui m'engage à faire ce que je fais. Votre âge & votre figure devroient vous mettre à l'abri de ſcenes auſſi deſagréables. Que d'hommes ſe trouveroient heureux d'obtenir comme une grace, la permiſſion d'acquitter les dettes de votre mari ! Adieu, Madame, je vous ſouhaite aſſez de coûrage pour profiter de l'avis. Je ſortis en même-tems ſans attendre ſa réponſe. Qu'il y a de plaiſir à être généreuſe ! Je n'ai jamais rien fait qui m'ait flattée plus agréablement. Je rentrai chez moi avec une ſatisfaction que je n'entreprendrai point de décrire ; mon amour-propre y eſt trop intéreſſé.

FIN.

ha

NE

n